ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

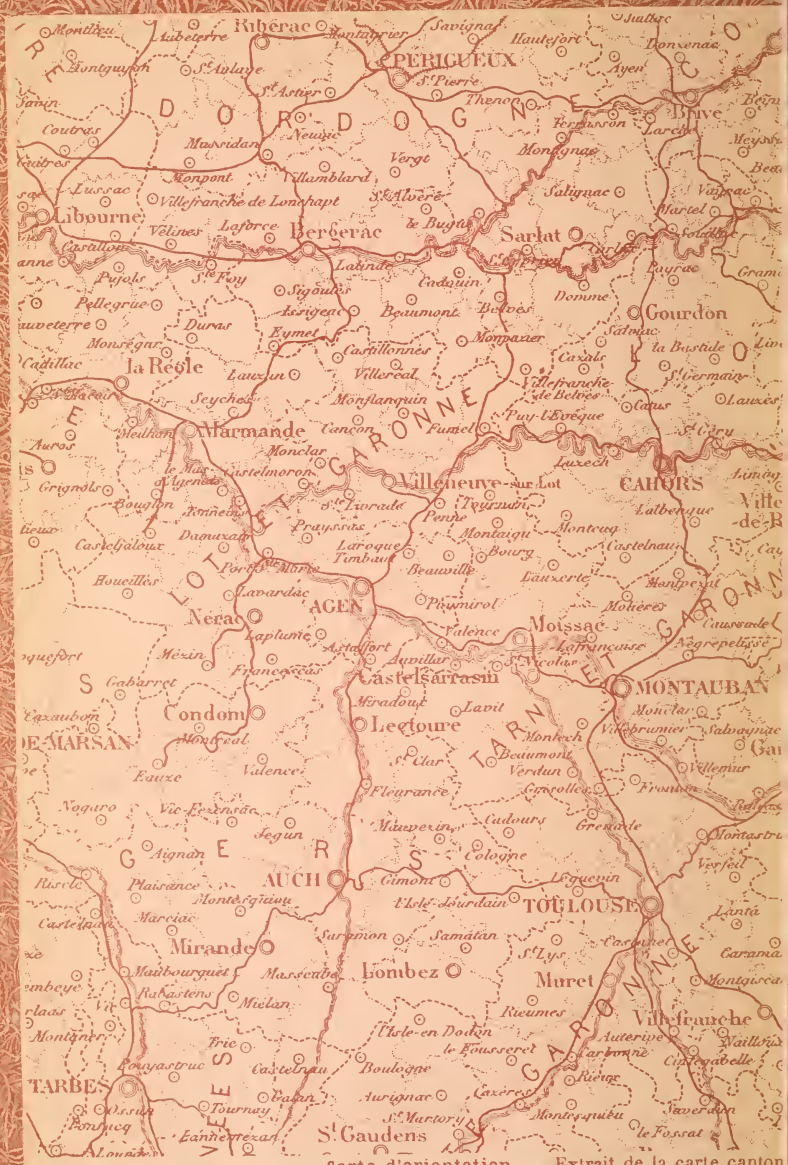
PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie

CENTRE-MIDI

HAUT-QUERCY
HAUTE-AUVERGNE

Causses du Haut-Quercy
Limargue
Segala
Chataigneraie
Viadène
Aubrac
Carladès
Luguet
Cézalliers
Feniers
Artense
Massif du Cantal



Carte d'orientation. — Extrait de la carte canton

31.35

1 : 1.600.000e du Service géographique de l'armee

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

DE PARIS

Société Anonyme, Capital 150 millions de francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère | SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra

Président du Conseil d'Administration : M. MERCET, O. ✻
Directeur général, Administrateur : M. Alexis ROSTAND, O. ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR NATIONAL

Escompte

Le COMPTOIR NATIONAL escompte le papier de commerce sur Paris, la Province et l'Etranger.

Le COMPTOIR NATIONAL est le seul Etablissement français qui ait des Agences aux Indes Anglaises, en Australie, en Amérique, à Madagascar, et qui puisse délivrer, pour ces contrées, des lettres de crédit ou de recommandation auprès de ses propres Agences. Il a aussi des Succursales dans les principales villes de France, ainsi qu'à Londres, Liverpool, Manchester (Voir page 4).

Recouvrements

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de l'encaissement des effets sur Paris, la France, les Colonies et l'Etranger, à des conditions qui sont déterminées dans un tarif adressé à toute personne qui en fait la demande.

Dépôts à Vue

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit en compte de dépôt, des fonds qui sont constamment à la disposition des déposants. Il leur en sert un intérêt actuellement fixé à ½ %. Un carnet de chèques est délivré, sur sa demande, à chaque titulaire de compte.

Dépôts à Échéance fixe

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit des fonds à échéance fixe. L'intérêt de ces dépôts est actuellement fixé :

De 6 mois jusqu'à 1 an, 2 %	De 18 mois jusqu'à 2 ans 3 %
De 1 an jusqu'à 18 mois 2 1/2 %	A 2 ans et au delà. . 3 1/2 %

Les bons sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant.

Renseignements sur les Valeurs

Le COMPTOIR NATIONAL possède un service d'*Etudes financières* chargé spécialement d'étudier toutes les affaires industrielles, commerciales et financières, françaises et étrangères, cotées et non cotées, qui peuvent attirer l'attention des clients du COMPTOIR NATIONAL qui sont ainsi constamment renseignés sur l'origine et la marche des affaires qui les intéressent.

Avances sur Titres

Le Comptoir National consent des avances sur les Rentes Françaises et Etrangères, sur les Obligations de Chemins de fer, les valeurs émises par l'Etat, les villes, les départements, etc.

Délivrance de Chèques, Envois de Fonds

Le Comptoir National délivre, contre provision préalable, des chèques ou des mandats sur la France ou l'Etranger.

Il se charge de transmettre des ordres de paiement par correspondance et par télégraphe.

Prêts Hypothécaires Maritimes

Le Comptoir National a organisé un service spécial pour les prêts hypothécaires sur navires français ou francisés. Les demandes de prêt peuvent être adressées indifféremment, au Siège social, ou à l'une quelconque des Agences du Comptoir National, en France ou à l'Etranger.

Location de Coffres-Forts

Le Comptoir National met à la disposition du public, pour la garde des valeurs, papiers, bijoux, etc., des coffres-forts entiers ou des compartiments de coffres-forts, au Siège social, 14, rue Dergère, à la Succursale, 2, place de l'Opéra, à l'Agence A, 147, boulevard Saint-Germain, et dans les principales Agences.

TARIF DE LOCATION

MODÈLES	DIMENSIONS			PRIX			
	Hauteur	Largeur	Profond.	Un Mois	Trois Mois	Six Mois	Un An
N° 1.....	0m25	0m25	0m50	5 »	»	25 »	40 »
N° 2.....	0m25	0m65	0m50	10 »	»	40 »	60 »
N° 3.....	0m65	0m65	0m55	15 »	»	50 »	100 »
N° 4..... Coffre-fortentier	2m25	1m30	0m50	»	100 »	»	400 »

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

Une serre spéciale est affectée aux caisses, malles, etc., pouvant contenir de l'argenterie, des objets précieux, dentelles, etc.

Villes d'Eaux, Stations Balnéaires

Le Comptoir National a des Agences dans les principales Villes d'Eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Royat, le Mont-Dore, Bagnères-de-Luchon ; de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Un service d'informations télégraphiques les tient continuellement au courant des nouvelles politiques et financières.

Ordres de Bourse

Le COMPTOIR NATIONAL se charge d'exécuter *gratuitement*, c'est-à-dire sur simple remboursement des frais réclamés par les Agents de change, les ordres de Bourse que ses clients lui adressent et dont la *couverture lui est faite*. Il se charge de l'exécution des ordres d'achats et de ventes sur toutes les autres places en France et à l'Etranger, moyennant commission et frais de transport des titres.

Valeurs de Placement

Le COMPTOIR NATIONAL délivre sur simple demande et *sans aucuns frais* des Obligations des Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, de l'Est, d'Orléans, du Midi, aux mêmes cours que ceux auxquels les délivrent les Compagnies elles-mêmes.

Il délivre immédiatement à ses guichets les Obligations Ville de Paris, du Crédit Foncier, etc.

Dépôt de Titres

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit en dépôt les titres de toute nature, français ou étrangers, nominatifs ou au porteur, contre un très modique droit de garde. Les Actions et Parts de Fondateur du COMPTOIR NATIONAL sont exemptées du droit de garde.

Les titres déposés au COMPTOIR NATIONAL peuvent être retirés de 2 heures à 4 heures, *le jour même de la demande du retrait*.

Dépôts de Titres dans les Agences

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit également en dépôt dans ses Agences Etrangères, à Londres notamment, les titres et valeurs qu'on peut avoir hors de France. — Les Agences, *organisées pour recevoir les dépôts de titres*, encaissent les coupons, dont le montant est payé, sur la demande des déposants, dans l'un des sièges du COMPTOIR NATIONAL, en France ou à l'Etranger.

Garanties contre les Risques de Remboursement des Titres au pair

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de garantir contre les risques de remboursement, les titres cotés au-dessus du pair. Une Notice contenant les différentes natures de valeurs auxquelles le COMPTOIR NATIONAL peut donner cette garantie est envoyée sur demande.

Lettres de Crédit pour Voyages

Le COMPTOIR NATIONAL délivre des lettres de crédit sur tous pays, ainsi que des lettres de crédit circulaires payables dans le monde entier.

Le COMPTOIR NATIONAL a organisé à sa Succursale, 2, place de l'Opéra (rez-de-chaussée), un service spécial pour les Voyageurs et le paiement des lettres de crédit émises sur ses Caisses (salons de lecture et de correspondance, service de réception des lettres des accrédités, cabine téléphonique, boîte postale, etc.).

SUCCURSALE, BUREAUX & AGENCES

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Bureaux de Quartier dans Paris

A - Boulevard St-Germain, 147
B - Rue de Rivoli, 108
C - Quai de la Rapée, 2
D - Rue Rambuteau, 11
E - Rue Turbigo, 16
F - Place de la République, 21
G - Rue de Flandre, 24
H - Rue du 4-Septembre, 2
I - Boulevard Magenta, 84
K - Boul. Richard-Lenoir, 92
L - Rue de Clichy, 86
M - Av. Kléber (Passy), 87
N - Avenue Mac-Mahon, 35
O - Boul. Montparnasse, 71
P - Faubourg St-Antoine, 27
R - Boulevard Saint-Michel, 53
S - Rue Pascal, 2
T - Avenue de Villiers, 1
U - Avenue des Champs-Elysées, 49
V - Avenue d'Orléans, 85
X - Rue du Commerce, 69 (Grenelle)
Y - Faubourg Saint-Honoré, 124

Bureaux de Banlieue

ENGHIEN-LES-BAINS, 47, Grande-Rue | LEVALLOIS-PERRET, 3, Place de la République
ASNIÈRES, 8, rue de Paris | CHARENTON, 50, rue de Paris
NEUILLY-SUR-SEINE, 92, Avenue de Neuilly.

Agences en France

Abbeville
Agen
Aix-en-Provence
Alais
Amiens
Angoulême
Arles
Avignon
Bagnères-de-Luchon
Bagnols-s-Cèze
Beaucaire
Beaune
Belfort
Bergerac
Béziers
Bordeaux
Bourboule (la)
Caen
Calais
Cannes
Carcassonne
Castres
Cavaillon
Cette
Chagny
Chalon-s-Saône
Châteaurenard
Clermont-Ferrand
Cognac
Condé-s-Noireau
Dax
Dieppe
Dijon
Dunkerque
Elbeuf
Epinal
Ferté-Macé (la)
Firminy
Flers
Fray
Havre (le)
Hazebrouck
Issoire
Jarnac
Lézignan
Libourne
Lille
Limoges
Lyon
Manosque
Mans (le)
Marseille
Mazamet
Mont-de-Marsan
Mont-Dore (le)
Montpellier
Nancy
Nantes
Narbonne
Nice
Nimes
Orange
Orléans
Périgueux
Perpignan
Reims
Remiremont
Roanne
Roubaix
Rouen
Royat
Saint-Chamond
Saint-Dié
Saint-Etienne
Salon
Toulouse
Tourcoing
Trouville-Deauville
Vichy
Villefranche-s-Saône
Villeneuve-s-Lot
Vire

Agences à l'Étranger

Londres
Liverpool
Manchester
Bombay
Calcutta
Melbourne
Sydney
San-Francisco
New-Orléans
Tunis
Sousse
Sfax
Gabès
Tanger
Majunga
Tamatave
Tananarive
Diégo-Suarez

Paris. — Imp. C. LAMY, 124, r. de la Chapelle. 14113

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

32ème Série

HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE

PARIS
BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État. — Un volume in-12. 3 fr. 50 c. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les Opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. (Berger-Levrault et Cie.) *Épuisé.*

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Beaudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.
2e Série : Des Alpes maucelles à la Loire maritime.
3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue.
9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e Série : Forez, Vivarais septentrional, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13e Série : La Provence maritime.
14e Série : La Corse.
15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e Série : De Vendée en Beauce.
17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23e Série : Plaine comtoise et Jura.
24e Série : Haute-Bourgogne.
25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e Série : Berry et Poitou oriental.
27e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
28e Série : Limousin.
29e Série : Bordelais et Périgord.
30e Série : Gascogne.
31e Série : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e Série : Basse-Auvergne.

Sous presse : 34e Série : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan. — 35e Série : Rouergue et Albigeois. — 36e Série : Les Cévennes méridionales. — 37e Série : Le golfe du Lion. — 38e Série : Haut-Languedoc.

En préparation : 39e Série : Pyrénées, partie orientale. — 40e Série : Pyrénées, partie occidentale. — 41e Série et suivantes : Paris et l'Ile-de-France.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

HF
A6778v

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

32e SÉRIE

Haut-Quercy — Haute-Auvergne

CAUSSES DU HAUT-QUERCY — BRAUNHIE
LIMARGUE — SÉGALA — CHATAIGNERAIE — VIADÈNE
AUBRAC — CARLADÈS — PLANÈZE
LUGUET — CÉZALLIER — FÉNIERS — ARTENSE
MASSIF DU CANTAL
(Nord du département du *Lot* — Département du *Cantal*
Partie de la *Lozère*.)

Avec 21 cartes ou croquis

214472
25.1.22

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1903

Tous droits réservés

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 32e SÉRIE

Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'état-major au 1/80 000e.

VOYAGE EN FRANCE

I

LE CÉLÉ ET LA BRAUNHIE[1]

Conduché et l'embouchure du Célé. — Cabrerets et son château. — Rochecourbe. — Source de la Pescalerie. — Une aire d'aigle : Sauliac. — En remontant le Célé. — De Marcilhac à Corn. — Dans la Braunhie. — Gambetta et les fromages du causse. — Livernon. — Montfaucon. — Le berceau de Murat : La Bastide-Fortunière.

Labastide-Murat. Juillet.

Le premier train du matin m'a laissé à Conduché, près du triste castel sous lequel le Célé rejoint le Lot. A cette heure j'ai chance d'échapper à l'impression de fournaise que doit faire

1. On prononce Brogne. — Sur le trajet entre Cahors et Conduché, et la région du Quercy, au sud du Lot, voyez la 31e série du *Voyage en France*.

éprouver la gorge rocheuse forée par la rivière dans les entrailles du causse. Cañon plutôt que gorge : à peine a-t-on quitté la gare et voici la haute muraille calcaire, d'un blanc lavé de rouille, dans laquelle sont creusées des grottes. Une d'elles est terminée en cheminée débouchant sur le causse, par une de ces *igues* si nombreuses dans cet étrange pays.

La chaleur est vive en été, entre ces à-pic qui reverbèrent le soleil ; l'hiver y est bénin. Aussi la végétation a-t-elle un caractère franchement méridional, le sumac accroche ses luisantes broussailles sur les pentes où le figuier tortueux forme des touffes puissantes. Dans cette végétation, une fissure révèle l'entrée d'une caverne. Au fond dort un lac, encore inexploré me dit-on.

Rapide et clair court le Célé sur son lit de graviers, laissant à peine place à l'étroite route, sillonnée de charrettes apportant à la gare les écorces de chêne récoltées sur le causse. Aucune habitation ; cependant, à un détour, on voit se dresser sur un roc la massive silhouette du château de Cabrerets : un énorme donjon à machicoulis coiffé d'un toit conique et flanquant un grand corps de logis crénelé ; sur l'autre face, une seconde tour. Des murailles ruinées

révèlent que l'édifice était plus considérable encore. L'antique forteresse appartient au comte Joachim Murat, descendant du fier soldat qui naquit près d'ici, à La Bastide.

Le château dépassé, on découvre le grand site de Cabrerets, jusqu'alors en partie masqué. De hautes roches en encorbellement semblent une vague figée au moment où elle décrivait sa volute. Le bourg, très petit, est en partie sous cet abri, en partie au long du Célé franchi par un pont de pierre. Des maisons très vieilles s'étagent sur des ressauts de rochers ; une corniche supporte une étrange ruine mi-castel, mi-caverne de troglodytes appelée le Château du diable, la façade est encore flanquée d'une tour. Ces ruines et les masures assises sur les saillies sont le vieux Cabrerets, le « tout vieux-vieux » me dit une bonne femme dont je trouble la tranquillité en visitant son misérable gîte.

Le clair ruisseau de la Sagne traverse le village; il accourt, rapide, d'un vallon entaillé dans la roche vive comme à coups de ciseaux. Çà et là, ces murailles du causse sont revêtues de draperies calcaires produites par les eaux saturées de carbonate de chaux qui ruissellent pendant la saison pluvieuse. Le torrent est lui-même très calcaire, il incruste son lit et les murs de

soutènement par lesquels on l'empêche de divaguer; les roues des moulins qu'il fait mouvoir sont chargées de tuf. Ce cours d'eau descend d'un cirque au fond duquel s'est bâti le village de Sabadel-près-Lauzès.

Malgré ses rochers, cette petite vallée est monotone; aussi, après l'avoir un moment parcourue, suis-je revenu à Cabrerets en causant avec un voiturier qui ramène des écorces. Depuis que des touristes parcourent la contrée, pénétrant dans les grottes ou escaladant les falaises, depuis que M. Martel et ses disciples en spéléologie explorent les plateaux, descendent dans les igues, naviguent sur les lacs et les ruisseaux souterrains, toute bizarrerie du sol suscite de l'intérêt, mon compagnon d'un instant me parle des gouffres et des puits absorbants du plateau. Il les connaît bien car il va chercher là-haut les écorces; pendant la saison il transportera aussi les baies de genièvre recueillies sur le causse, objet d'un commerce assez important.

La route de Figeac continue à remonter le Célé, toujours emprisonné entre ses roches. Celles-ci s'exhaussent peu à peu et accentuent encore leur singulier profil en volute, si prononcé

qu'en un point elles surplombent à la fois la route et la rivière et ont reçu le nom de Rochecourbe. Au pied s'ouvrent des grottes qui devaient être au niveau du Célé avant l'établissement du remblai pour la chaussée.

Les rochers dessinent plus loin un hémicycle dont les parois sont revêtues de lierre et de figuiers. Une source puissante sort d'une caverne où l'on peut pénétrer en barque, lorsqu'on a laissé vider le réservoir établi pour donner la force à un moulin. Cette usinette masque la source ; le meunier est absent, je le trouve dans une prairie où il fauche son foin. Il n'a pas le temps de m'accompagner et me permet d'aller moi-même tirer la bobinette de sa porte. Et me voilà par les escaliers blancs de farine jusqu'à l'épaisse muraille de retenue. Le bassin est d'une grande profondeur, ses eaux vertes sont d'une merveilleuse transparence ; on pourrait compter les grains de sable. Quand le moulin ne fonctionne pas, le flot tombe en cascade sur des rocs revêtus de mousse et va rejoindre le Célé en passant sous le vieux pont du chemin antique et le pont de la route moderne.

Cette belle fontaine, appelée la Pescalerie, n'a pas été scientifiquement explorée encore, elle est, croit-on, en relations avec deux igues ou-

vertes sur le plateau près du village d'Orniac[1]. D'après un récit recueilli par M. Martel, un visiteur, M. de Belcourt, serait allé assez loin en bateau, à l'époque de l'étiage, pour pénétrer dans un grand lac où s'alimente la source. Le même visiteur ayant jeté dans une des igues du causse un chien que l'on supposait enragé, aurait vu l'animal revenir au jour à la Pescalerie. Il y a là un problème à résoudre, comme il y en a tant dans cette partie du causse de Gramat appelée la Braunhie.

Après la Pescalerie la route se heurte à un promontoire du causse qui, projeté étrangement, oblige le Célé à en ronger la base, pendant qu'une autre pointe de rocher venant du causse de Cajarc le force à décrire un contour opposé. Un tunnel permet de franchir l'obstacle et conduit dans un bassin entouré d'à-pic où le soleil darde puissamment. On pourrait se croire en Provence, car voici un myrte vigoureux.

Le Célé tantôt rapide et clair, tantôt endormi et sombre en amont des barrages, reflète un paysage toujours changeant. Un roc isolé, dominé par une aiguille blanche, porte une jolie

1. Ornhac de la carte d'État-major.

chapelle romane, ses pierres neuves tranchant heureusement sur les puissantes assises de son piédestal.

Brusquement, un nouveau décor apparaît. Ce sont de hautes parois rougeâtres, sous lesquelles un ressaut porte une rangée d'habitations en partie ruinées. Les habitants ont abandonné cette corniche brûlante et incommode pour descendre dans la vallée, à mi-coteau. Ils y ont construit un autre village, le nouveau Sauliac, plus riant et accessible, dont les maisons sont entourées de jardinets clos de murs en pierre sèche. En face, dans un repli du Célé, le château de Géniez complète le tableau par son haut pavillon carré, flanqué d'une tour.

Ce double village de Sauliac existe sans doute depuis longtemps dans son état actuel, car beaucoup de maisons du nouveau hameau sont anciennes d'apparence. Le vieux Sauliac dut résister jusqu'au moment où l'on construisit à coups de pic la route riveraine, œuvre moderne. Auparavant le sentier passait sur une vertigineuse corniche et s'élevait en lacets sur la Braunhie pour atteindre le village d'Orniac.

La vie persista longtemps dans le quartier supérieur. Je relève une enseigne de café sur une des maisons abandonnées. Celles-ci sont

HAUT QUERCY
(Département du Lot, parties de Lot-et-Garonne et Tarn-et-Garonne).
D'après la carte de l'État-major au 1/600 000e.
Salignac
Campagne
St Cyprien
SARLAT
Carlux
Cadouin
Beaumont
Castelnaud
Domme
Belves
Issigeac
St Avit-Rivière
Daglan
Monpazier
Prats-de-Carlux
Marcuquelles
Salviac
Villereal
Villefranche-de-Belvès
Cazals
St Front
Frayssinet-le-Gélat
Catus
Montflanquin
Duravel
Puy-l'Evêque
Fauillet
Castelfranc
Cuzance
Lauzech
Tournon-d'Agenais
Lauzet
Villeneuve
Montaigu-de-Quercy
Montcuq
Laroque-Timbaut
Beauville
Bourg-de-Visa
Lauzerte
Castelnau-de-Montmiral
Causse Blanc
Causse de Quercy

de Martel
Martel
Strenquels
Varrac
Beaulieu
Beaille
Puybrun
Carennac
Bretenoux
Cabrerets
Causse
St Jean-l'Espinasse
Padirac
Rocamadour
Sonsac
Ste Cère
Payrac
Gramat
Aynac
Lacapelle-Marival
Le Bourg
Maurs
Thémines
Durbans
Livernon
la Bastide-Murat
Espédaillac
Grèzes
Figeac
Lauzès
Marcillac-du Lot
Crealou
Lacapiac
Asprières
Aubin
St Géry
Cajarc
Larnagol
Montcuq
Salles-Courbatie
St Cirq-Lapopie
Villeneuve
Anglars
Limogne
St Remy
Causse de Limogne
Lalbenque
Varaire
Savignac
Villefranche de Rouergue
Bach
St Projet
Puylaroque
Parisot
Montpezat
Caylus

nombreuses, les toits ont disparu, les murs s'éboulent, on voit béantes les grottes qu'une façade transformait en logis. Tous les habitants ne sont pas partis, plusieurs restent fidèles à ce roc où vécurent les ancêtres. Un des plus humbles gîtes, revêtu de chaume, est blotti sous une anfractuosité. Peut-être beaucoup plus de gens seraient-ils demeurés là, si l'on avait eu de l'eau, mais sauf de rares citernes il n'y a aucune alimentation en dehors du Célé, auquel il faut aller puiser par des chemins si raides qu'un brave homme, me voyant engagé dans l'un d'eux, me crie :

— Il y a du danger !

Malgré l'allure rébarbative du site, la vallée est bien cultivée, les petits plans au bord du Célé sont couverts de vignes et de tabac. Mais c'est un étroit espace. Les deux causses contrastent avec cette fraîcheur par leurs roches arides, entre lesquelles les dépressions sont cultivées en céréales, et leurs taillis de chênes. Pays triste à la surface, merveilleux dans le sous-sol, tout creusé de cavernes immenses dont bien peu ont été explorées, et dont beaucoup sans doute sont encore insoupçonnées.

Une de ces grottes, appelée le Robinet par la carte d'État-major, s'ouvre dans une dépression de la Braunhie, entre les villages de Blars et

de Marcilhac. A l'hôtel de Marcilhac où je me repose après cette course déjà longue, on m'engage à aller visiter ce souterrain immense aux belles stalactites, mais je préfère continuer à remonter la riante vallée du Célé, offrant sans cesse des paysages imprévus, grâce à ses détours. Cependant on ne retrouve plus autant de grands paysages. Il y a toujours des roches à pic, elles ne serrent pas aussi étroitement la rivière. Les villages sont nombreux : Marcilhac, dont la belle église remontant au XIIe siècle appartint à une abbaye bénédictine, dominé par les ruines d'un château qui commandait une boucle du Célé ; Saint-Sulpice, dans une courbe mollement dessinée ; Brengues, sur un territoire creusé de cavernes ouvertes dans les hautes roches qui bordent le Célé ; Espagnac, dans la pointe d'un méandre ; Sainte-Eulalie, à l'entrée d'un large bassin, et Corn, qui termine à merveille cette succession de paysages.

Corn a dû son existence à une grande source sortant d'une caverne et assez puissante pour faire mouvoir un moulin ; elle jaillit entre les rocs couronnés de ruines et percés de grottes qui furent habitées, au pied du causse de Gramat qui possède de ce côté ses sites les plus mornes et les plus saisissants à la fois.

C'est la Braunhie, ou mieux la Brogne, comme on prononce ici, formée par la partie la plus régulière du grand causse de Gramat, celle où la population est le plus clairsemée, où l'on trouve les plus grandes altitudes de l'immense région.

Des roches nues ou couvertes à peine d'un pauvre tapis de plantes aromatiques, des dépressions cultivées en maigres céréales et préservées des moutons par des murailles de pierre sèche, des sentiers bordés de ronces chétives, de pauvres masures grises avoisinées par la bergerie, les grands bois de chênes-taillis que l'on n'a pas encore su aménager pour une production abondante de truffes, des dolmens décelant l'antique existence du peuple quercinois, puis des igues sans margelles, ouvrant sur des abîmes qui ont bien perdu de la frayeur qu'ils inspiraient, depuis que M. Martel, M. Gaupillat et leurs amis ont méthodiquement entrepris leur exploration. Quinze de ces puits naturels ont été visités dans la seule Braunhie.

Cette austère région s'étend surtout dans les cantons de Livernon et de Labastide-Murat, mais au delà de ces deux centres. Livernon n'a pas la sévérité d'aspect des autres communes, le bourg, largement étalé sur les chemins du causse, a de belles cultures entre les maigres

chênaies ; le tabac lui-même y croît fort bien. Les brebis, de la variété très améliorée appelée race du causse, produisent en quantité les petits fromages de Gramat et de Rocamadour, onctueux et gras, d'une saveur exquise, dont les cadurciens sont fiers. J'en entendis parler pour la première fois par Gambetta lors de son voyage à Cahors, il nous racontait comment les fromagers les plus habiles obtenaient la finesse de goût en enveloppant leurs produits dans des feuilles de châtaignier.

Au cœur de la Braunhie, le grand village d'Espédaillac est encore un centre d'élevage pour les moutons ; les ruines d'une forteresse qui dut être puissante semblent indiquer que le causse eut une population considérable. Il est probable, en effet, que la Braunhie ne fut pas toujours réduite aux taillis et aux chênes rachitiques.

Au delà d'Espédaillac, la Braunhie se fait encore plus solitaire. Rares sont les habitations isolées, les populations se groupent plus volontiers en hameaux. Quissac, Fontanes, Lunegarde, qui possède un château, jalonnent ces solitudes.

Après Fontanes, la Braunhie perd son horizontalité absolue, une multitude de ravins se

creusent et vont former le Vert, affluent du Lot, ou le Céou, qui descend à la Dordogne. C'est encore le causse, mais avec plus de variété et parfois de fraîcheur. Les hameaux et les métairies se multiplient, donnant de la gaîté au pays.

A la source du Céou est le village de Montfaucon. Vers le sud s'élève un massif de hauteurs d'où s'irradient la plupart des ravins et des vallons, la grande route de Cahors passe au point culminant, succédant à un chemin suivi depuis bien des siècles, puisqu'une *bastide* vint se former sur les domaines d'un seigneur nommé Fortunier. D'où le nom de Bastide-Fortunière que portait encore la bourgade à la Révolution. En ce temps-là, c'est-à-dire en 1789, un aubergiste du cru avait un fils dont il avait rêvé de faire un curé, il avait obtenu de le faire élever au séminaire : peu enclin à devenir prêtre, le jeune homme jeta son froc aux orties et se fit cavalier ; assez mauvais soldat d'ailleurs, puisqu'il ne resta pas au régiment. A la Révolution, il reprit du service, devint officier et se fit démagogue jusqu'au moment où il se trouva sous les ordres de Bonaparte qu'il servit avec un dévouement aveugle. Cela lui valut la main d'une sœur du puissant consul, plus tard le

bâton de maréchal de France, le titre de prince de Berg et enfin la couronne de Naples. Ce soldat ardent, ce cavalier d'une folle bravoure mais doué d'assez peu de cervelle, se nommait Joachim Murat.

Le bourg natal de Murat a voulu garder le souvenir de cette prodigieuse fortune. Il a abandonné le nom de Bastide-Fortunière pour devenir Labastide-Murat. Mais il n'en est pas moins resté modeste par la population et l'influence. Du haut de ce qui peut s'appeler une montagne lorsqu'on vient de traverser la mélancolique Braunhie, il commande de grands horizons. Cette vue a enthousiasmé Young : « Nous jouissons d'un immense panorama de chaînes de montagnes, de collines, de pentes douces, de vallées s'échelonnant l'une derrière l'autre dans toutes les directions ; peu de bois, mais de nombreux arbres disséminés. On embrasse distinctement au moins quarante milles, sur lesquels pas un acre n'est de niveau ; le soleil, sur le point de se coucher, en éclairait une partie et montrait un grand nombre de villages et de fermes espacés. Les monts d'Auvergne, à une distance de cent milles, ajoutaient à l'effet. »

Mais quel tableau de misère au milieu de cette opulence ! Les maisons bâties en pierre, cou-

vertes de tuiles ou d'ardoises, n'avaient pas de vitres aux fenêtres. L'agronome anglais relève aussi comme signe de pauvreté que les femmes allaient chercher dans leurs tabliers de l'herbe pour les vaches. Cette fois la remarque est superficielle, bien des paysannes aisées le font encore aujourd'hui !

II

GOURDON ET LA BOURIANE

La vallée du Vert à Catus. — Gourdon. — Le commerce des noix. — La préparation des cerneaux. — Concours d'énoisilleuses — Le pays de Bouriane. — Lamothe-Fénelon. — Au bord de la Dordogne. — Souillac.

Souillac. Juillet.

Après l'aridité du causse on retrouve avec plaisir les verdoyantes campagnes de la vallée du Lot, leurs champs de tabac, leurs vignes, leurs céréales vigoureuses. Partout où il y a de la fraîcheur, ce pays de calcaire, éclairé par un doux soleil, offre un incomparable aspect de richesse. Les vallons sont superbes d'opulence, quand des ruisseaux les arrosent. Ainsi se montre le large bassin dans lequel Espère s'étage en amphithéâtre et que traverse la route de Cahors à Gourdon.

Mais cette richesse ne dépasse guère le fond des vallées, les premières pentes sont des côtes rocailleuses que la perte du vignoble a mises à

nu. Aussi les villages se tiennent-ils à la limite des deux zones, ayant d'un côté les cultures et, plus haut, des parcours pour les brebis. Ces villages, grâce à leur situation sur le versant des coteaux, offrent toujours un aspect pittoresque ; dans les plis un peu longs, comme celui du Vert, ils se succèdent à si brefs intervalles que l'on pourrait croire le pays autrement peuplé qu'il ne l'est en réalité.

Cette vallée du Vert est l'axe du canton de Catus, pays qui résume à merveille le Quercy tout entier, sauf le grand causse de Gramat auquel d'ailleurs il s'appuie. Beaucoup de vignes que l'on accroît chaque jour par l'emploi des plants américains ; entre les vallons sont des plateaux, petits causses offrant tous les caractères des tables plus étendues, avec leurs roches rases couvertes de bruyères, leurs petits bois de chênes où la truffe abonde, leurs cloups, leurs igues, leurs cavernes et les troupeaux de moutons paissant l'herbe courte et parfumée. Pas d'industrie sinon une grande tuilerie à Saint-Denis-Catus, où le chemin de fer traverse le Vert. Le commerce le plus considérable est celui des vins. Chaque commune possède des négociants qui achètent les récoltes. Les noix donnent également lieu à des transactions assez actives.

Catus, chef-lieu du canton, est un joli bourg conservant encore des restes de remparts et les ruines d'un prieuré ; malgré sa population assez faible, moins de 1 200 âmes dont la moitié dans le centre, c'est de beaucoup la commune la plus considérable, tant les villages sont petits dans toute cette contrée. Il en est de même au nord, où l'arrondissement de Gourdon n'a que quatre agglomérations dépassant un millier d'habitants.

Aussi les solitudes sont-elles grandes, souvent on n'aperçoit aucune habitation entre ces chênaies à truffes et ces tapis de bruyère et l'on ne peut se rendre compte de l'esprit de progrès qui anime chaque jour davantage des populations autrefois réfractaires. Sur bien des points, cependant, existent de jeunes vignobles bien soignés, dont les sarments sont dirigés sur fils de fer. Toutefois, l'effort se porte davantage sur les moutons et la truffe. Il y a un lien direct entre ces deux productions, la bête allant pacager sous le chêne producteur du cryptogame. De même on élève des oies pour obtenir le foie destiné aux fabriques de conserves dont quelques-unes se sont établies dans le pays même, notamment à Saint-Germain-du-Bel-Air ou des-Belles-Filles, petit bourg de la fraîche vallée du

Céou, couverte de noyers et de cultures variées, céréales et tabac. Le châtaignier est nombreux aussi, indiquant un changement dans la nature du sol. Cet arbre forme parfois de beaux groupes. Autour des métairies il y a beaucoup d'arbres fruitiers, des pruniers surtout. Pourtant, le chêne reste l'essence dominante, grâce à lui les deux cantons de Cazals et de Salviac sont de grands producteurs de truffes. Parfois le chêne avoisine des plantations de pruniers d'ente dont le domaine s'étend jusqu'ici et qui donnent de beaux revenus.

Le centre de cette région, Gourdon, chef-lieu de l'arrondissement, est une modeste ville qui eut quelque notoriété pendant ces dernières années, grâce à un curieux concours organisé entre les ouvrières qui cassent les noix, les *dénoisilleuses*. La petite cité a centralisé la production de cette amande dans toute une partie du Quercy et du Périgord voisin ; ses commerçants ont su se créer des débouchés au loin, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique surtout.

Gourdon est en décroissance, elle avait plus de 5 000 habitants en 1870[1], mais les chemins

1. 5 200 habitants à cette époque ; il y en a aujourd'hui 4 351, 2 318 dans l'agglomération.

de fer dont elle est enfin dotée lui ont rendu quelque activité. La grande ligne de Toulouse la dessert et un embranchement récemment ouvert conduit à Sarlat, à travers le petit pays de Bouriane, mettant Gourdon en relation plus directe avec Périgueux et Bordeaux.

La ville fut d'abord une forteresse, bâtie au sommet d'une colline rocheuse dressée au milieu d'un petit massif d'où s'écoulent de nombreux ruisseaux ; une ceinture de remparts enfermait la cité, très petite alors et qui s'est agrandie par des faubourgs allongés sur les routes. Le plus grand de ces quartiers extérieurs, le faubourg des Capucins, relie la gare aux boulevards gagnés sur l'emplacement des murailles. A l'heure où je monte par cette large voie animée, la chaleur est rude, elle l'est davantage encore sur le boulevard circulaire, malgré ses ombrages.

Aussi est-il délicieux de pénétrer dans le vieux Gourdon, de monter par les rues étroites, où chaque siècle a laissé sa marque, de l'ère romane au XVIIIe siècle et jusqu'à notre temps de façades plates et banales.

L'église Saint-Pierre, au pied de la butte centrale, offre une grande et sévère façade, percée d'un immense portail ogival surmonté d'une grande rose. Une belle galerie à mâchicoulis

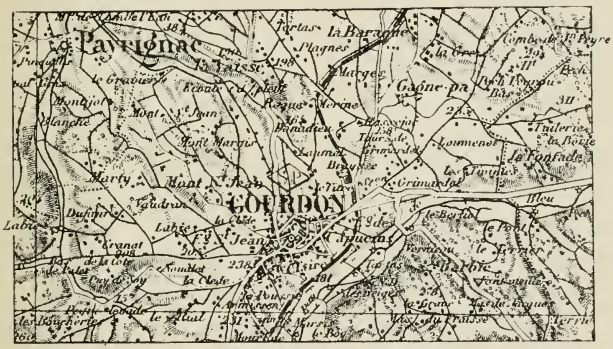
couronne l'édifice, rappelant le rôle militaire de la ville d'autrefois.

Près de l'église est une maison de la Renaissance, très dégradée, mais conservant de la grâce. La porte sculptée en plein bois a trois figures de femmes dont une représente sans doute la vérité, car elle tient un miroir. Au-dessus du fronton, l'ouverture d'un œil-de-bœuf est défendue par une délicate ornementation en fer forgé : quatre lis portés sur des tiges de fer en spirale. Une inscription signale que J.-B. Cavaignac, le conventionnel, naquit dans cette demeure le 23 février 1762. Le général vicomte Cavaignac, un des lieutenants de Napoléon, frère de Jean-Baptiste, est sans doute né dans ce même logis.

Le rocher qui porte le château se dresse au-dessus de l'église; c'est un bloc de calcaire cristallin très dur. Il ne reste rien de la forteresse dont fut seigneur Bertrand de Gourdon, l'archer qui tua d'une flèche Richard Cœur de Lion, au siège de Chalus. Le monticule en conserve le nom : c'est la promenade du château. Des sentiers conduisent à la plate-forme d'où la vue est immense. L'horizon apparaît étrangement circulaire; des collines de même hauteur, à peine ondulées, font le cadre du vaste panorama. Les

bois de chênes, les châtaigneraies, les plantations de noyers occupent la plus grande partie du sol, les champs cultivés ne sont qu'à l'état de clairières.

Peu de centres de population, rares même sont les maisons isolées, sinon aux abords de la ville où les pavillons et les petites villas égaient



quelques vignes du côté de l'ouest. A l'est et au nord les toits, dissimulés dans les arbres, sont moins nombreux. Le moutonnement des châtaigniers est la beauté de ces collines qui vont finir à une ligne rigide formée par la bordure du causse, vers Payrac.

Le noyer n'est pas aussi prépondérant qu'on se l'imaginerait. Il n'y a pas ici de plantations comparables à celles du Graisivaudan vers Tullins

et Vinay[1], ou du Valentinois vers Chabeuil, ni même d'étendues de noyers comparables à celles des environs de Gannat dans l'Allier. Aussi le commerce de Gourdon s'alimente-t-il loin de la ville, il achète les noix à Sarlat, Bretenoux, Saint-Céré et Figeac, dans le Lot; à Quatre-Routes, dans la Corrèze; à Villefranche, dans l'Aveyron, même il en tire du département de la Charente. Les autres centres producteurs de noix font directement affaire avec les lieux de consommation.

Le Lot n'en est pas moins le plus grand producteur de noix de France, pour la quantité sinon pour la valeur. La statistique de 1900 évalue à 128 100 quintaux le chiffre total dans le département : c'est plus du sixième de la récolte pour la France entière, qui s'élève à 725 927 quintaux. La Corrèze avec 75 000 et la Dordogne, 60 000, arrivent ensuite; aucun autre département n'atteint 50 000; l'Isère fournit 46 944 quintaux; le Var, 44 540; la Drôme, 26 532. Mais, au point de vue de la valeur marchande, l'Isère dépasse de beaucoup le Lot et les autres départements; la noix y vaut 50 fr. le

1. Voyez, dans la 9e série du *Voyage en France*, les chapitres III (la noix de Grenoble) et XIII (le Valentinois). Sur Gannat, la 27e série.

quintal et dans le Lot 13 seulement. C'est que l'Isère fournit la noix de primeur, ce qu'on pourrait appeler la noix de luxe.

Gourdon ne se borne pas à vendre la noix en coque, forme sous laquelle les centres de culture peuvent faire directement leurs expéditions. Cette noix se répartit dans le centre : Gourdon, notamment, en vend beaucoup dans le Berri, à Bourges, où les fabricants d'huile compensent ainsi l'infériorité de la récolte locale.

La spécialité de Gourdon c'est le cerneau. En France où l'on a presque partout des noix fraîches, nous ne connaissons guère ces conserves, ces confitures, ces pâtisseries dont la noix constitue le fond. A l'étranger c'est un des éléments de « délicatesses » chers aux gourmands d'Allemagne. Dès août, quand les premières noix apparaissent encore revêtues de leur brou, les commerçants de Gourdon font appel aux femmes, qui cassent soigneusement la noix et l'épluchent. Ces cerneaux sont emballés et expédiés au loin. Bordeaux les répartit en Angleterre et en Amérique, l'Allemagne s'en approvisionne directement, le marché de Genève sert à la Suisse.

Après ces noix fraîches, viennent les noix plus mûres ; on les casse également, ce qui évite les frais de transport sur une matière sans va-

leur ; elles sont expédiées encore à l'étranger pour être employées dans la confiserie. A Noël l'Allemagne en consomme d'énormes quantités pour ses gâteaux.

Cet « énoisillage » ou dénoisillage constitue un travail précieux pour les familles d'ouvriers et les pauvres gens ; soit dans les magasins des négociants, soit à domicile, partout on brise la coquille de ces fruits.

Jadis le dénoisillage avait pour but la préparation des noix destinées à l'huilerie ; aussi les noix étaient-elles autrement abondantes que de nos jours, puisqu'il fallait faire face à une consommation énorme d'huile remplacée aujourd'hui par celles d'olive, d'arachides et de coton. Le cassage des noix était donc en quelque sorte l'industrie vitale du Quercy. Le moment où commençait le travail était le signal de réjouissances ; de là naquit, en 1819, l'idée d'un concours original. On donna des prix aux dénoisilleuses qui avaient le plus rapidement cassé et épluché en un temps donné un nombre de noix déterminé. Le vainqueur fut une jeune fille, la belle Margaritou. La fête se termina par un banquet à quinze sous par tête.

L'idée a été reprise de nos jours ; il y a deux ou trois ans, en janvier, un nouveau concours

eut lieu avec quelque solennité. Les souscriptions permirent de donner vingt-trois prix comportant chacun une petite somme d'argent et un objet utile, tel qu'une chaufferette, une suspension, un fichu, ou une quantité de pain à prendre chez un boulanger. Le dernier prix comprenait toutes les coquilles cassées. Naturellement, on nomma un comité avec son bureau, et cet aréopage fit un règlement, intéressant à reproduire, car à lui seul il décrit le travail des dénoisilleuses. En voici les principaux articles :

Art. 2. — Les casseuses de noix devront être munies des accessoires nécessaires au cassage des noix. Soit : siège, maluque, pierre ou tablette et corbeille.

Art. 3. — La quantité de noix à casser sera de 10 kilogrammes.

Art. 4. — Chacune des concurrentes sera libre d'adopter et de se servir de tel ou tel mode de cassage qui lui conviendra.

Art. 7. — Le signal de l'ouverture sera donné par trois coups de maluque frappés sur un objet sonore.

Art. 8. — Aussitôt après le cassage des noix, les concurrentes procéderont au dénoisillage, et enfin au triage, en mettant de côté les cerneaux entiers et de l'autre les brisures. Les cerneaux seront pesés, afin que le jury puisse bien établir ses décisions.

Dans ces diverses opérations, il sera surtout tenu compte de la rapidité et de la propreté du travail et du rendement des noix en cerneaux.

Soixante-cinq concurrentes se firent inscrire.

Elles entrèrent en lice aux accords d'une vielle; le président fit asseoir les dénoisilleuses et frappa trois coups de maluque, c'est-à-dire du maillet qui sert à casser les noix, et le dénoisillage commença. La première ouvrière eut fini ses dix kilogrammes de noix en douze minutes trente secondes.

Après le concours, on promena par Gourdon l'héroïne de la journée, il y eut banquet et bal.

Telle est la fête qui a fait connaître le nom de la petite sous-préfecture et obtenu de copieux comptes rendus dans les journaux de Paris.

Parmi les producteurs de noix est un pays situé à l'ouest de la ville et s'étendant sur les deux départements du Lot et de la Dordogne, zone de terrain crétacé différant beaucoup des causses voisins par l'aspect. On le nomme la Bouriane. Deux chemins de fer le parcourent en entier : la ligne de Sarlat qui s'embranche à Carsac et la grande voie de Toulouse. Des collines parfumées de plantes odoriférantes le sillonnent, les noyers et les châtaigniers y forment de grands massifs. Il n'y a là que de petits villages, la population occupe surtout des métairies écartées, cultivant un sol rougeâtre sous lequel apparaît le roc blanc. Contrée d'aspect sévère,

mais offrant de belles vues du sommet de ses collines jusqu'aux lointains bleuâtres du Périgord Noir[1]. Une dépression profonde que dominent de fiers promontoires est la vallée de la Dordogne.

On y descend par un vallon vert, planté de noyers, encadré de taillis à truffes, au fond duquel est le très humble village de la Mothe-Fénelon qui donna son nom à la famille du grand archevêque. Le hameau a quelques maisons seulement, groupées autour d'une église à pignon triangulaire orné de crochets et surmonté d'un élégant campanile. La petite vallée est gracieuse, aux abords de la Dordogne surtout; le ruisseau de la Fenolle, très limpide, en descend pour aller atteindre la rivière au pied d'une fière colline couronnée par une tour. Là, on débouche en pleine lumière, dans la splendide et large vallée où la Dordogne roule ses abondantes eaux et ses plis harmonieux. Sur chaque rive les champs de tabac et de maïs révèlent la richesse du sol.

La campagne est particulièrement belle autour de Cazoulès, village près duquel la ligne d'Aurillac à Bordeaux se sépare de celle de

---

1. 29e série du *Voyage en France*.

Paris avec laquelle elle se confond un instant. Un château au toit aigu entouré de mâchicoulis, de grands rochers dans lesquels le chemin de fer s'est frayé une assiette en corniche, sur l'autre rive le castel élégant de Sierrac, constituent un paysage dont la majesté est accrue par la hauteur des collines, terrasses formidables des causses de Gramat et de Martel.

Dans ce grand site, une petite ville, Souillac, est devenue importante de bonne heure par le passage de la route de Toulouse sur la Dordogne. Jadis on franchissait la rivière à l'aide d'un bac, aujourd'hui un pont traverse le grand cours d'eau. Souillac est enveloppée d'une végétation puissante qui arracha un cri d'admiration à Arthur Young :

En descendant à Souillac, on jouit d'une vue qui doit plaire à tout le monde : c'est une échappée sur un délicieux petit vallon, encaissé entre des collines très abruptes ; de sauvages montagnes font ressortir la beauté de la plaine couverte de cultures, ombragée çà et là de noyers. Rien ne semble pouvoir surpasser l'exubérance de ce fond.

Souillac intéresse le voyageur anglais. Il nous apprend qu'elle était florissante — à cette date de 1787 — et comptait quelques gros négociants. « Par la Dordogne, rivière navigable huit mois de l'année, on reçoit des marrons d'Auvergne qu'on

exporte à Bordeaux et Libourne, ainsi que du vin, du blé et du bétail : on importe du sel en grande quantité. »

Là s'arrête l'enthousiasme de l'ardent agronome, il est repris de sa belle et juste fureur contre les auberges de France : « Impossible, pour une imagination anglaise, dit-il, de se figurer les animaux qui nous servaient à l'hôtel du Chapeau Rouge : des êtres appelés femmes par la courtoisie des habitants de Souillac, en réalité des tas de fumier ambulants. »

Souillac ne mérite plus cet anathème. L'hôtel où je suis descendu est propre et confortable, la salle à manger est un véritable musée de bibelots japonais. La ville elle-même a bien dû changer; le chemin de fer en a fait un des grands sites du Sud-Ouest par ses énormes travaux de coupures de montagnes, ses gigantesques viaducs dont un, en maçonnerie, décrit une courbe hardie sur le vallon de la Borrèze alimentée par les gouffres fameux du Boulet et du Grand Blagour.

La ville est assez loin de sa gare, à une petite distance de la Dordogne, au bord de la Borrèze dont le flot clair actionne ses grands moulins. Fortifiée jadis, elle a jeté bas ses remparts et les

a remplacés par de larges boulevards bordés de belles habitations. Sous les platanes ombreux se dresse la statue de l'amiral de Verninac de Saint-Maur. L'intérieur ne répond pas aux abords, ce sont des ruelles étroites et sales ; cette riche commune, qui a sur son territoire des sources énormes, parmi les plus considérables de France, s'alimente uniquement à des pompes puisant dans le sous-sol des rues.

Une vieille tour d'église, dont il ne reste que deux côtés, sert de beffroi. Elle conserve un porche et une grande porte ogivale, à côté est encore une porte sculptée. Un des pans de la muraille possède une double fenêtre élégamment ornée dont on a rempli les orbites vides par des panneaux peints représentant d'un côté saint Martin et de l'autre un évêque.

Souillac possède une merveille dans son église romane, qui fut celle d'une abbaye : un jugement dernier sculpté sur le tympan intérieur de la porte.

Comme au temps de Young, Souillac est une ville commerçante ; si elle n'a plus la navigation de la Dordogne, elle fait beaucoup d'affaires en produits du pays : truffes, noix, huile de noix, baies de genièvre et surtout conserves de légumes, de cèpes, de truffes. De nombreuses

petites industries s'y sont créées; on y fait des métaux à souder, de l'encaustique, du brou de noix, des outils pour menuisiers, des produits chimiques divers. Le commerce des écorces y est actif. Aussi la population s'accroît-elle; l'agglomération est presque aussi considérable que celle de Gourdon [1].

1. 3154 habitants dont 2502 agglomérés.

III

LE CAUSSE DE MARTEL

Du causse de Gramat au causse de Martel. — Aux abords de Rocamadour. — La Roque de Corn. — En vue de la Dordogne. — Montvalent. — Gluges. — Martel. — Les chênes truffiers. — De Martel à Souillac. — Les gouffres du Grand Blagour et du Boulet.

Martel. Juin.

J'ai souvent admiré en passant le paysage d'une inoubliable magnificence qui se déroule et s'agrandit aux yeux du voyageur pendant que le train monte lentement la rampe de Montvalent, conduisant de la Dordogne au sommet du causse de Gramat[1]. Aujourd'hui j'ai cherché une sensation nouvelle en allant de Rocamadour à Martel par une voie moins fréquentée.

La route parcourt une des parties les plus désolées du causse de Gramat. Un imperceptible gazon ras recouvre la table de pierre, des touffes d'euphorbe à la floraison triste, jaune verdâtre,

1. Voyez page 49.

s'élèvent au-dessus de ce maigre tapis. Les pâturages les meilleurs sont enclos de pierre sèche, mais si rare est l'herbe dans ces domaines que l'on se demande pourquoi l'on eut l'idée de les entourer ainsi. Pourtant la grande végétation ne serait pas impossible, et toute fraîcheur n'est pas absente, je remarque avec étonnement des touffes de reines des prés, fleur des prairies humides ; des chênes et des érables, très clairsemés il est vrai, mais qui pourraient fournir des futaies continues sans la dent implacable des moutons.

Si le causse est mélancolique par sa pauvreté végétale, il possède une majesté réelle, due à sa nudité même et aux grands horizons. De la partie que je parcours apparaît un immense panorama de hautes collines et de petits monts : le Périgord et le Limousin.

Ce ne sont point ces vues qui attirent sur le plateau la foule des visiteurs, mais les curiosités du sous-sol, les gouffres donnant accès dans des cavernes où coulent les rivières souterraines qui vont rejaillir dans les vallées. De chaque côté de la route s'ouvre un de ces abîmes où l'on viendrait davantage si le grand gouffre de Padirac [1]

---

1. Voyez pages 80 et suiv.

n'accaparait les touristes. Cependant l'un au moins de ces énormes puits mérite d'être vu, c'est la Roque de Corn où va se perdre, lorsqu'il a de l'eau, le ruisseau de Cazelle, venu d'une partie moins aride du causse, appelée la Limargue. Ce trou rond, de 70 à 75 mètres de diamètre, semble découpé dans la dalle de pierre. Il offrirait un coup d'œil plus surprenant que l'abîme de Padirac, s'il avait la profondeur de celui-ci ; les pentes verticales ont 38 mètres de hauteur seulement. C'est suffisant encore pour donner le vertige ! Pourtant on peut y descendre en s'accrochant aux broussailles et aux aspérités du roc, à l'endroit où le ruisseau vient tomber en cascade. Ce gouffre prestigieux n'a malheureusement pas les galeries, les coupoles, la rivière et les lacs qui font de son voisin une chose superbe et unique.

La Roque de Corn est au milieu d'une partie fort déserte du causse, mais à quelque distance les habitations sont nombreuses et déjà, à l'ouest, les parois s'abaissent par des vallons aux pentes très raides ; au bord de ces plis se suivent les métairies. Une grande habitation, la Sarladie, a des allures de château ; ses toits moussus et ses murs drapés de lierre apparaissant au milieu d'un bouquet de noyers semblent annoncer la

fin du causse et de ses grises métairies confondues avec les pierres.

A peine le causse a-t-il perdu son horizontalité et l'on voit apparaître une végétation plus vigoureuse, les cultures se suivent, toujours encloses de murets de pierre sèche. Les blés sont clairsemés encore, mais les noyers sont vigoureux, ces arbres abondent autour des métairies aux toits d'un rouge fané.

Brusquement s'entrouvre le ravin de Montvalent ; la route y descend par une pente rapide. La vue est infiniment moins belle, mais plus intime que celle offerte par le tracé du chemin de fer. Il y a des noyers, des chênes, des vignes. Sur un ressaut sont le village, l'église et le château. C'est à la fois charmant et vénérable, tant ces choses paraissent anciennes. L'église, à demi enfouie dans le coteau, est fort humble, humide comme un sépulcre. On y accède à la fois de plain-pied par la tribune et par une porte de pierre sèche à laquelle donnent accès des marches taillées dans le roc. A l'entrée du hameau une tour féodale est devenue un pigeonnier.

Montvalent domine la vallée de la Dordogne ; la rivière décrit un grand contour entre des rives escarpées où le rocher est d'une teinte superbe. Au fond, une végétation puissante encadre le

grand cours d'eau : peupliers, noyers, châtaigniers, prés verdoyants. Près du hameau de la Rivière une forte source jaillit au pied de la terrasse du causse et forme une petite rivière qui va se jeter dans la Dordogne, à un kilomètre de là.

Voici la fin des pentes, la route court dans la vallée, sous les noyers, à travers les blés hauts et luxuriants en longeant de grandes métairies abritées sous les chênes ; elle atteint la Dordogne et la franchit par un pont suspendu d'où l'on jouit d'un admirable tableau. La vallée est enfermée entre de grandes roches d'un coloris ardent, fauve ou d'un noir d'encre dans les parties à l'ombre. Au fond d'une fissure du causse de Martel apparaît Gluges, l'église du hameau est encadrée entre deux rochers. Sur une pointe, le château de la Roque, vaguement féodal, complète le site dans lequel la Dordogne erre de falaise à falaise, longeant et lavant la base de ces immenses murailles des causses.

La route passe au pied de Gluges, qui semble calciné par le soleil, et s'élève au-dessus de la vallée ; sur ce versant surchauffé la végétation est plus merveilleuse encore, des blés épais et lourds, des jardins, dont l'ombre des noyers ne peut atténuer la fertilité, forment comme une longue vague de verdure.

L'année a été pluvieuse, aussi le soleil n'a pu encore se montrer implacable, des mousses et des herbes forment des assises fraîches sur ces parois hautaines.

Le chemin pénètre dans un pli du causse où la terre s'est amassée, les parties incultes y sont rares et l'on s'efforce d'en tirer parti à l'aide de plantations de noyers.

Bientôt on a pied dans la plaine où s'élève la mignonne ville de Martel, terrasse inférieure d'un petit causse dont la culture du chêne truffier fait un riche pays. Grâce à ses édifices et à ses tours, Martel offre un aspect pittoresque. A l'entrée est l'église, jadis fortifiée, une galerie à mâchicoulis en garde le chevet. Un porche s'ouvre sous le clocher et donne accès à un portail sculpté représentant la Résurrection ; Jésus est entouré d'anges, les morts soulèvent la pierre du tombeau.

Capitale de la vicomté de Turenne qui fut indépendante jusqu'aux approches de la Révolution, le lieu eut une importance plus grande autrefois, à en juger par le nombre et l'ampleur des vieux logis de noble apparence. La mairie occupe un hôtel construit au XIVe siècle ; sur la porte d'entrée est l'écusson de la ville, armes parlantes : « de gueules à trois martels (mar-

teaux) d'argent au manche d'or 2 et 1 ». Un beffroi crénelé domine le vieil édifice qui fut peut-être le lieu de réunion des États de la vicomté de Turenne, car ce petit pays avait son parlement[1]. Sous la voûte conduisant à une cour remaniée dans le goût de la Renaissance sont deux canons de fonte sur leurs affûts. Bien que défiguré et devenu en partie un logis habité par des ménages, ce palais municipal conserve de l'allure ; les fenêtres ornées, les cheminées de pierre, les tourelles en poivrière, jusqu'aux grilles de fer de quelques fenêtres retiennent l'attention.

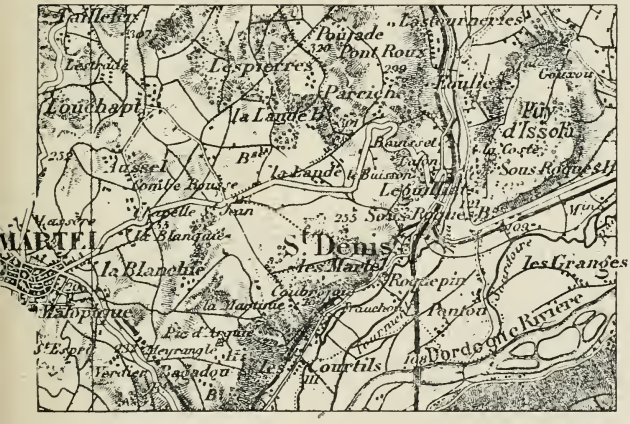
Autour sont des maisons à tourelles, dans l'une, de belle architecture gothique, encore écussonnée du léopard d'Angleterre, mourut Henri au Court Mantel, fils d'Henri II, roi d'Angleterre. Ce nom moyenâgeux s'allie à merveille à cet archaïque décor de petite ville.

La place, de dimension restreinte, est occupée par une vieille halle de charpente dont la membrure est un chef-d'œuvre. Elle abrite une massive table de pierre sur laquelle de curieuses mesures sont scellées sur des pieds de fer

---

1. Sur Turenne, voyez la 28e série du *Voyage en France*, chapitre XX.

forgé : demi-décalitre, décalitre, double décalitre, demi-hectolitre et hectolitre. Une rigole circulaire munie d'un déversoir permet de recueillir le grain dépassant le niveau égalisé. Sous une porte en fer ouverte à la partie inférieure on remplit les sacs attachés à des crochets dont



chaque mesure est munie. Le samedi, jour de marché, ces mesures servent encore pour les transactions.

Telle est cette petite cité à laquelle les boulevards établis sur l'emplacement des remparts n'ont pas ôté l'aspect du passé. Elle semble endormie et ne saurait être comparée pour l'activité à Souillac sa voisine, mais la culture du

chêne truffier lui a apporté une source de prospérité. Martel est au centre des plus belles truffières artificielles de France et voit chaque jour développer ses plantations. Après les avoir visitées je comprends les confidences d'un voisin de table d'hôte à Brive :

Il venait de me confier qu'il était de Bretenoux, planteur de prunes, à la recherche d'un débouché pour ses reines-claudes, mais il y a trop de prunes et cela amène un avilissement des prix.

— Si c'était à refaire, disait-il, je ne planterais pas des pruniers, mais bien des chênes. C'est ça qui rapporte ! Entre Martel et Cressensac on voit partout de petits châteaux et de belles villas qui étonnent en un tel pays de pierres. Eh bien, Monsieur, tout ça on l'a gagné avec des truffes. Elles se vendent quatre francs la livre — et on en fait de ces livres !

Le propos n'est pas excessif. J'ai déjà dit [1] quel superbe revenu peut donner le chêne truffier aménagé selon les données précises de cette branche agricole appelée la trufficulture. Je me bornerai à signaler que dans la région de Martel on a fait de la plantation du chêne une entre-

1. 29e série du *Voyage en France,* chapitre XVIII.

prise aussi régulière que la culture des céréales. Le concours régional a fait ressortir des résultats vraiment extraordinaires : un cultivateur de Sarrazac est parvenu à obtenir sur des causses d'une « surprenante aridité un revenu supérieur à celui des plus riches terrains. Sur 45 ares de causse il eut en 1892 un produit brut de 2000 fr., alors que ses frais annuels ne dépassent pas 200 fr. ». La truffe de cette contrée est une marque spéciale ; par son parfum et sa grosseur elle fait prime et dépasse en valeur celle des autres causses.

J'ai fait à pied la route de Martel à Souillac pour rencontrer quelques-uns de ces jeunes bois qui ont si profondément modifié l'économie rurale ; on en traverse dès la sortie de la ville. Les arbres sont régulièrement plantés et espacés en lignes ; ils montrent une vigueur plus grande que ceux des plateaux du Périgord. Au pied de la plupart d'entre eux on distingue nettement les espaces nus, *brûlés,* qui décèlent la présence des truffes.

A chaque instant on côtoie quelques-uns de ces cirques creusés dans la roche, *cloups* où les eaux de pluie amènent en molécules les produits de l'érosion des roches et l'humus fourni par les

végétaux décomposés. Ces fonds ne sont pas marécageux, car ils constituent des sortes de cribles par lesquels l'eau s'infiltre dans les cavités souterraines se ramifiant à l'infini sous le causse de Martel, un des plus fissurés et creusés, mais ils conservent toujours un peu de fraîcheur et peuvent être cultivés en blé et en maïs.

Quelques-unes des vasques sont très profondes, leurs pentes raides se prêteraient mal à la charrue, on les a reboisées en chênes ; vues des bords, les conques de verdure sont du plus charmant effet. Ainsi s'étend peu à peu le domaine de la truffe, remplaçant partout la vigne détruite par le phylloxéra, richesse perdue que les trufficulteurs ne regrettent guère : avec moins de travail et de souci ils obtiennent de plus abondants et sûrs revenus.

On échappe souvent à l'écran formé par les chênes ; alors, du sommet des côtes, on découvre de beaux horizons ; d'un côté les monts limousins de la Haute-Dordogne, de l'autre les escarpements du causse de Gramat que la distance fait paraître plus élevés encore. Au premier plan, de vertes collines portent le hameau de Pommier et masquent la rivière.

Et toujours des truffières, parfois très jeunes encore. Comme l'arbre demandera plusieurs an-

nées avant de produire, on l'associe parfois à la vigne. Les petits chênes sont alignés avec les ceps américains sur lesquels sont greffées les vignes françaises. Le vin fera donc face aux frais de plantation et donnera un revenu jusqu'au moment où les chênes verront les cryptogames se former au-dessus de leurs racines.

Humble à souhait se montre le village de Baladou, entre les noyers et les chênes, au-dessus desquels se dressent la flèche et le toit d'ardoise de l'église. Peu après le pays change brusquement d'aspect, les châtaigniers apparaissent. On est donc ici sur des couches géologiques nouvelles. Les habitants ont dû être frappés de bonne heure par ce brusque changement : le hameau placé à l'entrée de la zone des grands arbres se nomme le Castanet, c'est-à-dire la châtaigneraie. Un ancêtre de l'espèce se dresse au bord de la route, le tronc a plus de cinq mètres de tour ; tout rongé, et calciné à l'intérieur, ayant été transformé en foyer par les pâtres et les cheminaux, il est encore plein de vigueur.

Ces beaux arbres s'en vont, bien qu'ils fournissent à la fois la châtaigne et la truffe qui se plaît sous leur couvert ; mais les fabriques d'extrait de châtaignier ou acide gallique de Couze (Dordogne), de Cornil (Corrèze), de

Maurs (Cantal), et bien d'autres, font une consommation énorme de ce bois ; les bûches sont une des principales sources d'activité des gares : la station du Pigeon, isolée dans la campagne, en montre de grands tas.

Non seulement le pays a changé par la présence des châtaigniers, mais le sol est plus profond, les cultures plus étendues ; il y a beaucoup de maisons isolées, couvertes en ardoises bleuâtres d'Allassac [1], ou bien en tuile fauve en usage dans le reste du pays.

Le causse se creuse, un ravin naît près de la route et devient aussitôt un vallon très profond et vert, offrant d'ombreuses perspectives vers la Dordogne qu'il atteint en amont de Saint-Sozy, en face du beau cingle de Meyronne qui voit sourdre en des gouffres encore insondés les deux fontaines du Limon, issues des eaux perdues sur le causse de Gramat. Le causse de Martel finit ainsi sur la rivière en parois très hautes mais découpées par des ravins secs. Un de ces plissements est suivi par la route, c'est une gorge rocheuse ; au-dessus le chemin de fer passe sur un viaduc aux belles lignes.

---

1. Sur les ardoisières d'Allassac (Corrèze), voyez la 28e série du *Voyage en France,* chapitre XVI.

Le crépuscule s'annonce, la lumière tout à l'heure crue se fait douce. Ces combes rocheuses, revêtues de chênes, plantées de noyers autour des champs où les blés ondulent sur les sillons de terre rouge, et la perspective lointaine de la Dordogne, sont d'une grandeur pénétrante.

La route débouche sur le vallon où coule la Borrèze limpide pour aller atteindre Souillac après avoir reçu l'abondant ruisseau du Blagour. C'était déjà un beau paysage, les deux voies ferrées qui s'y rencontrent en ont fait un site grandiose par leurs viaducs de pierre ou de fer jetés très haut au-dessus des vallons. Du plus grand de ces ouvrages on domine Souillac, sa riche plaine, la Dordogne que traverse un pont de pierre, longtemps considéré comme un chef-d'œuvre. Il a été construit par Vicat, l'ingénieur illustre qui a restitué à l'architecture le ciment dont la composition était perdue.

Avant de quitter Souillac, ce matin, j'ai pu aller voir les gouffres fameux du Grand Blagour (ou Gourg) et du Boulet qui donnent à la riviérette de Souillac sa limpidité et sa constante abondance. Avant que M. Martel eût créé la science nouvelle de la spéléologie et permis de formuler les lois — confuses encore — de l'hy-

drologie souterraine, ces deux sources donnaient lieu à des récits acceptés comme articles de foi et reproduits dans tant de vieux livres. Abel Hugo résumait ainsi les descriptions merveilleuses de ces abîmes :

Le Bouley sort d'une grotte de 9 pieds de profondeur, par deux ouvertures triangulaires. Après des pluies abondantes, il lance deux jets d'eau divergents qui font avec l'horizon un angle de près de 25 degrés. L'éruption est précédée d'un bruit souterrain assez fort. L'écoulement des eaux est accompagné d'une espèce de sifflement. Il suffit de peu d'instants à ce volcan aquatique pour inonder le vallon, déraciner les arbres et causer de grands ravages. Si les pluies sont continues, ou si les cantons voisins éprouvent de violents orages, la source du Bouley semble presque tarie; mais alors à son tour, le Gourg grossit et s'élance avec une telle impétuosité, qu'en peu de temps le vallon où il coule est complètement inondé. L'éruption du Gourg s'annonce par une espèce de bouillonnement à la surface de la source. Ensuite on voit jaillir du centre une colonne d'eau formant un jet vertical de 12 pieds de haut et de 3 de diamètre. Dès que le Gourg cesse de jaillir, le Bouley recommence à vomir ses eaux avec la même impétuosité. Les deux sources s'épuisent enfin, et rentrent dans leur lit ordinaire. Le temps de leur écoulement et de leur intermittence n'a pas une durée fixe. Le Bouley lance ses eaux pendant plusieurs heures, quelquefois cinq jours de suite. En 1783 l'écoulement du Gourg dura dix-sept heures. Les éruptions du Bouley alternent avec celles du Gourg qu'elles précèdent toujours. On remarque autour du Gourg quelques petites sources qui tarissent dès que la source principale commence à couler.

Tout cela est aujourd'hui légende, l'étude attentive des deux gouffres a démontré que le rythme ou l'alternance n'existaient guère, on ne voit plus dans ces fontaines que le curieux effet des pluies tombées sur le causse et dont les eaux, amassées dans les réservoirs souterrains, viennent au jour par les sources pérennes du Blagour et du Gourguillou sa voisine ; tandis que le Boulet jaillit seulement après les grandes pluies, régurgitant ce que le Blagour n'a pu donner.

Les deux gouffres sont voisins, séparés seulement par une étroite arête, chacun ayant son vallon. Le Blagour naît au pied de la Chapelle-Auzac, c'est un petit bassin rond, rempli d'une eau bleue, dont les sondages récents ont révélé la profondeur réelle : neuf mètres au lieu de l'abîme insondable des vieux auteurs. La source verse sans cesse un flot égal et pur.

De l'autre côté de la colline, dans un aride ravin que remonte le chemin de fer de Paris, le Boulet est une cavité dans la roche au fond de laquelle on aperçoit deux trous qui servent d'issue aux eaux. Aujourd'hui ce vomitoire est à sec.

Le causse de Martel offre bien d'autres curiosités et phénomènes. C'est lui qui forme les

belles falaises des Eyzies et les grands escarpements de la rive gauche de la Vezère[1]; il ne comprend pas seulement la petite région que je viens de parcourir, mais tout le vaste plateau boisé compris entre la Dordogne, la Vezère et la petite vallée de la Tourmente, partagée entre le Limousin, le Périgord et le Quercy. Bien des découvertes restent à faire dans cette étrange région[2].

---

1. 29e série du *Voyage en France,* chapitre XXI.

2. Le causse de Martel a déjà fait l'objet de descriptions dans les 28e et 29e séries (28e série, chapitre XX, Noailles et Turenne; 29e série, chapitres XXI et XXII).

IV

DE CÉSAR A CANROBERT

La rampe de Montvalent. — Saint-Denis-près-Martel. — Le puy d'Issolud. — Castelnau-de-Bretenoux et Bretenoux. — La vallée du Mamoul. — Saint-Céré et la statue de Canrobert. — Sur le causse.

La Capelle-Marival. Juillet.

De toutes les routes conduisant de Paris à la Garonne, aucune ne saurait offrir d'aussi merveilleux paysages que l'arrivée à ces portes du Midi nommées Souillac et Saint-Denis-près-Martel, débouché sur la vallée de la Dordogne. La largeur du bassin, les escarpements des causses, la végétation, la puissance du fleuve, la transparence de l'air, l'éclat de la lumière, tout contribue à laisser au voyageur un ineffaçable souvenir. Entre ces points de passage franchis par les deux chemins de fer de Toulouse, la ligne transversale de Bordeaux à Aurillac n'offre pas de moins beaux tableaux. On va bien loin chercher des panoramas grandioses, il en est peu qui puissent être comparés à celui-ci.

On dirait que les voies ferrées ont voulu révéler sous tous leurs aspects ces sites auxquels il a manqué un poète pour les faire vivre dans la pensée des hommes. Les courbes et les rampes mettent en toute leur valeur chaque partie du décor. L'ascension du causse de Gramat par les trains donne, avec une singulière netteté, l'impression d'un prestigieux changement de rideau dans une féerie.

Les deux lignes se séparent au sortir de la gare de Saint-Denis : tandis que celle de Bordeaux se dirige sur Martel en s'élevant en corniche contre les parois de son causse, franchissant les ravins sur des viaducs et trouant des rochers, l'autre enjambe la Dordogne, atteint la base du causse de Gramat et commence l'escalade de ces pentes. Alors il semble que l'on voit le paysage se « composer » et grandir. La vallée large et ensoleillée, de plus en plus profonde, est sillonnée par le large plan d'eaux étincelantes de la grande rivière qui se tord en enserrant des îles, entre les campagnes fertiles, aux cultures entourées de noyers. La magnificence du spectacle est due surtout aux premiers plans, à la fierté des lignes des falaises, aux caprices de leurs découpures, aux perspectives profondes, ouvertes du côté de Brive par la vallée de la Tourmente.

Au cœur de l'ample hémicycle se profile une croupe isolée ou plutôt un causse minuscule, régulièrement dessiné par des pentes qui sont souvent des falaises. Ce plateau, dressé entre la Tourmente qui le borde et la vallée du Maumont, se nomme le Puy d'Issolud.

Le nom offre une telle similitude avec celui de l'oppidum celtique d'Uxellodunum que des archéologues ont cru retrouver sur ce point l'antique cité dont la résistance aux armes de César est un des grands faits lointains de nos fastes nationaux. C'est là que le chef des Cadurques, Lucterius, vint s'installer après la chute d'Alésia et, pendant de longs mois, brava les Romains. César dut venir diriger le siège en personne, il ne réussit dans son entreprise qu'après être parvenu à détourner les eaux d'une source qui alimentait la garnison. La malheureuse cité dut se rendre, tous les défenseurs eurent les poignets coupés par ordre de César et Lucterius fut mis à mort.

Nous avons voulu, mon fils Pierre et moi, faire un pèlerinage sur la glorieuse colline, comme nous l'avons fait déjà à Alésia et à Gergovie[1].

---

1. Sur Alésia, voyez la 25e série du *Voyage en France*, pages 128 à 134; sur Gergovie, la 32e série, chapitre XII.

De la gare de Saint-Denis on y accède par d'âpres sentiers pierreux où la chaleur reverbérée est extrême. La fatigue de l'ascension n'est pas compensée par le panorama ; les souvenirs de la vallée de la Dordogne et de Montvalent nuisent au spectacle. On devrait venir d'abord au puy d'Issolud, alors on aurait plus d'émerveillement en face de ces falaises et de la vallée opulente barrée par les croupes confuses du Limousin.

Il faut des grâces d'archéologue pour reconnaître là-haut les vestiges d'une ville. Alésia montre des murailles et d'innombrables débris de briques et de poterie ; Gergovie a laissé un plan plus net encore par le tracé bien reconnaissable de ses rues ; Bibracte[1] a les fondements de ses maisons ; ici, rien. Cependant les fouilles effectuées par ordre de Napoléon III, lorsqu'il écrivait la vie de César, ont fait apparaître des bases de murailles des camps, des ouvrages extérieurs de défense. Les savants ont aussi pu identifier les lieux avec le texte des écrivains romains. Une colline isolée, moins étendue que le puy, dont la sépare une sorte de petit col et occupée par les maisons du hameau de Mareval,

1. Bibracte, sur le mont Beuvray, voyez 25e série du *Voyage en France,* chapitre IV.

serait la position principale occupée par l'armée romaine. Dans les grands escarpements revêtus d'arbres qui dominent le hameau de Loulié coule une fontaine, on y voit le filet souterrain dérivé par César pour tarir la source qui abreuvait les Cadurques de Lucterius.

De tous les points où l'on a cherché Uxellodunum, celui-ci répond le mieux au récit de César.

Pourquoi le héros, qui fut le dernier parmi les défenseurs de la Gaule, n'a-t-il pas son effigie, comme Vercingétorix possède la sienne sur la montagne d'Alésia ? Cet hommage lui est bien dû. Le puy sur lequel il soutint sa lutte glorieuse serait un incomparable piédestal.

Vers l'orient, la bordure régulière du causse de Gramat s'entrouvre, en même temps qu'elle perd son aspect vertical pour former des collines, presque des montagnes, de formes plus molles. A leur pied s'étend la vaste plaine où la Dordogne s'accroît de la belle rivière auvergnate de la Cère. Ce pays diffère beaucoup de la contrée des causses aux lignes précises. Là commence la zone des roches imperméables, des granits, des sols pauvres où le froment ne croît plus, où l'on vit de châtaignes et de pain de seigle, le

Segala. Mais la base de ce massif enferme encore de jolies vallées, fraîches, ensoleillées, parcourues par des eaux vives.

J'étais allé jadis jusqu'aux abords de cette contrée quand je montai au long de la Dordogne pour visiter ses gorges majestueuses[1], cette fois j'ai voulu pénétrer dans l'intérieur du massif. La gare de Bretenoux-Biars y donne accès, comme elle sert aux relations de la haute et froide vallée de la Dordogne. Le mouvement des voyageurs et des marchandises est donc considérable, la mignonne bastide de Bretenoux vient aussitôt après Cahors, avant les villes principales du Lot, dans le tableau des recettes des stations de fer[2]. La ligne d'Argentat à Tulle, qui amènera sur le chef-lieu de la Corrèze le trafic de la haute Dordogne, réduira peut-être un peu cette activité, mais les vivantes petites villes de Saint-Céré et de Beaulieu n'en continueront pas moins à se relier à la grande circulation par cette gare de Bretenoux où les bois de châtaignier et les noix font la plus grande partie des chargements.

---

1. 28e série du *Voyage en France*, chapitres XXI et XXII.

2. En 1901, la gare de Cahors eut 431 374 fr. de recettes ; Bretenoux, 299 575 ; Figeac, 262 464 ; Souillac, 219 718 ; Gramat, 177 564 ; les Quatre-Routes, 159 331, et Gourdon, 150 347.

Bretenoux est assez loin de cette active station, sur la rive gauche de la Cère, entre les belles collines qui se rattachent au causse et dont les pentes douces, interrompues par des escarpements, sont d'une remarquable fraîcheur. Des bois, des champs, des prés, des groupes de châtaigniers et de noyers transportent loin du causse et de ses roches vives. La route qui mène à la ville court en vue de ce paysage, dans une belle plaine complantée de noyers et animée par des constructions de charpentes et de cailloux roulés, maçonnés dans la carcasse ; ces maisons doivent un caractère pittoresque à leurs grands toits mansardés, leurs galeries à balcon et autres motifs inattendus après les grises bâtisses des causses.

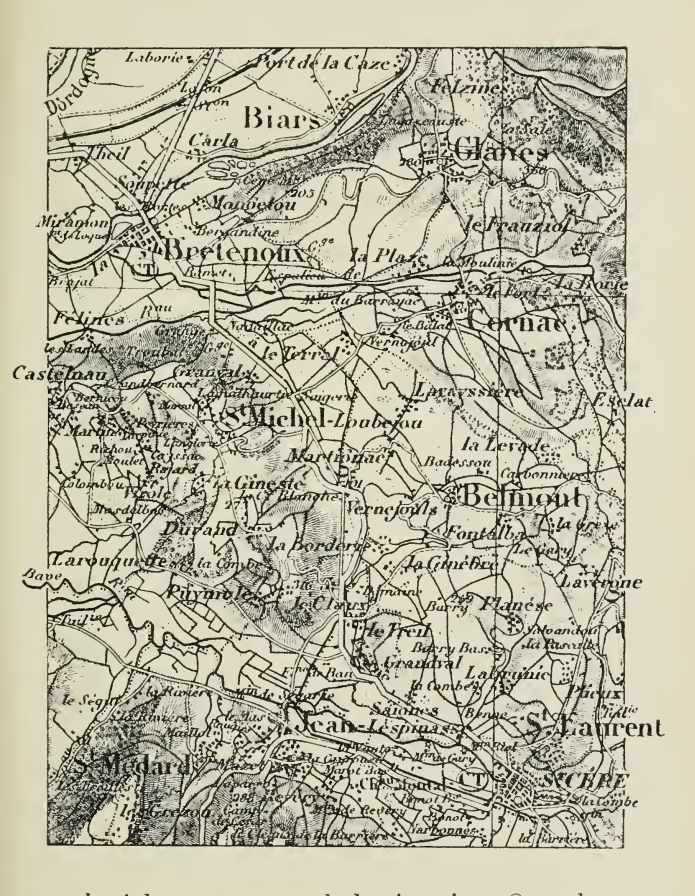
A l'extrémité d'une colline on voit surgir de la verdure une ruine féodale d'une beauté singulière par sa chaude couleur, sa puissante masse et l'assise de rochers entaillés au pic qui lui sert de piédestal. C'est Castelnau-de-Bretenoux, une des plus majestueuses ruines de forteresse de cette contrée, où sont tant de fiers débris féodaux. Rien de plus saisissant que cette apparition, au crépuscule surtout, lorsque Castelnau détache sur le ciel assoupi ses murailles de teinte ardente ; une des tours presque noire semble

sinistre. C'est bien le castel fantastique des légendes. Je connais tous les châteaux du Rhin, aucun ne m'a montré cette grandeur austère et tragique. La vieille forteresse la doit au soleil brûlant du causse qui a respecté la netteté des lignes et coloré les antiques murailles.

L'aspect de ruine est récent; jusqu'en 1851 le château, restauré après la Révolution, fut habité; un incendie l'a réduit à son état actuel, mais en laissant intacts les motifs architecturaux. Construit au XIIe siècle, il conserve de belles salles de cette époque lointaine présentant encore le style roman dans toute sa pureté. Mais si le noyau, l'âme, si l'on veut, de la vieille forteresse était maintenu, la Renaissance l'avait dotée d'une enveloppe nouvelle et des tours qui se dessinent si majestueusement sur le ciel. Déjà l'époque gothique avait surmonté d'un donjon ce vaste ensemble.

Castelnau commande le site admirable au sein duquel la Cère et la Bave mêlent leurs eaux abondantes. Le hameau s'est construit sous la protection du château, il possède une belle église renfermant la tribune en pierre sculptée réservée aux seigneurs et des stalles de chêne fouillées avec art. C'est le chef-lieu de la commune de Prudhomat.

Aucune ville ne s'est formée sur ce point,



malgré les avantages de la situation. Quand un des seigneurs de Castelnau, suivant l'exemple

donné par les rois, les abbayes et les possesseurs de grands fiefs, voulut, lui aussi, créer une bastide, il fit choix d'une petite presqu'île entre le confluent de la Cère et du ruisseau de Mamoul. Le nom du lieu, Bretenoux, sembla trop prosaïque, on donna à la cité nouvelle celui de Villafranca — Villefranche-d'Orliénara — qui ne put prévaloir sur l'usage. Fondée en 1277 elle fut enclose de murailles au siècle suivant. Ces remparts sont en partie détruits, mais les quatre portes subsistent encore et conduisent par des rues étroites à la place centrale, bordée d'arcades. Aujourd'hui la vie se porte au dehors, sur la grande route ombragée d'arbres où sont les hôtels et les auberges.

La mignonne ville doit son activité au seul commerce avec les villages qui l'entourent et dont les campagnes plantées d'arbres fruitiers, de noyers et de pruniers reine-claude surtout, alimentent en fruits beaucoup de marchés lointains. Tout autour on reconstitue le vignoble par des plantations de vignes américaines. Aucune industrie, sinon à Gagnac où l'on fabrique des galoches. Sur l'autre rive de la Cère, à Cahus, aux confins du Cantal, le maréchal Canrobert possédait des carrières de marbre vert, aujourd'hui propriété de ses héritiers.

Un pont suspendu franchit la Cère ; la rivière si bruyante et fougueuse dans la vallée sauvage où le chemin de fer d'Aurillac s'est frayé un passage à côté d'elle coule apaisée ; retenue par un barrage, elle semble un lac ; de grands arbres et la petite ville s'y mirent, placides.

Une jolie route pénètre entre les collines, dans le val très élargi où la rivière de Mamoul se subdivise en plusieurs bras pour aller rejoindre la Cère, une de ses branches passant au pied de Castelnau-de-Bretenoux. La chaussée bordée de chênes et de frênes traverse de belles campagnes où le cours d'eau descendu des petits monts granitiques du Ségala apporte la fraîcheur. Abandonnant la riviérette, elle s'élève au flanc du massif, dont Castelnau-de-Bretenoux occupe l'extrémité, groupe de collines isolées, tapissées de vignes et de noyers, creusées de combes régulières où des châtaigniers à la grande ramure mettent une note vigoureuse. Cela est gracieux et doux, grâce à la variété des cultures, aux formes heureuses des collines, à la teinte brûlée des toits recouvrant les maisons d'un blanc fauve. De l'autre côté du vallon ondulent des hauteurs dont chaque pli abrite une châtaigneraie, tandis que le noyer se plaît davantage

dans les parties basses. Des villages : Glanes, Cornac, Belmont, s'étalent sur les pentes. Le plus petit de ces centres, Saint-Michel-Loubéjou, dresse au fond et au sommet d'une combe sa flèche coiffée d'ardoises dans laquelle les cloches se montrent dans leurs niches à jour. Ce pays ravissant est dominé par les hautes parois du causse, ici revêtues de verdure.

La route monte, sinueuse, jusqu'au petit col de la Croix-Blanche d'où l'on a une vue superbe sur le massif du Limousin et, par delà Beaulieu, la chaîne de petits monts de la Xaintrie, où commence l'Auvergne.

A la descente du col, un paysage bien différent apparaît. Voici la haute terrasse du causse, mais les pentes n'ont plus l'aspect gigantesque des escarpements de Montvalent. Des bois les tapissent, les crêtes sont ondulées ; à peine çà et là deux ou trois rocs isolés. Le point culminant porte une chapelle dédiée à saint Joseph. On ne retrouve l'aspect caussenard qu'au-dessus de la vallée inférieure de la Bave. Ici, vers Saint-Jean-Lespinasse et Saint-Médard-de-Presque, le grand plateau projette de hardis promontoires entre lesquels des vallons sont profondément entaillés. L'un d'eux, où se cache le village d'Antoire, est parcouru par un ruisseau formant

une cascade haute de trente mètres, fort belle après les journées pluvieuses.

Plus loin, les hauteurs se replient en un beau cirque; au fond apparaît la petite ville de Saint-Céré, au sein de campagnes abondamment arrosées. Partout ruissellent des sources; au bord même de la route s'ouvre un gouffre recouvert de lentilles d'eau, il a été entouré d'un mur, un ruisseau abondant s'en échappe par un déversoir et va irriguer les prairies.

Une colline conique porte deux hautes tours assises sur un rocher taillé de main d'homme pour renforcer une ligne de remparts. Ce sont les tours de Saint-Laurent, forteresse des vicomtes de Turenne, dont la principauté s'étendait jusqu'ici. Au pied se blottit Saint-Céré, dans un cadre riant de cultures, de beaux arbres, de maisons isolées et d'habitations nobles. Les toits de tuile fanée ou d'ardoise entourent une église à flèche basse. On y parvient par une avenue d'ormeaux. Les remparts ont fait place à une ceinture de promenades.

Jadis plusieurs ruisseaux traversaient la cité, les maisons plongeaient leur base dans l'eau ou s'élevaient au bord de sentiers tracés sur les rives: Saint-Céré était une sorte de petite Venise. Ces canaux ont été recouverts et sont deve-

nus des rues larges et propres, la principale artère est elle-même gagnée sur un lit de torrent; bordée de magasins et très vivante, cette voie aboutit à une vaste place ombragée, sur laquelle la statue du maréchal Canrobert se dresse, à l'entrée d'un jardin public.

Le glorieux soldat est né à Saint-Céré, il appartenait à la noble famille de Certain apparentée à celle des Marbot, dont le domaine était entre Bretenoux et Beaulieu. Le futur maréchal était cousin et filleul de l'auteur de ces Mémoires qui ont fait revivre l'épopée napoléonienne. Marbot a sa statue à Beaulieu.

Les Certain étaient une race de soldats. Dix-sept des ancêtres du maréchal avaient été officiers dans les armées de la monarchie. Dès son enfance, passée à Saint-Céré, Canrobert révéla sa vocation militaire en groupant les garnements du pays dans une petite garde nationale qu'il menait par monts et par vaux, parfois jusqu'à Castelnau-de-Bretenoux, où l'on faisait le siège de l'antique forteresse, alors à l'état de ruines.

La famille était fort pauvre malgré sa noblesse; la maison où naquit le maréchal est une des plus modestes de la petite ville. Quel contraste avec le monument! En grand uniforme, le bâton de commandement à la main, le héros de tant

de luttes épiques est debout sur un piédestal qu'un zouave et un fantassin de bronze semblent garder.

La petite rivière de la Bave, très vive, borde la ville, elle vient d'échapper aux gorges profondes qu'elle s'était creusées dans son cours supérieur. C'est la gaîté de la mignonne cité qui n'offre guère d'édifices curieux, sinon une partie de l'ancien château devenue école supérieure et quelques maisons de charpente se projetant en ressaut au-dessus d'étroites ruelles.

Le canton, purement agricole, forme un petit monde bien distinct. Toutes les communes sont obligées d'utiliser le chef-lieu pour leurs communications; aussi, malgré l'absence d'industrie, Saint-Céré a-t-il un nombre d'habitants agglomérés fort considérable pour ce pays de très petites villes [1]; à ce point de vue, elle vient immédiatement après Cahors et Figeac, avant Souillac et Gourdon. La population vit par le commerce avec les campagnes voisines qui se livrent à l'élevage du bétail et avec les communes du causse auxquelles font défaut beaucoup de productions abondantes dans les terres fertiles des vallées.

---

1. Population totale, 3 273 habitants; agglomérée, 2 673.

Saint-Céré appartient à l'arrondissement de Figeac dont le chef-lieu est très lointain, de l'autre côté des hautes terres du Ségala d'une altitude supérieure à la table du causse de Gramat. Les relations par voie ferrée n'ont lieu qu'au prix du grand détour de Saint-Denis-lès-Martel et Montvalent, encore faut-il aller rejoindre la gare de Bretenoux à dix kilomètres. Aussi, malgré la longueur du trajet de 45 kilomètres, un service de voitures relie la vallée de la Bave à la capitale judiciaire et administrative.

J'ai employé cet antique moyen de communication pour gagner Lacapelle-Marival. La route est belle pendant l'ascension aux flancs des côtes qui portent le plateau. Jusqu'au moment où l'on pénètre dans les bois, on a de grandes vues sur le bassin de Saint-Céré et les monts lointains de l'Auvergne et du Limousin. On prend pied à la limite même du causse, où les roches du lias, plus fraîches, confinent à la grande dalle calcaire dans laquelle s'ouvre le puits de Padirac. D'un côté sont les plaines ondulées de la Limargue touchant au causse nu, de l'autre se dressent des collines bien plus hautes. La route en longe la base. Ici, plus d'un sommet dépasse 600 mètres et le massif s'élève plus haut encore à l'orient, dans le canton de Latronquière, dont le chef-lieu

est sur les granits à 701 mètres, tandis qu'une autre commune atteint 781. Jusqu'à Lacapelle, par Aynac et Anglars, c'est un pays frais, mais le causse est voisin et les rivières ou ruisseaux vont là-bas se perdre dans des gouffres. Ainsi finissent la Thémine et la Théminette.

V

LE CAUSSE DE GRAMAT

Lacapelle-Marival. — Assier et les bords du causse. — Gouffres et pertes de rivière. — Gramat. — Le mouton du causse. — Au gouffre de Bède. — Le cañon de l'Alzou. — Rocamadour. — Les sources de l'Ouysse. — Dans la Limargue. — Le gouffre de Padirac. — A 100 mètres sous terre.

Alvignac. Avril.

Lacapelle-Marival est encore dans les terres fraîches du lias, où les ruisseaux et les rivières ont un flot, où l'on rencontre des pâturages verdoyants et de riches cultures; des moulins babillent au long des vallons, les vergers et les vignes couvrent les pentes, mais le causse est proche, les cours d'eau si prestes sont lampés par les fissures et les abîmes. La transition est brusque.

Souvent il semble que le paysan, incité par les résultats obtenus à quelques pas de chez lui, se soit ingénié pour tirer parti d'un sol marâtre; entre les boqueteaux de chênes truffiers, on rencontre beaucoup de champs enclos de pierre

consacrés à la pâture des moutons ou à la culture des céréales. Les blés y sont beaux.

Le travail est confié à des bœufs de la race de Salers; ces animaux semblent moins placides que ceux de leur Auvergne natale, on dirait que l'air plus subtil du causse et la nourriture moins aqueuse ont modifié leur allure.

La première commune franchement caussatière est celle d'Assier, sa gare dessert de nombreuses communes dans la Braunhie et la fraîche région de Lacapelle-Marival et de Latronquière. A peine une légère bordure du territoire appartient-elle au lias; un ruisseau qui en coule se perd près du bourg, bien groupé en face d'une église de la Renaissance, dont la tour flanquée de tourelles donne beaucoup de caractère à ce petit centre. L'édifice, classé parmi les monuments historiques, est l'œuvre d'un illustre soldat, Galliot de Genouillac, grand écuyer de Charles XII et grand maître de l'artillerie. On lui dut la victoire de Fornoue; il aurait fait de Pavie un succès si François Ier n'avait renouvelé les fautes de la chevalerie à Crécy, Poitiers et Azincourt en se jetant sur l'ennemi et en empêchant ainsi l'artillerie de continuer son œuvre. Ce grand artilleur était seigneur d'Assier; il y fit bâtir un château dont les ruines sont belles encore et une église.

Les deux monuments sont ornés de bas-reliefs. Le grand maître repose dans l'église, sous un mausolée portant cette inscription digne des temps chevaleresques : *Après la mort bone renommée demeurée.* Le sire de Genouillac revit pour nous par la statue de marbre blanc qui décore son tombeau.

Le bourg d'Assier n'est pas très étendu, une partie de sa population réside dans les hameaux du causse, entre les taillis de chênes et les dépressions cultivées. On pourrait tirer encore un meilleur parti du sol en suivant l'exemple donné par quelques fermiers éclairés ; l'un d'eux, M. Hug, a fait du domaine de Mons une propriété modèle. « Rien n'est agréable et surprenant à la fois, disait le rapporteur au concours régional, comme de constater, au milieu de cette région désolée, à côté de céréales rachitiques, l'extrême vigueur et le parfait entretien des cultures de Mons. » L'eau, il est vrai, n'a pas fait défaut, on a pu aller chercher une fontaine en dehors de la partie rocheuse et l'amener sur les terres pour créer des prairies autour desquelles on a planté des centaines de noyers, de poiriers et de pommiers. Sur cette propriété de 185 hectares, dont 109 en bois livrés au pâturage, on élève un important troupeau, un nombreux bé-

tail de Salers et de beaux chevaux de guerre. Il y a là une preuve éclatante de ce que l'on pourrait faire sur le causse où l'irrigation serait souvent facile, car il suffirait de détourner les ruisseaux qui se perdent dans les gouffres.

A mesure que l'on avance vers Gramat, le causse se fait plus maigre et les hameaux paraissent plus misérables. Flaujac est un groupe de maisons grises, couvertes de chaume, entourées de pauvres pâturages d'un gazon ras, domaine des moutons qui s'en vont par la plaine pierreuse en faisant retentir l'air du bruit singulier de leurs clochettes — les *eskillos* — dans lesquelles un débris de ferraille ou un os sert de battant. Les petits enclos soustraits à la dent avide des troupeaux représentent un dur labeur par leur mise en état; ils donnent d'assez belles cultures, mais ces emplacements sont rares, la dalle du causse est souvent absolument nue. Le chêne seul peut vivre en un tel pays; il croîtrait dans la moindre fissure et couvrirait vite le causse de son ombre protectrice, sous laquelle se préparerait l'humus nécessaire à la croissance des truffes.

Les chênaies sont assez étendues vers Thémines et Issendolus, où les ruisseaux du lias viennent se perdre dans les igues. Ce dernier village pos-

sède un des plus curieux de ces gouffres, donnant accès à la *grotte peureuse,* ainsi nommée parce qu'elle effrayait les habitants, convaincus de l'existence d'un énorme serpent au fond de l'abîme. Les explorateurs modernes ont mis fin à la légende : l'igue est peu profonde, la grotte n'a révélé aucun reptile et se termine par un petit bassin d'eau limpide.

De Flaujac ou d'Issendolus à Gramat, on traverse une des parties les plus désertes du causse, où les cirques d'effondrement sont innombrables; la terre végétale qui s'y est accumulée est bien cultivée. Dans son ensemble, le plateau s'affaisse vers la petite ville de Gramat, assise au bord de l'Alzou, rivière dont les fissures du lit ne peuvent avoir complètement raison pendant les années humides. A Gramat elle anime encore quelques usines.

La petite capitale du causse s'annonce par un immense couvent, maison mère des sœurs du Calvaire, qui domine les bords de l'Alzou. Sur l'indigente rivière sont de petites manufactures, très anciennes, délicieusement archaïques par leur système de construction. La route qui traverse l'Alzou est bordée de nombreux cafés et auberges révélant combien est grande l'activité aux jours de marchés et de foires.

La ville proprement dite, calme et proprette, renferme beaucoup de magasins et possède quelques petites industries : teintureries de laine et tannerie ; on y fabrique des clochettes pour les

troupeaux ; ses hôtels se livrent à la confection des pâtés truffés, composés des foies d'oies et des truffes du pays.

Gramat joue un rôle actif dans la transformation ou plutôt l'amélioration de la race ovine du

causse. On est parvenu à donner au mouton de Gramat des aptitudes telles que toutes les contrées jurassiques du Midi viennent ici s'alimenter de reproducteurs. Aussi est-ce avec une très vive satisfaction que la Commission de la Prime d'honneur a constaté les progrès considérables accomplis par les éleveurs du Lot :

Ils ont admirablement compris, dit le rapporteur, que pour produire de la viande il convenait de donner au caussenard une poitrine plus ample, des lombes plus larges, plus de gigot, un squelette plus fini, des membres moins élevés, une conformation, en un mot, se rapprochant davantage de celle des animaux plus disposés, comme on l'a dit, à l'engraissement qu'à l'arpentage des terrains.

Ce que la commission a vu chez divers concurrents et au concours spécial de Gramat permet de dire que le but est bien près d'être atteint. Non seulement le caussenard du Lot est devenu plus grand producteur de viande, mais il est aussi devenu plus précoce, et ces améliorations considérables ont été obtenues grâce à une intelligente sélection progressive qu'il faudra continuer encore.

C'est certainement, malgré sa lenteur, la meilleure des méthodes zootechniques dont les éleveurs du Lot puissent faire usage.

La laine est aussi plus fine, le lait plus abondant. Il semblerait que dans ce pays creusé de grottes on ait été tenté de créer l'industrie des fromages façon Roquefort : il n'en a rien été, on

se borne à faire dans les fermes et les métairies des fromages minuscules mais exquis, dont la réputation n'est pas répandue comme elle mériterait de l'être.

La petite ville n'est pas en croissance : elle eut jadis plus de 4 000 âmes et en compte à peine 3 000 aujourd'hui ; encore 1 500 seulement sont dans l'agglomération. On aurait pu supposer que Gramat serait devenu le centre pour les excursions dans ce curieux pays, Rocamadour a été préféré. Les habitants, d'ailleurs, n'ont rien fait pour retenir les touristes. Ce matin j'étais assailli par des cochers m'offrant leurs services. Je voulais aller au gouffre de Bède, que la carte m'indiquait à trois quarts d'heure de marche ; j'étais le seul voyageur, aucun conducteur de patache ne voulut me mener à moins de 5 fr., encore je bénéficiais de la rareté des clients.

J'ai préféré m'y rendre à pied, malgré la chaleur ; je pouvais ainsi parcourir des chemins impraticables aux voitures et mieux voir le causse dans son intimité. Il est peu riant : des dalles rocheuses, de maigres bois de chênes, des cirques d'affaissement de rondeur régulière et dont le fond est cultivé, des pentes pierreuses parsemées de lavande. Au delà d'un ravin sec apparaît une colline boisée vers laquelle monte un chemin

caillouteux conduisant à la margelle du gouffre, que rien ne permettrait de deviner.

J'ai été quelque peu déçu. Les descriptions présentent le gouffre de Bède comme un précipice de difficile accès, où l'on ne pénètre que par une fissure rendue praticable à des ânes, le fond en culture étant rempli de noyers prodigieux de hauteur. Au lieu de cela, j'ai trouvé un abîme d'une largeur énorme, mais dans lequel, sur la moitié de la circonférence, on descend par des pentes n'ayant rien de bien terrible. D'un seul côté est une roche à pic d'un effet imposant, où gîtent des corneilles. Pas de noyers, mais des taillis de chênes. Aucune trace de fontaine, les eaux de pluie s'infiltrent aussitôt et vont alimenter sans doute les mystérieux canaux qui donnent naissance à l'Ouysse.

Des lèvres de l'énorme *cloup,* la vue est fort belle sur le causse et les collines de Lacapelle-Marival qui le bordent à l'orient. Cette région de hauteurs se montre aussi verte, fraîche et plissée que le causse est aride et régulier.

Au retour, j'ai pris un sentier traversant le hameau de Montanty, d'un caractère caussenard absolu. Les rues sont la dalle même de roche, des murs de pierre sèche séparent les maisons et les jardins. Les habitations, d'un type fort

ancien, sont construites en pierres plates assemblées sans mortier ; toutes ont de grands toits bas; l'une d'elles possède une galerie-vérandah dont l'essai d'élégance fait mieux ressortir l'extrême austérité du pauvre village. Tout autour le roc est absolument nu, il n'y croît ni broussailles ni gazon ; il semble que l'on ait choisi le coin le plus sec, le plus complètement privé de végétation pour y mettre des demeures humaines.

Ce roc semble presque impossible à entamer et cependant les torrents ont produit des érosions d'une extraordinaire puissance. L'Alzou, notamment, s'est creusé un lit entaillé comme au ciseau, dans lequel il bondit, fait mouvoir des moulins, forme même une belle cascade appelée « le Saut » et, cisaillant encore plus profondément et largement le causse, forme l'étonnant cañon où la piété chrétienne a fondé la ville à la fois féodale et religieuse de Rocamadour.

Site grandiose, saisissant, étrange entre tous, celui-là. Après la traversée du causse pelé, quand on a dépassé le hameau de l'Hospitalet, on arrive soudain au bord d'un abîme allongé entre de hautes falaises, c'est le vallon de l'Alzou, dont le fond vert, ourlé de noyers, fait mieux ressortir la nudité vigoureuse des parois calcaires, longitudinalement striées de ressauts dont une maigre

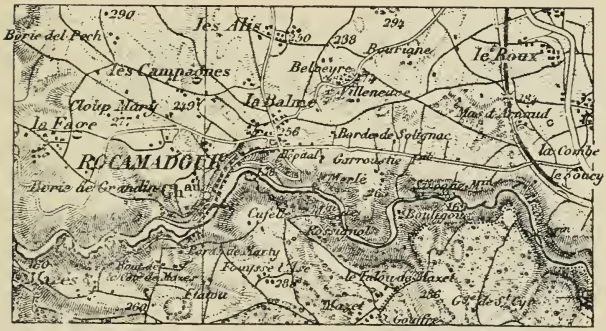
végétation s'est emparée. Un immense rocher en surplomb commande la rive droite, dominant une minuscule ville allongée au bord du torrent à sec pendant l'été. Au-dessus, monte la plus fière masse de constructions que puisse offrir le Midi de la France, région où l'abondance de la pierre et les escarpements cyclopéens ont cependant fait naître tant de villes et de forteresses superbes. Des églises semblables à des châteaux forts s'étagent de gradin en gradin. Sur le roc terminal qui semble projeté sur la vallée, d'autres constructions crénelées achèvent ce décor d'apothéose.

Je suis venu souvent à Rocamadour et mon impression a toujours été aussi forte ; pour un tel paysage l'admiration ne se lasse pas. Cette fois je suis arrivé par une nuit sombre, ne permettant pas de distinguer le moindre détail de la route entaillée au flanc du causse et trouant en tunnel une partie de la muraille ; la cité religieuse se révélait par les rares lumières illuminant les fenêtres.

A l'entrée, sous la porte ogivale de la ville, la voiture a été assaillie par une dizaine de jeunes filles armées de lanternes qui, à grands cris, avec l'accent lourd des Caussenards, tendaient des cartes d'auberge. L'aimable hôtesse du *Lion-d'Or*

nous accapara. Voici l'escalier de bois bruni, la grande cuisine entourée de cuivres étincelants, la cheminée immense, sous le manteau de laquelle nous prenons place, où nous pourrions tenir une douzaine.

Au matin, il pleut à flots. De ma fenêtre, je vois avec douleur s'estomper les lignes sévères



de la faille profonde creusée au sein du causse. L'immense rocher sur lequel se superposent les églises romanes, les tours et les remparts semble ruisseler. Les Caussenards sont dans la joie. Ils avaient besoin d'eau.

Voici enfin une éclaircie. Nous gagnons les sentiers en lacets et les escaliers où déjà montent les pèlerins, où se suivent des théories de religieuses aux blanches cornettes, et le paysage

apparaît dans son austère magnificence : l'Hôpital, longue et étroite rue fermée d'une porte à chaque extrémité, s'allonge entre un vert thalweg de prairies, où parfois l'Alzou roule un filet d'eau, et l'étonnant rocher à pic (238 mètres) au flanc duquel, sur un ressaut, est bâti l'édifice, admirable dans sa sévérité, à la fois abbaye, forteresse et groupe d'églises qui constitue Rocamadour. Cela n'a pas la grâce, ni l'ampleur des lignes du Mont-Saint-Michel. Il ne faut chercher ni les piliers élevés, ni les élégants contreforts, ni la légèreté de l'art ogival, mais ces murailles massives, percées de rares baies, s'harmonisent à merveille avec le paysage. Entre deux pierres est fiché un glaive de fer où la légende voit la « Durandal » de Roland. Voici la crypte de Saint-Amadour, une vaste église outrageusement peinturlurée, hélas ! des chapelles précèdent le chemin de croix en lacets conduisant au sommet du roc, couronné par le château qui sert de maison d'habitation aux religieux. Des grottes s'ouvrent, au bord desquelles croissent des figuiers et fleurissent les giroflées, les pariétaires s'accrochent au rocher. De raides escaliers mènent à des passerelles aériennes, à un beffroi d'allures florentines, au saillant du rempart plongeant à pic sur la gran-

diose cluse de l'Alzou. C'est d'une indicible beauté.

Le causse s'étend au loin, une partie est plantée de noyers, d'érables, de quelques vignes; au delà de cette plaine sauvage et désolée, une ligne de belles collines aux formes harmonieuses limite l'horizon.

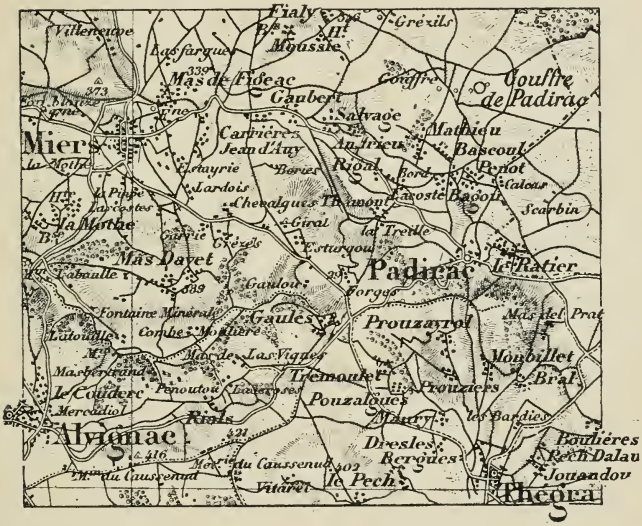
L'Alzou continue sa course ou plutôt son sillon tortueux vers la Dordogne. La pauvre rivière assoiffée va bientôt recevoir presque un fleuve. Derrière la haute colline faisant face à Rocamadour se creuse une autre vallée, non moins profonde, mais n'offrant pas les superbes escarpements de l'Alzou; ce sont des pentes assez douces, des broussailles et des bois, beaucoup de fraîcheur dans le fond. La partie verdoyante est très nettement séparée d'un lit pierreux. Là naît une véritable rivière, issue des eaux perdues dans tant de gouffres du plateau. C'est l'Ouysse; elle coule, rapide, reçoit une autre riviérette ayant pour origine un second gouffre ouvert dans un cirque adjacent : la source de Saint-Sauveur, et ensuite, de moulin en moulin, entre de hautes collines, va finir dans la Dordogne, entre le village de Lacave et le château de Belcastel.

Rocamadour, les sources de l'Ouysse et de Saint-Sauveur, le cañon de l'Alzou, suffiraient déjà à attirer la foule, si l'exploration de M. Martel n'avait ouvert aux touristes le gouffre le plus saisissant et la plus belle caverne de France : le puits de Padirac.

Celui-ci est creusé dans une partie reculée du causse. Pour l'atteindre, de Rocamadour, on suit d'abord le plateau pelé et nu jusqu'au gouffre du Réveillon, où le ruisseau d'Alvignac pénètre par une grandiose ouverture, porche de 50 mètres de hauteur. C'est, pour un instant, la fin des roches nues. Le chemin monte dans un vallon d'une idyllique fraîcheur, par des prés d'un vert d'eau où les peupliers aux frondaisons tendres et les cerisiers en fleurs contrastent avec la ramure sombre encore des noyers et des châtaigniers. Ce pays, d'une grâce surprenante et inattendue, est un sol liasique. Pour le distinguer du causse misérable, on l'a doté d'un nom particulier : la Limargue.

Quelle aimable route, d'Alvignac au gouffre ! Succession de vallons verts, ombragés de châtaigniers, de noyers, de cerisiers fleuris. Des tournants, la vue est d'une splendeur douce sur les lointains des collines du Quercy au-dessus de Saint-Céré. La succession des hauteurs se dé-

grade dans le bleu et le violet sous un ciel d'un gris délicat. On trouve des sites heureux jusqu'au petit village de Padirac, aux murailles de pierre grise. Brusquement, le rideau des arbres



et des haies fleuries se déchire. De nouveau le causse apparaît, gris, semé d'arbres chétifs.

Dans cette plaine morose et sans caractère s'entr'ouvre l'abîme béant que rien ne faisait prévoir avant les travaux entrepris en ces dernières années. Trou de 35 mètres de diamètre, 110 de circonférence et profond de 75 mètres,

d'autant plus effrayant que sur un des côtés le rocher est en encorbellement. Au fond se dresse un talus de pierre, cône aigu dont le sommet est encore à 54 mètres au-dessous de la lèvre du puits.

Les premiers explorateurs — en 1889 et 1890 — M. Martel, M. Gaupillat, M. de Launay, ne purent descendre qu'au moyen d'échelles de cordes. On y était parvenu avant eux, mais la terreur inspirée par le gouffre était telle, que nul n'avait osé pénétrer dans une grotte dont l'orifice, très haut, s'ouvre au fond du précipice. Les hardis visiteurs y sont entrés, ont découvert une série de galeries, une rivière, un lac navigable, des salles merveilleuses de hauteur et de décoration ; ils n'ont pas craint d'amener des embarcations pour parcourir cette suite de cavernes, longue de trois kilomètres, où ils faillirent périr d'une mort horrible.

Ayant accompli cette campagne souterraine, M. Martel et ses amis ont voulu rendre la caverne accessible à tous à l'aide d'un escalier de fer conduisant au fond du puits et d'un service de navigation qui amène jusqu'à la partie des galeries où le parcours cesse d'être facile. L'entreprise a été rapidement conduite. La visite du puits de Padirac, qui fut d'abord une expé-

dition pleine de dangers, n'est plus qu'une promenade.

On a encore un peu d'émotion, cependant, en se penchant sur le bord de l'abîme désormais abordable grâce à des barrières. Le gouffre s'ouvre entre les roches d'un bleu sombre, tapissées de scolopendres, de chênes rabougris, d'épine noire en ce moment fleurie, de lianes, de lierre formant des guirlandes mouvantes d'un admirable effet. Au fond, le cône de débris semble de sable rougeâtre. Deux personnes s'y promènent : à cette distance, elles semblent grosses comme des moutons.

Un puits carré, creusé dans les parois, renferme un escalier de fer conduisant sur un ressaut formant corniche sous une voûte de stalagmites envahie par les mousses et les fougères. De là, on descend par un échafaudage de fer entre les montants duquel zigzaguent des marches. On pourrait croire que cette charpente métallique a déshonoré le site. Il n'en est rien. Ses lignes raides s'harmonisent à merveille avec les assises abruptes de l'énorme fosse. Nous voici au fond, sur le talus d'éboulis dont un sentier en lacets permet d'atteindre la base. De là, on aperçoit, comme au fond d'un télescope géant, le ciel d'un bleu profond. Nous n'avons

pas le temps d'admirer, il faut entrer dans les galeries inférieures. Un escalier semblable à une échelle descend dans un puits presque vertical, fantastiquement foré dans le noir. Des bougies fichées sur les marches et des éclairs de magnésium montrent de somptueuses draperies formées par les concrétions. Pendant 35 mètres, on s'enfonce ainsi, puis on trouve le sol horizontal. Dans une galerie revêtue de stalactites et de stalagmites, les lueurs du magnésium montrent une voûte d'une prodigieuse hauteur. On va ainsi entre les produits bizarres de l'eau déposant, molécule à molécule, le calcaire dont elles sont chargées, formant une colonne de 50 mètres, des auvents, des becs d'oiseaux de proie. Un ruisseau s'est creusé un lit, babille et chante et enfin s'épanouit dans le lac, long de 600 mètres, où l'on s'embarque, à 103 mètres sous terre.

Jadis, quand le gouffre avait conservé son aspect naturel, on ne pénétrait dans les galeries qu'à force de gymnastique, par des couloirs tortueux et bas et des puits creusés par le ruisseau. Aujourd'hui, tout cela est accessible aux touristes les moins vaillants, et la dernière partie du trajet se fait en barque, d'abord sur la rivière pendant 425 mètres, dans une galerie dont les voûtes

variant de 20 à 40 mètres d'élévation sont soutenues par d'admirables parois de concrétions brillantes. Des barrages de stalagmites appelés *gours* divisent plus loin le cours d'eau en laguets au long desquels on a créé un sentier. Ces petites nappes s'étalent sous d'admirables voûtes de stalactites semblables à du cristal et affectant les formes les plus étranges et les plus merveilleuses. Un des lacs est appelé « la Pluie », parce que le suintement des voûtes produit une averse constante ; les gouttes tombant sur l'eau produisent un bruit harmonieux, les ondes sonores semblent éveiller l'âme cristalline des stalactites et en tirer une musique indéfinissable et lointaine.

Quand les rives des lacs sont trop accores, on les parcourt de nouveau en bateau et l'on parvient ainsi à la salle la plus vaste de l'immense caverne, le grand dôme, dont la voûte est à 90 mètres au-dessus du « lac des sources du Mammouth ».

Là finit la visite ordinaire de cette nef colossale, dans laquelle on s'élève sur un monticule de concrétions, d'où la caverne, éclairée par les flammes du magnésium, présente un aspect féerique. Mais les galeries s'en vont bien plus loin encore, parcourues par le torrent barré de gours,

retenu en petits lacs, jusqu'à la paroi finale où les eaux disparaissent. L'exploration en a été faite au prix de fatigues et de dangers dont M. Martel a fait un émouvant récit.

Padirac reste la plus belle des découvertes de Martel et ses amis, mais là ne s'est pas borné leur effort, des explorations nouvelles ont permis d'expliquer bien des phénomènes sur ce causse de Gramat patiemment parcouru par Martel avec son fidèle contremaître Armand et MM. Gaupillat, de Launay, Rupin, Lalande et Pons. M. Viré a étudié la faune souterraine, M. Martel a pu « expliquer les particularités, l'origine et le jeu des gouffres absorbants de Thémines, Réveillon et Roque de Corn, des igues comme la Crousote qui a de mystérieuses traces d'habitations humaines tout à fait énigmatiques, les Combettes dont le ruisseau souterrain bondit en dix cascades, de Calmon, de Fennet, de Brasconies et de Viazac, celle-ci ayant 155 mètres de profondeur ».

VI

DE CAPDENAC AU SÉGALA

A la sortie du causse. — Le vallon du Drauzon. — Au bord du Célé. — Figeac. — Capdenac-Gare et Capdenac village. — Le Quercy granitique. — En remontant le Célé. — Bagnac. — Le Ségala du Quercy.

Latronquière. Juin.

Lorsqu'on a dépassé Pournel en venant de Gramat, l'aspect des choses change brusquement. Le causse finit et l'on voit s'entr'ouvrir, ample, verte, riante, la vallée où erre le Célé avant de se creuser ses gorges superbes de Corn, de Sauliac et de Cabrerets[1]. Les collines, bien dessinées, sont d'un sol rouge et profond où prospèrent les noyers et les vignes. Des tunnels trouent des promontoires, au-dessous du village de Camboulit, commandé par deux tours, restes de deux châteaux. Au pied de ces hauteurs, le Drauzon est franchi par un beau viaduc de la voie ferrée, la petite rivière a échappé au sort de tant de ruis-

1. Voyez chapitre Ier.

seaux nés comme elle sur les collines du lias et du granit dans les cantons de Lacapelle-Marival et de Latronquière ; aucun gouffre n'absorbe son flot, elle peut l'apporter tout entier au Célé.

Sur la rive gauche de cette vallée du Drauzon, très agreste, aux pentes revêtues de céréales et de noyers, couverte de fermes et de hameaux, on atteint les bords du Célé ; un château flanqué de tours, Ceint-d'Eau ou Saint-Dau, commande le confluent. Le Célé court dans un large plan de prairies, entre des coteaux plantés de vignes formant une sorte de cirque autour de Figeac. La ville emplit de ses toits rouges le fond de ce joli bassin verdoyant où se rencontrent les deux grandes formations géologiques : le granit d'où le Célé débouche des premiers monts d'Auvergne, le calcaire à travers lequel la même rivière creuse son cañon. Situation excellente pour le commerce, car elle fait de Figeac un lieu naturel d'échanges entre deux contrées de productions bien diverses.

Peut-être Figeac en aurait-elle tiré meilleur parti, si les chemins de fer avaient fait de sa gare le centre de jonction des lignes qui aboutissent dans cette partie de la France. Mais l'espace manquait pour établir une grande gare de bifurcation ; or, les houilles et les produits métallurgiques de Decazeville nécessitent de grandes

étendues de voies de garage et de formation des trains, on a donc porté les installations dans la vallée du Lot, où l'intérieur d'un méandre offrait une petite plaine suffisamment vaste. Figeac est

FIGEAC
Lamagie
Capdenac
Capdenac-Gare
Malaret
Flaujac
Bouby
Vivac
Bruges
Vidal
Bardet
Le Bouissonet
Le Rire
Le Toulou
Le Cayla
Les Tonnelles
Les Farèges
Le Bacalet
Le Pont
Le Vieux
Le Cantel
Les Croizels
Le Malvirie
Le Bédat
Le Pipy
Le Bétillou
Le Couquet
Le Vayssière
Le Tombe-bien
Le Mas
Le Pech
Le Cayla
Les Combes
Le Toulze
Le Pradelle
Le Cabrol
Le Saudou
Le Fourtou
Le Mouridet
Le Saillou
Le Village
Le Pont
Le Rouge
Le Roc
Le Lin
Le Jouxou
Le Mouliès
Le Vieux
Le Pont
Le Bourg
Le Tailladet
Le Pont
Le Cayla
Le Pont
Le Pont
Le Pont

de bifurcation, n'a pu détourner le mouvement des affaires ; toutefois, il n'y a pas eu accroissement de population, au contraire, de 7 610 habitants en 1870 le nombre est tombé à moins de 6 000[1]. Aussi Figeac ne s'est-elle pas développée, elle conserve intact son aspect du passé. Quand on l'aperçoit de loin, elle est d'un effet pittoresque par la masse de ses toits rouges au-dessus desquels se dressent des tours et un bizarre dôme d'église détruisant l'harmonie d'un grand vaisseau percé de belles fenêtres ogivales. Autour de cette cité que pressa étroitement une ceinture de remparts, se suivent des boulevards ombreux. Les collines sont très vertes et riantes avec leurs vignes, leurs vergers de pruniers et les grands noyers qui les ombragent.

L'intérieur ne répond pas à ce cadre. Ce sont des rues étroites, sombres, pour la plupart puantes et sales, corridors plus que voies citadines, mais elles possèdent bien des maisons curieuses. dont quelques-unes sont des édifices romans encore intacts. Une de ces habitations, construite au xve siècle, a vu naître le célèbre égyptologue Champollion qui fit faire un si grand pas à la science archéologique en découvrant le

1. 5 861 en 1901, dont 4 324 de population agglomérée.

secret des hiéroglyphes. Son frère aîné, également né à Figeac, ajouta le nom de la ville à celui de la famille, originaire du Dauphiné.

Toutes les parties de Figeac réservent des surprises au visiteur qui ne craint pas d'errer dans ces rues où l'hygiène est fort négligée. Les jours de marchés et de foires, l'animation est extrême, l'Auvergne, les causses du Quercy et du Rouergue y sont représentés par une grande partie de leur population. Certaines de ces réunions foraines sont très curieuses, celles d'hiver surtout, consacrées à la vente des noix, des prunes sèches et des truffes.

L'industrie, jusqu'ici peu importante et ne comportant guère que des poteries, semble prendre quelque essor par l'exploitation plus active de mines de zinc dans les concessions de Figeac et de Planioles qui ont donné ces dernières années 1 600 tonnes de blende et de calamine. L'extraction serait plus forte si le prix du zinc n'avait pas autant baissé. Ces minerais sont expédiés jusqu'en Angleterre et en Hollande, une partie est dirigée sur l'usine, très proche, de Viviez dans l'Aveyron[1].

---

1. Sur Viviez, Aubin et Decazeville, voyez la 35e série du *Voyage en France*.

Les richesses minérales de la contrée ne se bornent pas à la blende et à la calamine : au nord de Planioles, la commune de Saint-Perdoux renferme des mines de houille dont la production est d'ailleurs faible et le nombre d'ouvriers peu considérable, mais peut-être de nouvelles recherches dans ce massif feront-elles découvrir d'autres gisements[1].

Pour aller du Célé au Lot, le chemin de fer troue une étroite chaîne où les granits et les calcaires ont leur point de suture. Le premier des tunnels est creusé en pleine roche éruptive, sous une colline qui garde deux des quatre obélisques élevés aux points cardinaux du territoire pour marquer les limites de la juridiction de l'abbaye de Saint-Sauveur dans lesquelles on trouvait un asile inviolable, ou *Sauvetat*.

Mais lorsqu'on a débouché d'un second tunnel et atteint la vallée du Lot, c'est par un souterrain en pleine roche calcaire, véritable fragment de causse aux grands escarpements, que l'on traverse la péninsule hardie de Capdenac entourée par un des plus remarquables cingles du Lot. C'est un des beaux paysages de France,

1. La production de la houille, qui atteignit 3 824 tonnes en 1900, est tombée, l'année suivante, à 2 260.

ce roc escarpé, encore couronné de remparts et de tours, sur lequel Champollion-Figeac crut retrouver l'emplacement d'Uxellodunum.

Au pied de la roche, sur la rive gauche du Lot, s'étend la vaste gare, animée et bruyante, qui a pris le nom de la féodale cité, bien qu'elle soit en dehors de son territoire et même sur celui d'un autre département : l'Aveyron. Ce point d'où bifurquent les trains vers Toulouse, Rodez, Cahors, Paris et Aurillac avait à peine deux ou trois maisons dépendant de la commune de Saint-Julien-d'Empare. Mais il a fallu loger les chauffeurs, les mécaniciens, les chefs de train et les hommes d'équipe dont la gare de Capdenac était devenue le dépôt, la Compagnie d'Orléans créa donc de toutes pièces une petite ville qu'elle dota de ses divers édifices : mairie, église, écoles ; des commerçants sont venus, les agents retraités ont continué à habiter la cité construite pour eux. Alors le pauvre hameau de Saint-Julien a été dépossédé de son rang de chef-lieu communal au profit du nouveau-né, désormais c'est Capdenac-Gare[1]. Ses destinées ne s'arrêteront pas là, peut-être la jeune ville remplacera-t-elle

1. Population de la commune, 3 566 habitants ; de l'agglomération, 2 368.

un jour comme chef-lieu de canton le petit bourg d'Asprières, juché haut et loin sur les collines.

La physionomie de Capdenac-Gare est curieuse : dans le jour, il n'y a guère que des femmes par les rues, les hommes sont sur les locomotives et les wagons, ou bien reposent après un voyage nocturne ; le soir seulement, à l'heure où se font les changements de service, où les ouvriers des ateliers sont rentrés, on aperçoit ces travailleurs assis devant les portes, braves gens à la figure songeuse, placide et douce. Ils semblent regarder comme en un rêve, heureux de ce calme succédant aux courses vertigineuses à travers les campagnes.

La longue et large rue qui constitue la ville nouvelle, bastide due à l'industrie, aboutit au Lot, aujourd'hui tranquille et clair, retenu par un barrage sous lequel écument ses eaux blanches. Un tunnel s'ouvre dans la montagne, donnant passage à un court canal destiné à éviter aux bateaux le trajet du cingle. Au-dessus de cette ouverture se dresse, abrupt, en partie tapissé de vignes, le rocher qui porte Capdenac village. Un pont suspendu permet de franchir la rivière et d'accéder à cette aire féodale.

Même à l'heure du crépuscule, l'ascension est

rude à cause de la chaleur ; un sentier de chèvre monte directement là-haut ; une route carrossable y parvient par un grand détour, enfin l'ancien chemin, par lequel montaient les hommes d'armes et les bourgeois, est encore excellent pour les chevaux et les mulets, mais aucun char ne saurait le gravir. Les pentes raides qu'il escalade sont tapissées de vignes. J'ai choisi cette voie pour aller visiter l'antique forteresse, devenue un pauvre village après avoir été une ville importante[1]. A mi-côte, le chemin pénètre dans une fissure, entre d'énormes blocs éboulés qui durent être utilisés jadis pour la défense comme une poterne naturelle. La pointe d'où ces blocs sont tombés porte des restes de murailles, les rocs suprêmes sont reliés par des maçonneries fermant tous les passages, achevant ainsi la falaise formidable qui domine le Lot.

Une porte à plein cintre est ouverte dans un chemin couvert, qu'une barbacane percée de meurtrières protégeait ; derrière ce premier ouvrage s'ouvre une belle porte ogivale ornée d'un écusson aux détails effacés. Au delà est une rue, tracée sur le roc formant un pavage naturel, bordée de maisons gothiques qui furent belles

1. Population de la commune, 985 habitants ; du village, 139.

jadis, mais les baies ogivales ont été aveuglées par des maçonneries, les meneaux ont été sciés, les appuis de fenêtres abattus pour agrandir les ouvertures. Ces croisées où les belles dames du très vieux temps venaient songer sont désormais employées à emmagasiner le foin et les fagots. La cité guerrière n'est plus qu'un misérable hameau aux rues sordides, pavées de roches aiguës. Cela, pourtant, est d'un inexprimable charme.

Le parapet des remparts forme un belvédère d'où l'on voit se détacher, comme sur un plan géométrique, la gare de Capdenac avec sa vaste carapace vitrée, ses grands faisceaux de rails, sa rotonde à locomotives et les ateliers. Aux abords de la station, toute menue apparaît la ville naissante, semblable à un jouet de Nuremberg, avec ses toits de tuile rouge ou d'ardoises.

Le Lot arrive par une fissure profonde dans laquelle le suit le chemin de fer de Rodez. De belles collines où la terre rougeâtre disparaît sous les céréales et les moutonnements des châtaigniers décrivent un cirque ; des villages couvrent les croupes, des fermes parsèment les pentes.

Je retourne par le village, à travers ces rues

bâties sur le rocher, où l'on a pourtant résolu le problème d'avoir de la boue ! et atteins le versant opposé en passant devant une pauvre église portant la date de 1722, entourée de quelques maisons des XVIIe et XVIIIe siècles. La vue est moins vaste, mais belle encore, le rempart domine deux cingles du Lot ; le chemin de fer débouche d'un tunnel au pied de pentes régulièrement disposées en terrasses, comme de gigantesques perrons. Ce furent jadis des vignes. La vallée inférieure du Lot se montre longtemps, ses multiples replis sont dessinés par des vapeurs bleuâtres d'une exquise transparence.

La ville déchue se rattache aux collines d'entre Lot et Célé par une arête où la résistance se prépare avec le plus de soin. Les portes étaient défendues par une barbacane et un donjon crénelé flanqué de tourelles. Ces ouvrages encore debout se rattachent à une pauvre bâtisse, seul reste du château où Sully se retira souvent après la mort de Henri IV.

Sur le plateau, il n'y a pas d'autre eau que celle des citernes, mais un ruisseau souterrain, alimenté par les hautes collines de Figeac, vient former une source au pied des remparts dominant la gare. Les habitants s'en étaient assuré la possession en construisant un escalier de

130 marches, mis à l'abri des attaques par un mur percé de meurtrières ; le nom de César gardé par la fontaine a été une des raisons mises en avant pour attribuer à Capdenac la gloire d'avoir été Uxellodunum[1].

Le « raccourci » qui conduit à l'entrée du pont longe un moment le roc énorme dans lequel la nappe d'eau suinte en petites sources sortant de grottes et de fissures. Nombreux, de ce côté, sont les ouvrages construits pour empêcher l'escalade à l'aide des aspérités et des cheminées.

L'énorme promontoire de roche calcaire se relie aux massives croupes de granit qui dominent Figeac et entre lesquelles le Célé se creuse une vallée verte, sauvage et délicieuse. Par là une route accède de plain-pied à l'ancienne ville forte de Capdenac, aujourd'hui animée seulement à l'époque des foires, dont une est réputée pour le trafic des mules. Cette voie conduit à la vallée du Célé à travers le territoire de Lunan.

Le Célé a des bords très gracieux aux approches de Figeac, grâce aux maisons de campagne et aux vignes. Mais en amont il se rétrécit bien-

1. Voyez page 54.

tôt entre des parois de granit coupées par des vallons qui sont des gorges. La rive gauche est couverte de châtaigneraies; sur la rive droite ces arbres abondent aussi, mais leurs massifs entourent des cultures. La rivière rapide et claire est bordée de chênes. Beaucoup de landes, mais elles sont gagnées par la vigne aux abords des villages et des hameaux.

Le dernier centre quercinois sur les bords de la rivière est le bourg de Bagnac, gros village aux nombreuses auberges indiquant un rendez-vous considérable aux jours de foire et de marchés. Bagnac, que les plaques des ponts et chaussées écrivent encore Banhac[1], est le centre d'attraction pour le canton de Latronquière, région des granits, couverte de châtaigniers et de seigle, ce qui lui a valu le nom de Ségala.

Cette contrée appartient au Quercy, mais par ses roches, sa végétation, l'aspect des gens et des choses, par son altitude surtout : 781 mètres près de La Bastide-du-Haut-Mont, elle se rattache plutôt au Massif Central, c'est-à-dire à l'Auvergne à laquelle appartient la vallée supérieure du Célé. Sans la division administrative

1. Cette forme *nh* pour *gne* est très commune dans le Midi, comme *lh* pour *l* mouillée : Paulhac, Pauillac; Paulhan, Pauillan.

qui l'attribue à l'arrondissement de Figeac et fait de cette ville le centre des relations communales et judiciaires, ce ne serait pas Bagnac qui attirerait voyageurs et marchandises à la gare, mais la petite ville cantalienne de Maurs, assise dans un bassin largement ouvert d'où rayonnent routes et chemins.

Cependant la frontière entre Lot et Cantal est bien dessinée, mieux que ne le sont souvent les limites départementales, elle est constituée par l'abîme tortueux au fond duquel coule le ruisseau de Veyres.

VII

LES GORGES DE LA CÈRE ET AURILLAC

Dans la vallée du Célé. — Maurs et la Châtaigneraie. — Le Ségala. — Entre Quercy et Xaintrie. — Les gorges de la Cère. — Laroquebrou et ses cordonniers. — L'émigration. — Aurillac. — La chaudronnerie. — La fabrication des parapluies.

Aurillac. Août.

L'Auvergne cantalienne, si froide autour de l'énorme volcan qui donne au pays son caractère particulier et son unité, possède en dehors du massif une zone où croît la vigne, où le climat est doux, c'est la contrée regardant vers le Lot. Elle doit son aspect presque méridional non seulement à son exposition au sud mais encore à ses roches qui permettent la croissance d'arbres inconnus sur les plateaux basaltiques. Ici, dans les vallées du Célé et de la Rance, le châtaignier forme de très beaux groupes, malheureusement en voie de disparition par suite de l'emploi industriel de ce bois. L'arbre n'est vraiment abondant que dans les vallées,

tandis que les sommets sont couverts de landes; mais il est si commun que ce versant du Lot a reçu le nom de Châtaigneraie : *lo Castognaou*[1].

Les vallées franchement ouvertes au Midi ont une physionomie bien à part, semblable à celle des contrées plus chaudes du Rouergue et de l'Albigeois. On s'en aperçoit bien en descendant la vallée de la Rance suivie par le chemin de fer de la Capelle-Viescamp à Capdenac. Ce long couloir se rattacherait plus facilement au Quercy granitique voisin, dont Figeac est le centre d'attraction.

C'est pourquoi la petite ville de Maurs, gracieusement assise sur une terrasse commandant le cirque de prairies, de cultures et de bois arrosé par la Rance, a si peu le caractère auvergnat. Elle doit à son isolement même, au sein de ses petites montagnes de micaschistes, d'être considérée comme un centre par de très nombreux villages trop éloignés de Figeac et d'Aurillac. Hier, jour de foire, la foule accourait de toute la contrée, mais surtout du Ségala quercinois et de la Châtaigneraie. Les paysans étaient presque tous venus sur des charrettes conduites par des vaches de la race de Salers, bien chétives ici où manquent

1. Voyez le chapitre VIII.

les grands pâturages, où le bétail est astreint à tous les travaux de culture et de transport. Cette multitude de chars est le seul pittoresque de cette masse humaine, les costumes locaux font défaut, les gens s'habillent, comme tout le monde en tant de campagnes, de vêtements de confection mal ajustés et mal portés. Les hommes ont la grande blouse et le chapeau de feutre qui deviennent de plus en plus l'uniforme des paysans de tous pays.

Autrefois ceinte de remparts, la petite ville a conservé la trace de cette ligne circulaire de fortifications par un boulevard auquel viennent aboutir des faubourgs plus vivants que le noyau primitif. Au centre est l'église, très mutilée, seul reste d'une abbaye.

Beaucoup de boutiques et de petites industries, mais l'activité est due surtout à la préparation de l'extrait de bois de châtaignier ou acide gallique. Deux usines importantes dévorent chaque année une grande quantité de ces bois dont le suc concentré sert à la teinture des soies et au tannage[1]. Ces arbres disparaissent et ne sont pas remplacés, mais les cultures et les prairies

---

1. Cette industrie a été signalée dans plusieurs volumes du *Voyage en France*, notamment dans la 1re série, chapitre XII.

artificielles succèdent aux châtaigneraies détruites.

Toutefois, il reste assez de châtaigniers pour que le commerce des châtaignes soit important à Maurs [1], une partie de ces fruits sont employés à engraisser des porcs dont les jambons ont quelque réputation.

Le bassin de Maurs se ferme à peu de distance de la ville, routes et voies ferrées doivent s'insinuer au sein de vallons très profonds et tortueux. Les principales rivières, Célé et Rance, ne sont suivies que par des chemins de faible fréquentation, mais le val secondaire de la Mouleyre, par sa direction nord-sud, a pris de l'importance, le chemin de fer de Capdenac à Arvant l'emprunte, coupant par des tunnels et des viaducs les nombreuses boucles de la claire riviérette.

Rance et Mouleyre ont la même physionomie : pas d'habitations sur les bords; maisons isolées et hameaux se sont mis en pleine lumière sur les coteaux où ondulent les seigles. Les pentes sont sauvages au-dessus du torrent clair. Ces vaux sinueux sont tantôt d'aimables abîmes

1. En 1892 la statistique évaluait la production du Cantal en châtaignes à 122 620 hectolitres valant 877 656 fr., huit fois moins (en poids) que la Corrèze.

revêtus de châtaigniers et de chênes, tantôt de petits bassins de prairies ombragés d'arbres. Dans une de ces combes tranquilles, le village de Boisset se groupe gentiment autour d'un lourd clocher grisâtre.

Boisset marque un changement dans la nature du terrain. Le châtaignier se fait rare, mais le hêtre s'associe aux chênes ; sur beaucoup de pentes il forme des bois continus. C'est ici un prolongement de ce Ségala du Quercy qui confine au causse de Gramat et contraste si profondément avec celui-ci [1]. Le sol est frais, aussi les prairies sont-elles assez nombreuses entre les bois de bouleaux et de hêtres. Mais il reste bien du terrain à conquérir encore, de vastes landes qui doivent une certaine beauté aux grands genêts à fleur d'or. Région mélancolique où le seigle est la seule culture. Cette céréale a donné son nom au pays, le Ségala; un des villages doit particulièrement condenser ce caractère, puisqu'on l'a appelé la Ségalassière.

Une rivière marque la limite du Ségala. C'est la Cère, perle des cours d'eau de la haute Auvergne. Elle se fraie une sorte de gorge verdoyante, entre des berges boisées. Une des

---

1. 31e série du *Voyage en France*, chapitre XXIII.

rivières descendues du massif du puy Mary, l'Authre ou Dautre, aboutit ici à la Cère, après avoir reflété les tours du château restauré de Viescamps-sous-Jallès.

Je suis venu coucher à Bretenoux, au pied de ces belles ruines de Castelnau qui donnent un si grand aspect au confluent de la Dordogne et de la Cère et, ce matin, j'ai refait ce parcours en chemin de fer, au long du merveilleux torrent descendu de la haute vallée du Cantal. Il serait malaisé de suivre autrement ces gorges qui sont une des beautés de la France, aucune route ne parcourt le cañon, il a fallu le chemin de fer pour en permettre la visite.

On jouit mieux de sa beauté à la remonte car on voit de loin accourir la Cère écumeuse.

A peine a-t-on quitté la gare de Bretenoux et les grands horizons de la vallée opulente dans laquelle erre la Dordogne[1] s'évanouissent. Les collines limousines et quercinoises se rapprochent, confinant aux premières pentes de l'Auvergne. Cela dessine une fraîche conque, couverte de vignes, dominée par de jolis hameaux. L'un d'eux, Gagnac, possède une petite église

1. Sur la vallée de la Dordogne en Limousin et en Quercy, voyez la 28e série du *Voyage en France*, chapitres XXI et XXII.

entièrement revêtue de lierre, le clocher semble émerger de cette verdure qui laisse pourtant deviner les lignes sobres de l'architecture romane.

Dès cette issue de la Cère sur la vallée lumineuse de la Dordogne, on a quitté les calcaires pour les roches cristallines. Et le pays se fait sauvage. La vigne se montrait encore, elle ne tarde pas à faire complètement place aux taillis de chênes, aux groupes de châtaigniers et aux landes de fougères. Sur la rive droite, mieux ensoleillée, quelques pentes plus douces ont encore des noyers. On en rencontre jusqu'à Laval-de-Cère, hameau dominé par les ruines d'un château qui gardait sans doute la marche entre le Quercy anglais et le Limousin français; aujourd'hui, la limite du Cantal et du Lot passe au pied de ces ruines.

Et désormais c'est très sauvage et très beau. Les parois escarpées sont revêtues d'un épais manteau d'arbres. Les hêtres, les chênes, les châtaigniers montent jusqu'au sommet, à ces arêtes fières qui portent d'un côté le Ségala et de l'autre la Xaintrie. Les arbres emplissent les ravines par lesquelles des torrents blancs d'écume descendent en cascades entre les roches moussues. Parfois le granit surgit en assises énormes et capricieuses au-dessus des ramures.

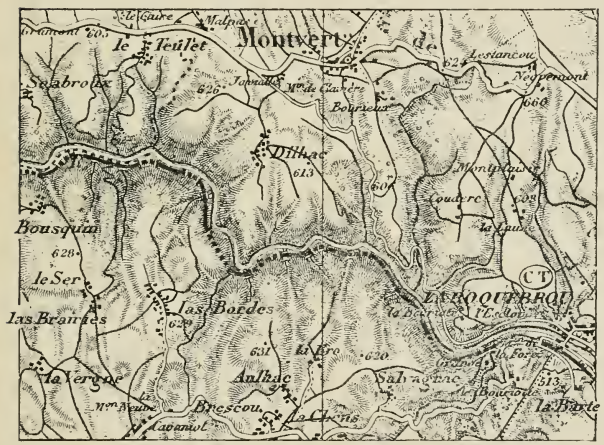
La voie ferrée court au long même de la Cère mugissante, à chaque instant elle troue un éperon par un souterrain, on compte vingt-trois tunnels depuis la plaine de Dordogne jusqu'à Laroque-brou. C'est que la montagne est très plissée, beaucoup des ravins qui la sillonnent sont de véritables abîmes. Entre eux la Cère bondit, se tord, jaillit contre les blocs ; des obélisques bizarres, chaudement colorés, dominent fièrement le chaos.

Après la station solitaire de Lamativie qui dessert un pauvre village du Ségala assis au-dessus de la gorge profonde où coule l'Escaumels, le couloir de la Cère se fait plus étroit encore et les roches deviennent plus aiguës. Les tunnels se succèdent coup sur coup, la rivière occupant tout le fond du défilé. Les parois sont abruptes, presque à pic, et pourtant la végétation forme un manteau continu de chênes, de hêtres, de bouleaux et de châtaigniers. Par les travaux qu'il a nécessités, le chemin de fer n'est pas la partie la moins extraordinaire de ce paysage.

Sauf les maisons des gardiens de la ligne, pas une habitation. Quelle existence doivent mener au fond de cet abîme les familles des humbles agents de la voie ferrée, communiquant seulement par de raides sentiers avec les plateaux

où d'ailleurs les fermes sont rares et les villages éloignés ! Parfois les plis des berges s'évasent un peu et l'on aperçoit de grands pans de prairies qui mettent quelque grâce dans cette grandiose et sévère nature.

Le nombre des tunnels s'accroît encore. Entre



deux de ces galeries, la halte de Siran et une maison de garde-barrière constituent le seul « hameau » du défilé.

Enfin voici la grande lumière, la gorge s'entr'ouvre ; un large bassin de culture apparaît dont l'entrée est gardée par de hauts pans de murs, restes du château qui fermait jadis ce pas-

sage. Deux tours rondes sont reliées par un logis, une autre est découronnée. Au pied de ces ruines s'étend la petite ville de Laroquebrou. Le site est assez sévère, les montagnes, revêtues de prairies, manquent d'allure par comparaison avec les gorges de la Cère. Deux châteaux flanqués de tours relèvent pourtant le paysage au fond duquel est gracieusement assise la bourgade dont les toits bronzés remplissent le bas d'un ravin. Un quai ombragé de platanes borde la rivière.

Laroquebrou est peuplé de cordonniers, il y a environ vingt-cinq fabricants de chaussures dans cette commune de dix-huit cents âmes. Mais ils n'ont pas d'usines comparables à celles de Limoges, de Blois, de Romans, de Fougères et d'autres villes [1]. Leurs petits ateliers font la grosse chaussure vendue dans les foires et qui, si elle est peu élégante, a du moins le mérite de durer longtemps. Arsène Vermenouze, le

---

1. Sur l'industrie de la chaussure, voyez le *Voyage en France :* 5e série, chapitre XVI (Fougères); 10e série, chapitre XIII (Romans); 16e série, chapitre XXI (Blois); 17e série, chapitres XI (Grandvilliers), XII (Liancourt), XIII (Breteuil) et XV (Amiens); 18e série, chapitre XXVI (Auxi-le-Château); 19e série, chapitres IX (Lillers) et XX (Le Quesnoy); 20e série, chapitres VI (Fère-en-Tardenois) et XII (Châlons); 22e série, chapitre VII (Nancy); 28e série, chapitre VI (Limoges).

poète cantalien, dont les vers patois ont une si forte senteur du sol natal[1], a célébré leur résistance en parlant des galets de la Cère :

Là, près d'un sombre et rude fourré, dans la Cère, vous verrez des rochers d'eau en quantité, — des rochers ronds, pelés, lisses comme des œufs ; — mais un seul, si vous voulez en faire une omelette, — ferait plus qu'emplir deux chaudrons de lessive.

De la cime des puys et des collines descendus, — ils ont fait une fameuse culbute dans la rivière, — où l'eau les a, l'un sur l'autre, amoncelés ; — et ils sont tous là, comme au fond d'un grand plat, — mais pour les préparer il manque la cuisinière.

De toute façon, cuits ou crus, ce sont des œufs durs. — *Vous pouvez, avec des souliers ferrés à Laroquebrou,* — leur marcher dessus, leur sauter sur le ventre de bon cœur, — vous n'en casserez aucun, et, si quelque chose casse, — ce sera vous, plutôt que les œufs, bien sûr : — jamais personne n'en a mangé aucun à la coque.

Non seulement Laroquebrou fait du soulier, mais encore il alimente l'émigration par les ouvriers savetiers qui s'en vont à travers la France, dans le Sud-Est surtout, réparant les chaussures. Ils visitent ainsi une grande partie de la province, portant sur le dos une hotte ronde renfermant les outils, les clous, le ligneul ; au-dessus est roulé le cuir qui servira à remplacer

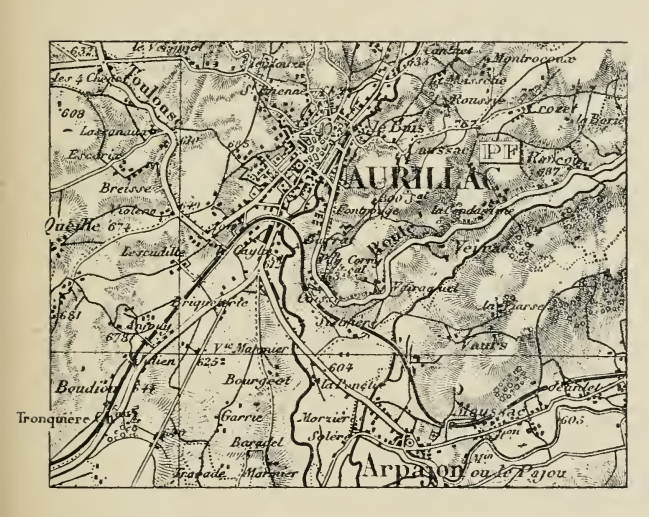
1. Le chapitre XVII lui est consacré.

les semelles. C'est encore à Laroquebrou et dans la partie voisine du Limousin livrée à la même industrie que se recrutent un grand nombre des savetiers exerçant leur métier dans les échoppes de Paris.

Le Cantal tout entier alimente l'émigration par un énorme contingent, mais les régions de l'ouest et du sud dominent à ce point de vue. Saint-Cernin et son canton fournissent en quantité les marchands de ferraille. La région d'Aurillac, Laroquebrou, Salers et Pleaux a conservé les vieilles traditions d'exode en Espagne. Si les puissantes associations auvergnates qui jouaient autrefois un si grand rôle dans le commerce de la péninsule ont été frappées à mort par les guerres que nous avons soutenues à la Révolution, un courant s'est maintenu; chaque année de nombreux Cantaliens s'en vont chercher fortune de l'autre côté des Pyrénées et, grâce à leur esprit d'entreprise et à leur économie, reviennent avec un petit pécule qui leur permet de vivre sans travailler. Ils rapportent un peu de bien-être à la terre natale, bien différents en cela de ceux qui vont se fondre dans le gouffre de Paris et, pour la plupart, sont à jamais perdus pour l'Auvergne. Le développement constant des laiteries pourra peut-être réfréner ces mœurs mi-

gratrices en permettant à un plus grand nombre d'individus de vivre sur le sol ancestral.

Laroquebrou marque la fin des grands paysages; désormais, jusqu'à Aurillac, le pays devient de moins en moins accidenté. C'est que les


AURILLAC
Arpajon
Boudiou
Tronquière
Bréissac
Quézac
Lescudille
Bourgeot
Garrie
Morzier
Sylers
Barnel
Marmier
Vaurs
Roussy
Lozet
Rouffiac
Vèyrac
Ronchat
Montrocoule
Cantal
Bois
Coulons
Lascanaux
Escaraux
Ladapeyre
Longvic
Vitrac
Jussac
Ladapeyre
Vic Mauvier
Bouyssou
Haut Lacs
Jussac
Jussac
Jussac

s'il était plus étendu on pourrait l'appeler le grenier du Cantal.

Aurillac[1] est au bord de cette région de cultures, à l'endroit où débouche la Jordanne venue du puy Mary par une vallée étroite et longue. Si l'on n'avait parcouru d'autres parties de l'Auvergne et admiré des sites de villes comme Salers, peut-être Aurillac laisserait-elle quelque agréable souvenir. Mais après tant de grands paysages la campagne environnante semble morne et la cité elle-même manque de caractère. La Jordanne roule un pauvre filet d'eau souillée par les égouts et s'amassant çà et là en mares vaseuses. Des promenades la bordent, mais elle ne doit un peu de pittoresque qu'à de vieilles bâtisses à galerie dont la base baigne dans la rivière.

Sauf la longue voie monotone qui, sous le nom de rue de la République, conduit de la gare à la place du Palais ornée d'un joli square, sauf cette place elle-même, Aurillac est composé de rues étroites et sombres, sinueuses, dont les hautes maisons sont assez rébarbatives. Une de ces rues a cependant quelques vieux hôtels, l'un d'eux, appelé la maison des Consuls et restauré avec goût

1. La carte du département du Cantal est aux pages 216 et 217.

pour recevoir la Caisse d'épargne, est un des plus charmants édifices civils de la France centrale.

Les monuments sont peu intéressants. L'église Saint-Gerbaud, cependant, n'est pas sans mérite, ses colonnes s'épanouissant en nervures donnent beaucoup d'élégance à la nef. La préfecture est lourde, l'entablement est affublé de lettres enfermées dans des cercles, leur réunion, semblable à un rébus, est l'enseigne de l'édifice. Parmi les constructions récentes, l'hôpital, bordant l'avenue de la gare, est d'une élégance sobre par sa charpente apparente et ses auvents pour lesquels l'architecte s'est heureusement inspiré du style auvergnat. Cet essai a conduit quelques particuliers à construire dans le même goût. Il y a là un effort digne d'éloge.

Autour de la préfecture, les vieilles rues sont amusantes à parcourir à cause des métiers exercés par les boutiquiers. Au long de ces voies étroites, noires et contournées se succèdent les sabotiers, les galochiers et les chaudronniers. Ces derniers, nombreux jadis, sont bien réduits en nombre. Cependant leurs magasins attirent le regard par les objets élégants qui les décorent. Mais ils ne sont pas faits dans la ville, j'y reconnais des ustensiles familiers que j'ai vu fabriquer jadis à Villedieu-les-Poêles, dans le Cotentin.

Cette petite ville industrieuse alimente Aurillac des objets achetés par les touristes sous prétexte de couleur locale [1]. Aurillac n'a jamais fait que de la chaudronnerie commune : chaudrons, ustensiles de ménage, etc. ; elle a fourni à l'émigration nombre de chaudronniers ambulants. La concurrence du fer battu et de la tôle émaillée a beaucoup restreint le mouvement d'affaires. Cependant il y a un certain réveil; on commence à faire des réductions de grands ustensiles à l'usage des touristes. L'hôtel où je suis descendu a fait chaudronner en cuivre rouge ses seaux et ses brocs à toilette.

Aujourd'hui la principale industrie d'Aurillac est moins bruyante, c'est la fabrication des parapluies et ombrelles née quelques années avant la guerre. Le premier fabricant, M. Périez, fut sans doute inspiré par le commerce de parapluies que des Auvergnats ont eu l'idée d'aller créer en Hollande et en Belgique. Après lui vint M. Lancelot, aujourd'hui à la tête de la plus considérable des cinq fabriques.

Cette industrie occupe 175 ouvriers ou ouvrières dans les usines, 400 ouvrières travaillent

---

1. Sur Villedieu-les-Poêles, voyez la 6e série du *Voyage en France*, chapitre Ier.

en ville, chaque jour elles viennent aux magasins, de 1 heure et demie à 5 heures, prendre l'étoffe qu'elles coudront chez elles, à la machine.

Ces ateliers, étant récents, sont construits avec beaucoup d'ampleur et largement aérés et éclairés. M. Lancelot a voulu me faire lui-même les honneurs de la manufacture qu'il a établie avec un soin minutieux. La salle principale couvre 750 mètres carrés, 42 ouvriers et 98 ouvrières y sont occupés.

Des coupeurs taillent les tissus à l'aide de patrons, selon la grandeur et le nombre des pans; ceux-ci sont remis aux femmes qui procéderont à la couture. Les pans une fois réunis sont ourlés à la machine par des ouvrières spéciales. Une troisième catégorie, les monteuses, travaillent à l'atelier pour placer la « couverture » et « rassembler les pointes ».

Les manches sont tirés de Vibraye, petite ville de la Sarthe dont j'ai décrit jadis l'intéressante industrie[1]. Mais on en fait quelque peu près d'Aurillac, à Vézac. Ces manches arrivent bruts, il faut les percer pour mettre les ressorts, les raccourcir, enfin mettre un bout de métal à la partie qui posera à terre.

---

1. 1re série du *Voyage en France*, chapitre XXVIII.

La monture est fabriquée à Lyon dans les usines de Vaise, et en Franche-Comté, à Valentigney. La corne est tirée d'Allemagne, les bambous qui servent de monture aux grands parapluies rustiques, et que l'Indo-Chine devrait nous fournir, sont demandés à l'Angleterre. Avec ce bambou et de la baleine on monte des parapluies de coton, bleu ou vert, vendus trente-cinq sous.

Les débouchés sont assez étendus, grâce à nos colonies telles que Madagascar et la Cochinchine. En ce moment l'usine exécute pour ce dernier pays une commission de 60 000 parapluies d'un système original. Il suffit de presser un ressort pour les faire ouvrir. Le celluloïd, par ses nuances nacrées si variées, a permis de faire des poignées qui plaisent au goût de ces populations lointaines.

La production est énorme, on évalue le chiffre total d'affaires à six millions au minimum. L'usine Lancelot, qui atteint les deux tiers de ce chiffre, livre 1 600 parapluies par jour, elle est outillée pour en faire 2 000.

Aurillac joue donc un rôle important dans cette intéressante production. Elle fournit une quantité de parapluies égale à celle d'Angers où les fabriques sont au nombre de trois, mais elle

ne cherche pas à lutter contre Paris et Lyon qui font l'article de luxe. A l'étranger elle rencontre surtout la concurrence de Hambourg.

En quelques années, la parasolerie, avec toutes ses variétés, les ombrelles et les moustiquaires, etc., est devenue la branche la plus considérable de l'activité d'Aurillac. Le commerce des fromages n'est désormais qu'au second plan, bien considérable encore puisqu'il atteint trois millions. Les transactions sur le bétail ne sont pas moins importantes, les foires attirent une foule énorme de gens et de bêtes que la statue du pape Gerbert, pâtre cantalien dans son enfance, semble bénir du haut du piédestal. L'illustre pontife et le général Delzons sont les seules illustrations locales auxquelles on ait élevé des monuments.

Malgré cette vie économique, la place d'Aurillac est parmi les dernières pour le classement de sa succursale de la Banque de France. Elle vient après plusieurs villes moins populeuses qu'elle[1].

---

1. Population d'Aurillac, 17 459 habitants. — Classement de la succursale de la Banque de France, en 1902, 112e sur 126 avec un chiffre d'opérations de 11 803 500 fr.

VIII

LA CHATAIGNERAIE

L'élevage des chevaux autour d'Aurillac. — Arpajon et sa pépinière. — Le reboisement dans le Cantal. — La route du Rouergue. — Les landes d'entre Cère et Truyère. — Dans la Châtaigneraie. — Le pays de Veinazès. — Le puy de l'Arbre. — Montsalvy. — Entrée en Rouergue. — L'abîme de la Truyère. — Apparition des causses. — En descendant au Lot. — Entraygues.

Entraygues-sur-Truyère. Juin.

La haute Auvergne, que les chemins de fer ont rendue facilement accessible et qui sera si bien desservie lorsque la ligne de Bort à Neussargues sera construite, reste encore à l'écart des grandes voies de communication dans les contrées qui confinent au Rouergue et dont la vallée de la Truyère est la grande artère hydrographique. La Châtaigneraie, la Planèze et l'Aubrac demeurent des pays vierges au point de vue du tourisme. Il reste pourtant bien des contrées curieuses à révéler : les gorges de la Truyère et du Lot recèlent des beautés de premier ordre, dignes

d'attirer les visiteurs. On ne peut les atteindre aujourd'hui que par les diligences, souvent incommodes, conduisant à des gîtes où le confort est par trop ignoré.

La vallée de la Cère limite ces hautes terres. Les routes qui les parcourent se séparent à Arpajon pour commencer aussitôt l'escalade par un tracé qui sera fantastiquement sinueux vers Mur-de-Barrez et Sainte-Geneviève, plus régulier mais très raide vers Entraygues. Ces rampes paraissent d'autant plus pénibles que les abords d'Aurillac sont en plaine.

On sort de la ville par la vallée supérieure de la Jordanne coulant entre de belles prairies irriguées avec soin à l'aide d'un barrage qui répartit les eaux entre chaque propriétaire. La petite charpente des vannes de distribution rompt seule l'uniformité de l'immense pelouse par les deux poteaux bruns qui se dressent à chaque prise. Ces prés ont reçu du bétail aussitôt après la fonte des neiges, les animaux y sont restés cette année jusqu'au 28 mai, la montagne n'ayant pas été dégagée avant cette époque. Maintenant on laisse croître l'herbe, elle donnera deux coupes grâce aux irrigations ; le foin permettra de nourrir les vaches après leur retour. Mais avant de réintégrer l'étable hivernale, les bêtes revien-

dront encore ici jusqu'au moment où les frimas couvriront les pelouses.

Quelques parties de la vallée sont conservées à l'état de pâture, de nombreux chevaux les animent ; les environs d'Aurillac sont un grand pays d'élevage. La ville est le siège d'une inspection des haras et possède un dépôt d'étalons. Après Aurillac et la vallée de la Cère, les principaux centres producteurs de chevaux sont Allanche, Saignes, Maurs et Saint-Flour.

Au cœur de ces grandes prairies est le bourg d'Arpajon, bien bâti sur un ressaut dominant la Cère calme et large ; le bassin formé par les collines qui peu à peu s'exhaussent est plus riant que celui d'Aurillac. Arpajon, sans cesse animé par le passage des voitures, joue un rôle important dans l'économie agricole du Cantal, il possède les vastes pépinières qui ont permis le reboisement d'une grande partie de ces montagnes. Cet établissement est sans doute le plus considérable parmi les créations similaires de l'administration des forêts, il occupe avec ses dépendances une superficie de 7 hectares 43 ares. L'État y produit les plants destinés aux forêts domaniales, aux communes et aux particuliers qui veulent mettre en valeur des terrains incultes.

Depuis 1862, date à laquelle fut faite l'acquisition du domaine, des millions d'arbres ont été répartis par la pépinière. Pendant plusieurs années une quantité de 800 000 plants en moyenne ont été livrés; l'œuvre de reboisement se poursuit sans nécessiter des quantités aussi grandes, cependant on a encore distribué ou vendu à prix réduits près de 550 000 plants en 1901 [1].

Le mouvement de reboisement très actif, on le voit, est excité par l'enseignement primaire; les instituteurs sont chargés de faire comprendre les bienfaits de ces plantations et l'on répartit entre eux près de 10 000 plants qui sont donnés aux enfants à titre de récompense pour être plantés sur les terres de leurs parents.

L'administration des forêts a donc une action bienfaisante dans la transformation du pays par les bois et le regazonnement. De même, elle s'efforce de repeupler les rivières en donnant son concours au département qui a créé à Aurillac un établissement de pisciculture. Les alevins produits dans les bassins sont chaque année dis-

---

1. Les forêts domaniales en ont nécessité 84 000, les communes 33 000, les particuliers 221 900. A côté de ces subventions gratuites on a vendu à prix réduit 45 000 plants aux communes et 155 300 aux particuliers. Les cadeaux aux enfants des écoles ont atteint le chiffre de 9 700 plants.

tribués dans les cours d'eau. La truite des lacs et la truite commune sont les seuls poissons élevés.

La route d'Entraygues franchit la Cère au-dessous d'Arpajon et s'élève aussitôt sur le relief tourmenté qui va finir en escarpements au-dessus de la Truyère et du Lot. Ces pentes sont couvertes de prairies entremêlées de cultures. Quelques troupes de vaches n'ont pas pris part à la *montée* et paissent dans les pâturages enclos. Beaucoup de maisons isolées, révélées par les toits de tuiles rouges ou d'ardoises. Les plus anciennes de ces demeures ont du caractère par leurs grands combles mansardés, leurs murs gris et les tuiles rongées par le lichen. Les dépendances, très vastes, sont les étables où le bétail descendu de la montagne reviendra prendre place d'octobre à mai.

Au delà d'un ruisseau descendu des petits monts sur lesquels est assis Carlat, longtemps capitale féodale de la contrée, on gravit le flanc de collines boisées. Parfois, entre les arbres, on aperçoit le massif du Cantal dont la teinte d'un bleu gris est relevée par quelques taches neigeuses. Dans la plaine, Aurillac est à demi cachée par une pointe de colline, seul le quartier de la gare apparaît, ses toits rouges tranchant bruta-

lement sur le vert des prés qui s'élèvent peu à peu en une croupe aux pentes douces, sur laquelle la Société d'agriculture a installé son école de fromagerie, dans les environs de Cuèlhes[1].

Le paysage semble grandir à mesure que l'on atteint une altitude plus forte. Peu à peu les puys du système cantalien dessinent nettement leurs formes. A gauche, c'est le groupe du puy Mary portant une grande nappe neigeuse; à droite, le groupe plus massif, moins beau de forme, du Plomb du Cantal. Entre les deux se creuse la coupure profonde du Lioran. Vu d'ici le Plomb offre trois pointes, deux sont jumelles et séparées de la troisième par un col.

La côte s'est prolongée pendant plus de trois kilomètres; enfin voici un plateau ondulé, creusé de vallons, couvert de bois. La contrée, déserte au long du ravin, s'anime un peu, le hameau de Senilhe borde la route de ses maisons entourées de jardins enclos de buissons de houx. Une chapelle, une école donnent l'aspect d'un village à cette poignée d'habitations dépendant encore

1. Cuèlhes se prononce Cueille, l'*h* étant mouillé dans la prononciation de toutes ces régions. Aussi les officiers qui ont dressé la carte d'État-major ont-ils écrit Queille, comme ils l'ont entendu. C'est le mot écrit presque à la marge de la carte, page 113, à gauche d'Aurillac.

de la commune d'Arpajon. Des pâturages s'étendent, remplis de vaches de Salers qui n'ont jamais connu les gras herbages de la haute montagne. On n'y voit pas les burons qui égaient les grands plateaux volcaniques. Le lait est transformé en fromages dans les fermes.

Par ces ondulations gazonnées coupées de bois de hêtre, nous atteignons l'auberge isolée où se fait le relais. Elle est bruyante aujourd'hui, une compagnie de sabotiers d'Aurillac l'a choisie pour le banquet de sa fête corporative, la Saint-Jean. D'énormes rôtis tournent devant le feu, une marmite laisse échapper les effluves d'une soupe aux choux, des casseroles mijotent. Pour se mettre en appétit, les sabotiers avalent des crêpes de sarrazin — le bourriol — à mesure qu'elles sortent de la poêle. Les voyageurs descendus de la diligence les imitent et cela semble prodigieusement réjouir la maîtresse de maison.

Le postillon a peine à réunir sa troupe, enfin celle-ci emplit de nouveau la diligence et la lourde machine recommence à courir sur la route, à travers de tristes landes de bruyères couvrant les schistes délités. Des genévriers rabougris, des genêts à la floraison d'or représentent ici la grande végétation.

Ces landes, le *cam,* couvrent une cime d'où la

vue est immense. Tout le massif des montagnes d'Aubrac apparaît, longue crête sombre d'assez faible relief, simples coteaux portés sur un puissant piédestal basaltique. Elles se prolongent vers le sud par une arête derrière laquelle on voit se dessiner, bleuie par l'éloignement, la falaise régulière du causse de Rodez[1].

La lande est le séjour du mouton, le beau bétail de Salers trouverait difficilement à vivre sur cette terre misérable. La brebis elle-même ne pourrait y avoir suffisance si l'on ne mettait régulièrement le feu à la bruyère pour faire naître un peu d'herbe par l'effet des cendres. Quelques bois de bouleaux et de hêtres rendent moins misérable l'aspect du pays ; dans les creux de vallon où les pluies ont entraîné quelque terre, le laboureur a cultivé du seigle qui, mélangé au sarrazin, sert à confectionner le pain noir appelé bourriol. Les habitations sont en rapport avec la sévérité de cette région. Leurs toits élevés et vastes sont couverts de grandes dalles, épaisses et larges.

De ces hauteurs, le panorama se transforme, le puy Mary et ses satellites se profilent en dents de scie, le Plomb du Cantal paraît avoir subite-

1. 35e série du *Voyage en France*.

ment grandi, sa puissante croupe est la dominatrice du tableau. La vue est particulièrement belle des abords de la métairie de Jurles, sur l'Aubrac surtout qui s'élève par des pentes à peine sensibles. Le plateau parcouru par la route est fort étroit ; de chaque côté se creusent des ravins très raides et profonds, extraordinairement enchevêtrés, dont le système est difficile à saisir, même sur une carte à grande échelle. C'est un véritable toit d'où les eaux ruissellent vers la Cère, le Célé, le Lot et la Truyère. Si l'œil ne pouvait suivre parfois un vallon naissant, se prolongeant à de grandes profondeurs et ouvrant des échappées sur de lointains horizons, on pourrait se croire sur une plaine ininterrompue, couverte de bruyère.

La ferme de Jurles, par ses beaux hêtres d'un vert bronzé, repose de ces mornes étendues ; autour d'elles les vaux brusquement entr'ouverts montrent des bosquets de hêtres et des prairies ; dans un de ces plis s'abrite Lacapelle-en-Vézie. Au-dessus Lacapelle-del-Fraisse couvre une arête d'où l'on aperçoit le clocher de Montsalvy, à dix kilomètres à vol d'oiseau. Il y a là un fond assez gracieux. Un peu de vie s'est portée sur la route, au hameau de la Feuillade, composé d'une auberge, de la poste et de la maison

du percepteur. Les pauvres fonctionnaires qui habitent ce plateau désolé, couvert de neige pendant six mois, n'ont d'autre distraction que le passage du courrier. La population rurale est celle de deux ou trois fermes dont les toits hauts et vastes révèlent un nombreux bétail et de grandes provisions de fourrages.

Puis encore des bruyères, quelques prairies, de jeunes bois de pins précédant la vallée profonde de l'Auze du Veinazès. Cette petite rivière a son origine au bord même de la route, non loin de la source du Célé, le vif et superbe affluent du Lot. L'Auze traverse de belles campagnes ; les flancs de ses monts sont couverts de châtaigniers qui ont valu à ce versant du Lot le nom de *Costagnaou,* la Châtaigneraie. Tous les vallons adjacents sont remplis de ces grands arbres enveloppant de nombreux hameaux. Cette vallée de l'Auze forme dans la châtaigneraie un petit pays particulier, le Veinazès, d'une grâce réelle. Peu de villages mais une multitude de hameaux isolés, dépendant des communes de Junhac et de Senezergues. De la tête du val, les horizons paraissent infinis, on aperçoit des monts bien loin de la vallée où coule le Lot. De noires fumées décèlent les mines et les manufactures de Decazeville, d'Aubin et de Cransac.

La route descend par des lacets autour du bassin où l'Auze se forme. Bien que la dépression soit peu sensible et que l'altitude atteigne encore 746 mètres au hameau de Chauzy, il y a de beaux groupes de noyers et de châtaigniers, grâce à l'orientation vers le midi.

Montsalvy se montre au pied d'une butte couverte de misérable bruyère et de pins. Ce monticule de médiocre apparence est pourtant un merveilleux observatoire : le puy de l'Arbre, dont le site dominateur a fait une des bases géodésiques de la France : Méchain et Delambre y résidèrent pendant leurs beaux travaux de triangulation.

De cette calotte schisteuse dont l'altitude de 830 mètres fait la plus haute cime vers le sud-ouest jusqu'aux Pyrénées, la vue circulaire est merveilleuse. Les pics du puy Mary ont une telle fierté et se hérissent avec tant d'élan qu'ils ne présentent de nul autre point un si grand caractère. Énorme et lourd, le Plomb du Cantal se bombe au-dessus de la Planèze qui se relève insensiblement vers l'Aubrac. Ce dernier massif prend de la majesté, car on surplombe la vallée profonde du Lot au-dessus de laquelle il se dresse.

Les autres parties du tour d'horizon ne sont pas moins vastes, mais les montagnes, plus bas-

ses, se présentent sous l'aspect de rides bleues successives. Sur l'une de ces lignes vaporeuses on me montre, très distincte, la tour de la cathédrale de Rodez, dont nous sommes pourtant séparés par un espace de plus de dix lieues à vol d'oiseau, et les parois des premiers causses du Rouergue.

Au-dessous du puy de l'Arbre une vallée semblable à un abîme va rejoindre la Truyère ; on suit distinctement la gorge formidable entaillée au pied de l'étroit plateau. Mur-de-Barrez se rattache au revers sud du Plomb du Cantal par Lacroix-Barrez. Mais on distingue mieux encore le riant Veinazès, longue corbeille où les châtaigniers enveloppent les groupes de fermes, si heureuses vues de loin.

Au pied du puy de l'Arbre se blottit Montsalvy, poignée de toits d'ardoises grossières étroitement serrés dans ce qui fut l'enceinte d'une ville abbatiale. Il n'y a qu'une rue, fermée à chaque extrémité par une porte. L'une d'elles est ogivale, l'autre, à plein cintre, porte la date de 1847, sans doute celle de la restauration. La voie est bordée de vieilles petites maisons entre lesquelles s'ouvrent des ruelles jonchées de bruyère et aboutissant à une espèce de boulevard qui a remplacé les défenses.

L'abbaye a disparu, mais il en reste l'église et le réfectoire. Ce dernier sert de mairie; l'église est un fort intéressant édifice du XIe siècle sur lequel se sont greffés tous les styles, jusqu'à la Renaissance.

Le bourg n'a ni industrie ni commerce, sinon quelques magasins de détail où viennent s'approvisionner les habitants du voisinage : leurs besoins sont faibles, les châtaignes et le bourriol faisant le fond de la nourriture. L'émigration est pour ainsi dire la principale ressource. Beaucoup de gens du pays vont en Espagne. Ces mœurs migratrices s'étendent au canton voisin, Saint-Mamet-la-Salvetat, pays de vallées couvertes de châtaigniers qui alimentent de leur bois les usines de Maurs. De ce côté, les villages sont un peu plus peuplés que dans le canton de Montsalvy; une des communes, Marcolès, est un petit bourg conservant l'aspect citadin, grâce aux deux portes qui gardent les entrées, comme à Montsalvy. De vieilles maisons et des restes de remparts en font un curieux et archaïque tableau.

La route d'Entraygues descend d'abord en pente douce sous la ramure des hêtres, en vue des parois lointaines du causse de Rodez ;

d'ici encore on distingue nettement la capitale du Rouergue, sur sa haute colline dominant l'Aveyron.

Le Rouergue commence presque à la sortie de Montsalvy, la limite des deux provinces, aujourd'hui celle du Cantal et de l'Aveyron, passe sur une étroite arête entre deux vallons qui sont presque des précipices. L'un descend au Lot en un pli tout strié de ravins latéraux et sur lequel aboutissent d'autres gorges non moins profondément indentées. L'autre va rejoindre le Goul, presque à son confluent avec la Truyère, il forme un abîme d'une énorme profondeur, comparable à celui du Goul, moins la longueur du cours ; comme lui absolument solitaire, n'offrant aucun espace pour les constructions ; comme lui aussi rempli d'arbres vigoureux.

D'un tournant, on aperçoit les grands causses aux confins du Rouergue et du Gévaudan, reconnaissables à leurs hautes et régulières parois. Derrière les hauteurs du premier plan, sur le versant sud du Lot, s'allonge la colline appelée Calvaire de Gabriac[1] qui domine un causse au delà d'Espalion.

Jusqu'alors on a descendu, mais par des

---

1. 35e série du *Voyage en France*, chapitre V.

courbes et des rampes très douces. Tout à coup on voit s'abaisser la colline; la route, à partir d'une habitation nommée le Tournadoux, décrit de brusques lacets et, par des rampes extrêmement déclives, semble se précipiter vers le Lot à travers des châtaigneraies aux arbres noueux. Jusqu'alors large, le grand chemin se réduit aux dimensions d'un simple chemin vicinal, c'est pourtant une route nationale. On peut juger de la rapidité de la descente par la courte longueur du trajet : 9 kilomètres, et la différence d'altitude : le Tournadoux est à 733 mètres et le pont d'Entraygues sur la Truyère à 244 seulement.

Les châtaigniers qui couvrent les versants enlèvent un peu du caractère effrayant de cet abîme, parallèle à d'autres coupures profondes aboutissant au Lot, entre d'étroites arêtes dont l'une porte l'église isolée de Roussi. Ces ravins souvent formidables où la roche surgit, enveloppée de fougère et de bruyère, offrent parfois quelque fraîcheur par les sources utilisées pour la création d'étroites prairies. A mesure que l'on descend, les fontaines, plus abondantes, forment un ruisseau allant au Lot par de mutines cascades. Brusquement, près des maisons de la Garrigue, on voit s'ouvrir le bassin d'Entraygues où le Lot coule assombri par les hautes

parois qui l'enserrent. Voici de la vigne plantée dans une terre fauve. Au delà d'Entraygues apparaît la fissure d'où la grande rivière venue d'Espalion et d'Estaing échappe pour un instant à sa prison de granit. La barrière bleuâtre d'un causse ferme l'horizon.

Le paysage s'anime, s'égaie, se *méridionalise*. Près du hameau de Condat, que l'on dit très ancien et dont le nom est d'ailleurs d'origine gauloise : *condate*, confluent, est une plantation de mûriers. Entraygues, dont on voyait seulement les hameaux écartés, se montre tout à coup sous un à-pic, entre les deux rivières qui lui ont valu son nom d'Entre Aygues (entre les eaux). Triangle de toits gris serrés autour de l'église. A la jonction de la Truyère et du Lot est le château, fier encore par les corbeaux et les mâchicoulis qui couronnent ses murailles. Le Lot est rapide, la Truyère, large et tranquille comme un lac, grâce à son barrage, reflète un pittoresque pont ogival. Cela est un charmant joujou de teinte un peu grise peut-être, mais, après la traversée du plateau de la Châtaigneraie, ces eaux abondantes font éprouver une sensation heureuse.

IX

CAMPUAC ET VIADÈNE

Du Causse au Rougier. — La gorge du Dourdou. — Villecomtal. — Le plateau de Campuac. — Entraygues-sur-Truyère. — La Viadène. — Le pays de Barrez. — D'Entraygues à Espalion. — Les gorges du Lot. — Olt et Lot. — Estaing. — Aux abords d'Espalion.

Espalion. Juin.

La petite diligence qui relie Rodez à Entraygues n'était pas très assaillie hier, j'ai pu trouver place à côté du cocher. Je refais en plein jour jusqu'au tindoul de la Vayssière[1] le trajet qui me parut si long à la nuit. Les abords du gouffre ne sont pas aussi rébarbatifs qu'ils me le parurent jadis, mais le causse n'a plus sa mélancolique beauté, la lumière est trop nette sur ce plateau désert et nu, autrefois animé par l'exploitation des mines de fer pour Decazeville.

---

1. Sur ce gouffre ou tindoul, voyez la 35e série du *Voyage en France,* chapitre IV. Le même volume (35e) est consacré au Rouergue

Pourtant voici des constructions. Le causse est parcouru dans sa plus grande largeur par un chemin reliant Concourès à Marcillac, voie très ancienne sans doute puisque des châteaux ont été construits sur son parcours : celui de la Vayssière, dont il ne reste qu'une tour flanquant une belle construction moderne et celui de la Garde. Le tracé du chemin s'imposait par un changement dans la nature du sol. C'est toujours le causse, mais avec de grandes dépressions couvertes de prairies et de cultures.

On approche des bords du causse, limité par le Dourdou qui s'est creusé un cañon d'une énorme profondeur auquel aboutissent des combes non moins creuses. L'une d'elles, finissant à Marcillac, est parcourue par un chemin conduisant les minerais à la ligne industrielle de Decazeville. Du côté opposé, c'est un cirque au milieu duquel le château et le village de Muret couronnent un rocher sous lequel court un gros ruisseau né d'une belle source. Un moulin, beaucoup de fraîcheur, puis une fissure au fond de laquelle se suivent d'autres usinettes : tel est ce val de Muret qui s'ouvre sur la vallée encaissée où accourt le Dourdou, après s'être frayé un passage sous le coteau de Rodelle.

La route court au sommet d'une crête domi-

nant de chaque côté des bassins très verts ; le causse n'est plus ici qu'une langue de terre. Brusquement le sol s'abaisse et, comme par un coup de baguette magique, tout est transformé. Voici les terres fulgurantes du Rougier. De chaque côté du Dourdou, coulant à plus de 300 mètres de profondeur, ce ne sont que terres et rochers d'un rouge ardent, revêtus d'un beau manteau d'arbres. Partout des hameaux semblent sourire dans les vergers. Au printemps, quand les arbres sont fleuris, ce doit être une merveille que la neige embaumée et la verdure tendre tranchant par leur teinte délicate sur le fond incandescent du terrain.

Par de grands lacets, durant 5 kilomètres, la route descend au Dourdou roulant des eaux claires que les pluies transformeront en flots de sang. Le village de Villecomtal est groupé près d'une forteresse féodale qui a perdu son caractère belliqueux en devenant un couvent de religieuses. A l'extrémité du petit centre, le Dourdou, qui vient de recevoir un ruisseau descendu du plateau de Campuac, fait un brusque contour et, toujours entre les terres rouges, s'en va rejoindre à Nauviale la région des schistes.

La route d'Entraygues doit maintenant s'élever pour retrouver le plateau coupé par le Dour-

dou ; un immense lacet de 4 kilomètres de développement se dessine au-dessus d'un ravin où la roche rouge est couverte de verdure. De ce côté, bien exposé au soleil, on retrouve la vigne. La chaussée a dû être établie contre la paroi raide de la montagne ; des murs de soutènement construits en pierre empruntée au massif même accroissent la grandeur de ce paysage par leurs assises qui semblent imbibées de sang.

Et la même transformation que l'on avait observée sur l'autre versant se reproduit ici. Parvenu près du hameau de la Bastide on abandonne la terre rouge pour pénétrer sur un plateau régulier. Ce n'est plus un causse, c'est un coin de Ségala, table granitique enfermée entre le Lot et la bande régulière du Rougier, découpé par des vallons et des ravins d'une grande profondeur. Un de ces plis reçoit l'Ouche[1] et aboutit à Conques.

De là on a une vue étendue sur l'Aubrac et tout le massif du Cantal.

Plusieurs villages se montrent sur cette haute plaine cultivée en seigle alternant avec des prés mouillés et de petits bouquets de bois. L'un d'eux, Campuac, a été choisi par les géologues

1. Appelée parfois la Louche.

pour donner son nom à cette petite zone ségalienne dont la traversée est courte. Bientôt apparaît la vallée où le Lot coule entre les châtaigniers. Voici là-bas les premières montagnes de l'Auvergne ; je reconnais Montsalvy au pied du puy de l'Arbre. Au fond du bassin où nous descendons à toute vitesse par les beaux lacets et les fortes rampes de la route, se groupe, toute menue, la ville d'Entraygues gardant encore le confluent du Lot et de la Truyère, comme à l'époque où elle était une place forte dont la possession faisait naître bien des convoitises.

La nuit vient quand nous atteignons Entraygues. De la petite ville, je ne vois ce soir qu'un long boulevard formé par la route d'Aurillac et aboutissant au pont de la Truyère. L'hôtel est à cette extrémité ; il domine la rivière maintenue comme un lac par le barrage d'un moulin. La bourgade est en rumeur. On apporte sur les places et les carrefours des brassées de paille et des tas de fagots pour préparer les bûchers de la Saint-Jean. Quand l'obscurité est devenue complète tous ces feux se sont allumés ; le plus grand, près d'une fontaine, a été béni par le curé, pendant que, sur toutes les montagnes, une flamme claire s'élevait près de chaque hameau.

Saint Jean est un saint très chômé. Au matin je suis réveillé par un grand tumulte ; des jeunes gars farauds dans leur grande blouse, avec des cravates rouges à bouts flottants, s'en vont au long de la rivière, criant et chantant. Me voyant à la fenêtre ils m'interpellent et me demandent de me joindre à eux. Et comme j'ai la naïveté de m'étonner de l'invitation et voudrais savoir où l'on va, le plus sérieux de la bande me révèle que je suis en présence de valets de ferme fêtant saint Jean et allant se réjouir à Saint-Amans-des-Cots, petit chef-lieu de canton perdu par là-haut, sur le plateau de la Viadène.

Laissant cette joyeuse jeunesse poursuivre ses réjouissances, je suis monté par le même chemin au long de cette adorable Truyère qui coule entre de petits monts dont les pentes sont tapissées de grands noyers, de prairies et de vignes. Il y a ici, au bord de la Truyère et du Lot, dans l'Aveyron et le Cantal, un vignoble dont le petit vin est célèbre dans les deux départements. Le cru de Fel eut même la gloire de figurer dans les vers d'Arsène Vermenouze, le poète patois d'Aurillac.

La vallée n'est pas accessible longtemps ; le chemin de la rive gauche qui s'est peu à peu élevé ne saurait trouver place dans ce cou-

loir où la rivière est enfermée entre des berges abruptes sans offrir le moindre espace pour un étroit sentier ; il franchit la Selve et grimpe jusqu'à Saint-Amans. Sur l'autre rive, la route de Mur-de-Barrez entaillée dans de raides pentes se hausse par des lacets vers Saint-Hippolyte et atteint le plateau resserré dont Lacroix-Barrez occupe le centre. Sur ce plateau, au pied des dernières coulées basaltiques du Cantal, la vieille petite ville de Mur-de-Barrez surveille de grands horizons.

Toute la vie est là-haut, sur ces plateaux allongés, séparés par les rivières descendues du Cantal ou sur le plateau plus massif de la Viadène que creusent les cours d'eau venus des monts gazonnés de l'Aubrac. La Truyère est au fond d'un si profond et étroit abîme que nulle habitation n'a pu s'élever sur des rives où l'on ne saurait même faire un sentier de chèvre. Il n'y a d'autre pont que celui de Phalip, dans la prodigieuse fissure : là passe le chemin de Lacroix-Barrez à Montézic. Plus haut, on ne pourrait franchir la Truyère que par le bac installé au confluent de la Bromme.

Mais à quoi bon des ponts et des chemins ! il y a si peu de rapports entre le pays de Barrez, fragment de l'ancien Carladès, et le plateau de

la Viadène ! En dépit des délimitations administratives le premier regarde vers Aurillac, tandis que le second a ses relations avec Espalion. Pauvre pays, cette Viadène, faite de sable granitique reposant sur la roche imperméable. Comme culture, du seigle, des pommes de terre, de mauvaises prairies qui nourrissent pourtant beaucoup de bétail et font participer les habitants à la grande industrie laitière de l'Aubrac. Les villages sont rares. Seul le bourg de Sainte-Geneviève groupe plus de 500 habitants. Cette contrée ne prend un peu de beauté que dans les vallons où les eaux et les arbres mettent de la fraîcheur, lorsque ces vallons ne sont pas de véritables précipices, comme ceux de la Selve et du Selvet, après leur descente des pâturages de l'Aubrac.

Il est peu de régions plus déshéritées que celle-là au point de vue des voies de communication. D'Aurillac à Rodez, ou d'Aurillac à Marvejols le voyageur qui voudrait parcourir les plateaux : Aubrac, Viadène, Barrez ou Châtaigneraie, ne saurait rencontrer de voies ferrées. Aussi la visite en est-elle difficile, et l'on n'y viendrait guère si l'Aubrac n'attirait chaque année la petite colonie qui l'a choisi pour villégiature.

Quand je suis revenu à Entraygues la bourgade était aussi somnolente qu'au matin. L'animation est nulle. A peine un peu de mouvement lorsque les voitures de Rodez, d'Aurillac et d'Espalion viennent stationner au long du Lot. Si placide que soit la large rue formée par la grande route, combien est plus calme encore la voie intérieure de la vieille ville, la Rue-Basse ! Ce boyau est bordé de maisons irrégulières, noires et sales si elles sont curieuses par leurs façades déjetées et leurs ressauts ; les ruelles qui y aboutissent sont d'un grand effet pittoresque. L'impression est pourtant celle d'une extrême misère et l'on ne songe pas sans effroi que l'on pourrait être appelé à vivre dans le sombre couloir qui fut jadis l'artère principale de cette métropole des gorges de la Truyère et du Lot.

Pas d'industrie, mais de nombreuses boutiques et de petits ateliers bénéficiant de l'éloignement de centres plus considérables. Bien que la commune n'ait que 1 900 habitants, dont moins de 1 200 groupés, Entraygues n'en est pas moins la troisième par importance dans tout l'arrondissement : seules Espalion et l'active Saint-Geniez la dépassent. La plus rapprochée de ces deux villes est à 40 kilomètres.

Une patache fait le service d'Entraygues à Espalion; elle quitte la bourgade avant le lever du soleil, mais c'est l'unique moyen d'échapper à ce séjour si je ne veux pas refaire les routes de Rodez et d'Aurillac. A peine une lueur commence-t-elle à éclairer le sommet des monts, lorsque le cocher fait claquer son fouet et lance l'équipage au long du Lot, que nous suivrons fidèlement jusqu'à la petite ville sous-préfectorale.

C'est une solitude, mais superbe, cette longue gorge frayée par le Lot, entre la table granitique de la Viadène et les pentes ardentes du Rougier[1]. Dès que l'on a dépassé le vieux pont ogival qui porte la route de Rodez au delà de la rivière, on ne rencontre ni village ni hameau jusqu'à Estaing, pendant près de 17 kilomètres; la place manquait pour édifier des maisons et, d'ailleurs, il n'y a pas un seul coin pour la culture. La route a dû être entaillée sur presque tout le parcours; elle raccourcit fort le trajet : jadis, pour aller d'Entraygues à Estaing, il fallait faire 27 kilomètres en s'élevant sur le plateau de Campuac.

Le Lot n'est plus qu'un torrent. On peut dire

---

1. Le Rougier ou plutôt les Rougiers sont décrits dans deux chapitres de la 35e série.

qu'il se forme surtout à Entraygues ; la Truyère, en doublant son volume, en fait une rivière qui aurait un rôle économique si le défilé au fond duquel elle est presque sans cesse enfermée avait quelque population. Aussi les travaux de canalisation n'ont-ils pas dépassé Bouquiès, port de Decazeville. Bien que la navigation commence officiellement à 2 kilomètres en amont du confluent de la Truyère, aucun bateau ne parcourt les 41 kilomètres de la première section.

Jusqu'au point où il sort du département de la Lozère, le Lot n'est plus connu sous ce nom par les habitants, c'est l'Olt. Les centres qui lui empruntent une désignation pour les distinguer d'autres bourgs : Saint-Laurent-d'Olt et Saint-Geniez-d'Olt, ont eux-mêmes conservé ce terme dérivé du mot antique *oltis*.

L'Olt est un merveilleux torrent, large et limpide dans sa vallée d'une grande profondeur, bordée de montagnes aux teintes très chaudes. Sur ces roches d'une coloration admirable, des châtaigniers remplissent les creux, des aiguilles se dressent. Les entassements de blocs de granit ou de micaschiste forment une suite de grands tableaux. Au milieu d'un de ces chaos se dresse un dyke isolé, surmonté d'une croix et dominant de loin le cours tourmenté du torrent.

La solitude est complète ; pour découvrir des habitations il faut chercher tout là-haut, à la crête de l'abîme, dépassant de près de 400 mètres le niveau de l'Olt. On distingue alors quelques toits d'ardoise à demi enfouis sous les châtaigniers qui sont la grâce de la gorge et transforment en corbeilles des plis qui seraient sinistres sans eux. Parfois des vallons très courts ou des ravins aux pentes abruptes se forment dans les escarpements, quelque paysan est venu installer sa demeure dans cette sorte de prison verdoyante, pleine du murmure des eaux.

L'Olt brise ses belles ondes sur les rochers, s'endort sur les graviers rouges descendus du Rougier, s'étale en bief sous les escarpements, s'accroît de ruisseaux cristallins débouchant de gorges latérales, du plateau de Campuac ou de la Viadène. Au-dessus de Golinhac, village invisible d'ici, de petites maisons grises, misérables, presque sans fenêtres, se sont assises sur un rocher ombragé d'un noyer.

Par une fissure, un ruisseau de la Viadène amène les eaux des villages de Florentin et du Nayrac, un chemin vicinal s'élève contre la paroi de cette fente et, à l'aide de brusques lacets, atteint Florentin. A partir de ce confluent la vallée de l'Olt prend encore plus de grandeur. Si

les rochers sont moins escarpés, la montagne elle-même est plus fière sous son manteau de châtaigniers. Le torrent se plie en multiples détours, gronde sur les blocs qu'il a polis, s'accroît du tribut des cascatelles tombant des parois en fils d'argent.

La route, une des plus remarquables de ces monts, est taillée en corniche et souvent suspendue sur de hautes murailles au-dessus du flot grondant. Les bourgs étant trop loin pour permettre aux cantonniers d'Entraygues de venir entretenir la chaussée, une maison a été édifiée pour ces modestes fonctionnaires ; c'est la seule habitation sur le bord de la route. Le site en a été choisi avec goût, à l'entrée d'une partie encore plus étroite du défilé. L'Olt jaillit en cascade d'une fissure encombrée de rocs énormes, splendides de couleur et de forme. Au delà, le torrent n'est plus qu'une suite de rapides, dans un lit de trois ou quatre mètres de largeur à peine, rempli par les blocs ardents tombés des parois du Rougier.

La rive droite est un amoncellement de granit enveloppé de buis et de chênes ; sur la rive gauche ces rochers surgissent au-dessus du manteau des châtaigniers. Cela me rappelle les plus beaux et les plus sauvages sites de la Corse dans

le massif central de l'île, entre Calacuccia et Ponte-alla-Leccia[1].

Le soleil ne se montre pas encore, malgré l'heure ; il faudra qu'il soit élevé sur l'horizon pour pénétrer au fond de l'abîme ; mais là-haut, sur la frange du Rougier qui borde le plateau de Campuac, d'obliques rayons commencent à dorer la châtaigneraie.

Cela devient vraiment sublime par la puissance des rochers, leurs formes hardies, la sauvagerie du torrent. On se croirait au sein de grandes montagnes. Comme pour accroître l'illusion, voici que des nuées se forment dans la vallée : il en est presque toujours ainsi, me dit-on, lorsque le soleil éclaire les plateaux, alors des nuages chassés par la brise se précipitent dans le cañon. Ces bandes blanches rapidement formées donnent au spectacle un caractère quasi tragique.

La gorge a des parois si raides que l'exploitation des bois et la cueillette des châtaignes étaient jadis presque impossible, car on n'avait aucun moyen de transport. Depuis la construction de la route, les propriétaires ont établi des câbles par lesquels fagots, bûches et fruits peuvent

---

1. Voyez la XIVe série du *Voyage en France :* La Corse.

descendre. Ces câbles sont fixés à la paroi qui porte le village de Campuac.

Voici des indices de vie humaine : sur un rocher dominant la cascade formée par un ruisseau de la Viadène, est la chapelle de Dol, très fruste ; bientôt les pentes s'adoucissent, on retrouve des prés et des cultures ombragés ou encadrés de noyers et de châtaigniers. Dans ce paysage plus doux est le hameau de Cramanans entouré de petits vignobles et de champs de seigle. De même l'Olt n'est plus torrentiel, c'est une belle petite rivière, souvent profonde et large, à laquelle aboutissent de longs ruisseaux venus de la Viadène et de courts ruisselets descendus par les pentes du Rougier.

Cette rencontre de vallons dessine un cirque qui fut de bonne heure habité. Devant une boucle de la rivière un rocher offrait place pour un château féodal, il reçut donc sa forteresse et la petite ville d'Estaing se forma à ses pieds. Le château, bien délabré, est encore habité ; il garde un curieux donjon à plusieurs pans flanqué de petites tourelles en poivrière : cela rappelle les beffrois de certaines villes des Flandres. Ce fut le berceau de l'illustre famille d'Estaing, dont un des membres a été béatifié : le doux évêque de Rodez qui fit construire la belle tour de la

cathédrale. Un autre d'Estaing est le glorieux amiral qui périt misérablement sur l'échafaud révolutionnaire. Une statue a été élevée au saint prélat sur la pile centrale d'un vieux pont en ogive, un des beaux détails de ce décor de petite ville féodale.

La rivière de Coussanne, descendue de la Viadène, aboutit à l'Olt ; au confluent est une statue de la Vierge. La ville finit sur le vallon par un pittoresque étagement de toits. L'église, les tours, les courtines à mâchicoulis du château, l'aspect vieillot des constructions bordant des rues étroites ou éparpillées au flanc du rocher constituent un des plus curieux sites de ville du Rouergue.

Désormais, jusqu'à Espalion, la vallée a perdu son caractère grandiose, mais elle est charmante. Des vignes en terrasses, des cultures, des châtaigneraies descendant jusqu'à la rivière, des prairies ourlant le bord, de rustiques habitations parmi lesquelles se montre une vieille maison gothique inhabitée. Ces demeures sont de plus en plus nombreuses, l'existence rustique renaît enfin. Dans les prés, d'un mouvement harmonieux de la faux, les faucheurs couchent les andains ; des bœufs d'Aubrac conduisent les grands chars. Les cultures sont variées, voici

de la luzerne ; depuis longtemps je n'en avais aperçu.

Passé le gros ruisseau de Caubison, la campagne se fait plus fraîche encore autour du hameau de Nadailhac. Le sous-sol est rouge, avec des bandes de calcaire ; plus haut les granits de la Viadène confinent aux basaltes de l'Aubrac. Dans ce bassin où se rencontrent tant de formations géologiques est la petite ville d'Espalion [1].

---

1. Sur Espalion et les autres parties du Rouergue, voyez la 35e série.

X

DANS L'AUBRAC

La gare d'Aumont. — Lutte de voituriers. — Pour Pierrounel et pour l'Aubrac. — Estropiés et phtisiques. — Les trucs. — Triste route. — Le plateau de Malbouzon. — Les basaltes. — Nasbinals. — Les guérisons de Pierrounel. — En montant à l'Aubrac. — Aubrac et ses gasparrous. — Les lacs de l'Aubrac. — La légende du lac de Saint-Andéol. — Les pâturages. — Cantalès et Aveyronnais.

Nasbinals. Juin.

En débarquant ce matin à Aumont, je trouve la gare dans une extrême animation. Une quinzaine de voitures, breaks, omnibus, diligences occupent la cour de la gare ; du train descendent des gens ayant le bras en écharpe, se traînant sur un bâton ou portés par des parents et des amis. On les place sur des civières pour les déposer dans les équipages qui stationnent.

Une catastrophe s'est-elle produite près d'ici? Alors je ne m'expliquerais guère le flegme avec lequel garçons d'hôtels et cochers contemplent ce spectacle. Ils s'acharnent après moi et quel-

ques voyageurs ayant le type de commerçants cossus, et nous offrent leurs équipages à prix réduits. La concurrence semble ardente. Les uns veulent me conduire à Aubrac, d'autres à Nasbinals; à mesure que je parais hésiter dans mon choix, les automédons baissent leurs prix, je vois le moment où l'on me conduira pour rien.

Je réussis pourtant à poser une question : « Où vont ces estropiés et ces impotents ? » Cette demande semble fort surprendre tout le monde et l'on me répond d'une voix :

— Mais chez Pierrounel !

— Qui ça Pierrounel ?

— Le rhabilleur, donc !

Et je comprends ! On m'a déjà parlé du fameux rebouteur de Nasbinals, mais j'avais cru à quelque exagération lorsqu'on m'avait dit que chaque jour des convois de malades se formaient à la gare d'Aumont et faisaient d'elle la station la plus fréquentée de la ligne. Il y a même un dépôt de brancards et de matelas pour le transport des malades.

Je me décide pour une des voitures qui doit rentrer le lendemain et me laissera le temps d'excursionner à mon aise. Déjà on a installé à l'intérieur un pauvre diable étendu sur un matelas et qui veut se faire « rhabiller » des jambes dis-

loquées dans une chute ; deux autres patients lui tiennent compagnie, deux parents prennent place sur les coussins dans une situation prodigieusement incommode ; sur le siège, à côté du cocher, d'autres malades s'installent. J'ai pour voisin un bonhomme à la figure convulsée. D'une voix étrange il me raconte qu'il se rend chez Pierrounel pour se faire rétablir la mâchoire dans son état normal.

Il y a comme cela sept ou huit voitures. Puis des landaus, qui furent somptueux peut-être, se chargent des commerçants cossus, de leurs dames et de leurs demoiselles. Ce sont des Parisiens, me dit-on, et par ce mot on entend des Auvergnats et des Rouergats ayant fait fortune à Paris ; ils viennent en villégiature à Aubrac pour y accomplir une cure de petit lait. Avec eux sont des jeunes gens maigres et pâles :

— Des poitrinaires qui vont se guérir en Aubrac, me dit le maître d'hôtel d'Aumont, à qui j'ai promis de descendre chez lui au retour.

Décidément cet Aubrac est une chose bien étrange.

Je n'ai pas le temps de questionner plus longtemps, les voitures se mettent en route de conserve, les cochers tenant à rester ensemble pour boire en commun aux auberges qui se suivent

jusqu'à Nasbinals. Le convoi s'élève sur un plateau granitique couvert de prairies, de maigres champs de seigle, de labours et de vastes pinèdes. Quelques monticules se montrent, parfois de forme assez caractéristique pour mériter un nom. Mais aucun ne semble avoir été baptisé. A toutes mes questions le postillon répond :

— C'est un *truc*.

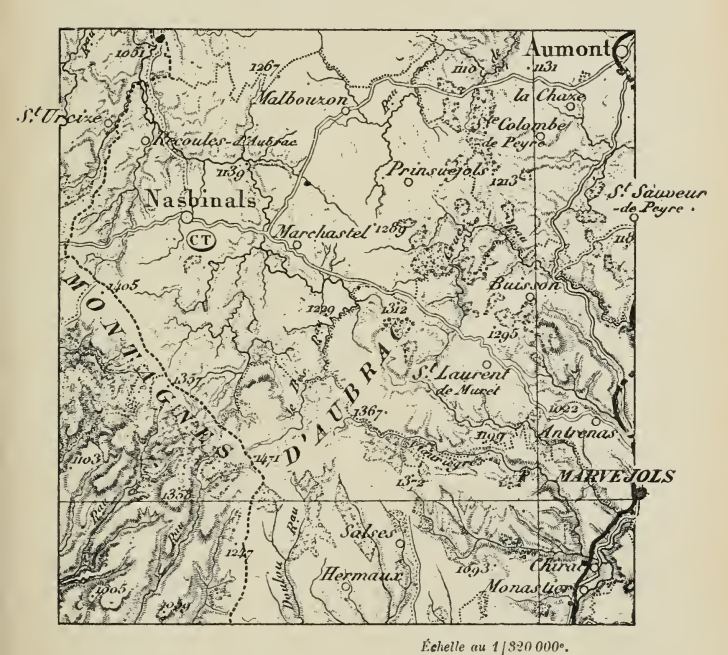
Truc est un mot équivalant à notre idée de colline ou de montagne, mais on ne complète pas par une indication précise. Sur une petite montagne isolée j'obtiens ce vague renseignement :

— C'est le truc du côté de Saint-Laurent-de-Muret.

Heureusement la carte est là. Elle indique dans cette direction un « puy de Montivernaux » à une altitude de 1 289 mètres, 250 mètres au-dessus du plateau aux abords d'Aumont.

La route monte sur une série de plissements, et atteint le sommet du premier de ces larges gradins près de la petite chapelle de la Bastide, portant une inscription gothique. Un hameau voisin, la Pinède, révèle que les bosquets de pins répandus dans la plaine sont de vieille origine. Plus loin le hameau de Lasbros, groupe de maisons grises entre des hêtres étêtés, contemple de grands horizons. Toute la Margeride

apparaît au regard, en lignes successives terminées par une sorte de rempart vaporeux, dont les pinèdes sombres des premiers plans rendent les traits plus indécis. Au sud, où le « truc de



Échelle au 1/820 000e.

Peyre » se dresse comme une borne sombre, la plaine est d'un aspect étrange par ses bouquets de pins que l'on dirait semés sur la nappe de bronze des prés fleuris et des seigles jaunissants.

Des claquements de fouets se font entendre en arrière, une calèche accourt au grand trot de ses chevaux et, malgré les objurgations de nos cochers, dépasse le convoi ; elle emporte un « monsieur de la ville » qui a le bras démis ; payant une voiture à part, il veut arriver vite chez le bienfaisant Pierrounel. Par ce terme « la ville » on entend les grandes cités du Midi, Nîmes, Montpellier ou Béziers.

Peu à peu le paysage devient moins sévère, si les pins noirs dominent toujours et forment la note caractéristique du pays, des frênes et des bouquets de bouleaux apportent de la variété. Les prés sont plus étendus et plus verts aussi. Au milieu d'une pinède assez vaste pour être appelée forêt, sur un mamelon élevé, plusieurs chemins aboutissent en étoile à la route et décèlent le voisinage de villages et de hameaux. Une de ces routes s'en va sur Marvejols, à travers le pays de Peyre. Le sol de ces hauteurs est toujours le gneiss décomposé, avec des blocs de granit moussu, mais le voisinage de l'Aubrac se devine par les blocs de basalte qui servent aux empierrements.

Les pinèdes sont dépassées ; voici désormais les pâturages, série de croupes, d'ondulations, de

mamelons, sans un arbre, sans un buisson. Beaucoup de landes d'une bruyère rase, des enclos fermés de murs de pierre sèche, où paissent des vaches au poil roux ou café au lait. Des blocs de granit percent le sol, çà et là quelque grange ou vacherie enlève à ces étendues un peu de leur solitude. Dans un bas-fond coule le ruisseau de la Rimeize dont les eaux abondantes sont très poissonneuses. Au pied d'un mamelon rocheux le hameau du Grand-Viala dispose en écharpe ses maisons d'une teinte rouge fané. A ses pieds s'étend un petit bois de bouleaux.

Le caractère alpestre des pâtures s'affirme sur ces pentes de gneiss désagrégé où les pluies ont creusé de laides ravines, voici les grandes feuilles de la gentiane, plante des alpages supérieurs. Mais si l'altitude fait naître quelques végétaux de la haute montagne, la nature du sol empêche encore une végétation luxuriante. La pauvreté des herbages donne un caractère presque sinistre à la nudité de ce pauvre pays que relèvent à peine de rares bouleaux autour de hameaux très espacés. Ce ne sont que croupes divisées en une foule d'enclos séparés par des murs cyclopéens. Dans ces landes de bruyères et d'ajoncs parsemées de grandes roches, paît un nombreux bétail.

Sur un de ces monticules où roches et bétail se confondent, parmi des blocs monstrueux qui furent sans doute entassés par les glaciers de l'Aubrac, voici un village, Malbouzon, aux maisons de granit, couvertes de toits qui semblent recouverts d'une lèpre rouge. Devant chaque habitation, des blocs de rocher arrondis sont entassés pour former l'enceinte d'un jardin où croissent quelques légumes. Cela est d'une sauvagerie extrême, accrue par la nature des pâturages encombrés de ces énormes pierres.

Malbouzon est un des plus tristes séjours que l'on puisse rêver. Malgré ses 1 163 mètres au-dessus de la mer, il n'a aucune des grâces de la montagne, ni les ruisseaux jaseurs, ni les vertes pelouses, ni les bois. Ce grand plateau du *Champ de Malbouzon,* modelé par les glaciers qui déposèrent, en se retirant, les blocs sans nombre de granit porphyroïde, laisse une impression douloureuse.

Il est midi, le bétail commence à animer le désert ; par bande de quarante à cinquante, les vaches s'en vont autour des burons que l'on voit apparaître. Leur nombre s'accroît à mesure que l'on s'avance, les herbages aussi deviennent plus verts. Un détour montre enfin la croupe de médiocre élévation au-dessus du plateau qui cons-

titue le faîte de l'Aubrac. C'est comme une grande vague de pâturages, sans autres accidents que de petits bouquets de pins et les toits des granges et des burons dont le soleil fait étinceler l'ardoise.

Le sol a changé de nature, les prairies sont fraîches et émaillées de fleurs; leur valeur est plus grande, aussi les a-t-on encloses avec plus de soin. Les murs cyclopéens sont élevés avec une science réelle, on se demande comment les « montagnols » ont pu remuer de telles pierres et disposer les assises avec tant de régularité. Les hameaux sont plus rapprochés et plus grands. Il en est toute une chaîne au long du ruisseau de la Peyrade : Rieutortet, Rieutort, Marchastel dominés par le monticule appelé mont Redorte.

Sur l'autre rive du ruisseau, les hameaux ne sont pas moins nombreux et deviennent des villages, on voit briller au soleil les toits bleus de Recoules-d'Aubrac et de Saint-Urcize. Chaque groupe d'habitations est égayé par des arbres, hêtres ou érables. Ces grands végétaux indiquent un changement dans la nature du pays. Il y a bien plus de fraîcheur; l'ossature de granit est recouverte par la nappe des basaltes, roche qui retient mieux l'humidité et dont la décomposition est plus favorable aux plantes. Ces hau-

teurs ainsi revêtues d'une carapace de lave, analogue à celle des pâturages du Cantal, constituent l'Aubrac, la lave se montrant aussitôt après le passage du ruisseau. Les murs de clôture sont de basalte. L'aspect du pays en est changé, car ces murets sont plus bas et bien rares désormais sont les roches au milieu des enclos.

Au nord apparaissent de hautes collines encore striées de neige ; en réalité ce sont de grands monts, les croupes suprêmes du Cantal, mais nous sommes à 1 200 mètres et ce piédestal rend la masse moins puissante.

Le chemin s'élève entre les pâturages et tout à coup, dans un creux, se montre Nasbinals dont les toits emplissent le fond d'un bassin encadré de petits bois de hêtres et de monticules où se dressent quelques dykes de basalte. Le bourg est bientôt atteint, un groupe de maisons sans caractère, autour d'une église romane curieuse et vénérable. Des auberges, quelques boutiques, un hôtel annonçant par son aspect de confort le désir d'attirer les touristes. Notre caravane se dirige sur la place et s'arrête devant une grande auberge ayant pour enseigne :

AU GENDRE DE PIERROUNEL

Naturellement j'y suis descendu sans me dou-

ter qu'un autre hôtel était tenu par le « vrai gendre de Pierrounel ».

Je dois dîner avec les patients et leurs compagnons. Le repas est sans gêne : fatigués par le voyage, ces braves gens retirent leurs chaussures pour prendre leur repas, le menu est copieux, trop abondant même et se suit dans un ordre fantaisiste sans que l'on songe à remplacer les assiettes. Encore nous sommes les sybarites, beaucoup de visiteurs ont apporté du pain, du lard, du fromage et mangent sur un coin de table en se faisant servir une chopine.

Déjà la maison de Pierrounel est assiégée. Il n'habite pas chez son gendre et vit en philosophe de la pension plutôt modique que lui fait le Gouvernement en qualité d'ancien cantonnier. Cet homme dont la main accomplit des merveilles par sa souplesse a en effet passé son existence à curer des fossés et casser des cailloux sur les routes.

Pierrounel a soixante-dix ans aujourd'hui, depuis cinquante ans il exerce l'art du rebouteur. J'aurais voulu le voir à l'œuvre, mais il répugne, me dit-on, à opérer devant des étrangers et il faut me résigner à le voir au passage et écouter les gens du pays me vanter ses opérations. On ne donnerait pas un aussi grand âge à ce brave

homme propret portant le collier de barbe à la mode auvergnate et qui doit à ses lèvres rasées l'allure d'un patron de chaloupe sur les côtes de Bretagne. La science instinctive qu'il possède lui est venue de bonne heure, dès ses débuts il a réussi des cures merveilleuses, il a commencé par des bêtes estropiées dont il remit les membres en état et a continué par les hommes. On raconte de lui de véritables prodiges. Aussi n'a-t-il pas tardé à acquérir une réputation telle que les médecins, jaloux, l'ont fait poursuivre pour exercice illégal de la médecine.

Il a confondu ses adversaires en démontrant son habileté devant les juges de Marvejols. En plein tribunal il tordit les membres d'une brebis; quand la pauvre bête fut à terre, incapable de se relever, il demanda aux docteurs de lui rendre l'usage de ses membres. Aucun n'osa tenter l'expérience, alors Pierrounel, par quelques massages, remit l'animal sur pied et celui-ci marcha de nouveau.

— Faites-en autant ! demanda Pierrounel à ces messieurs de la faculté.

Aucun n'osa et les juges de Marvejols, nouveaux Salomons, acquittèrent Pierrounel. On le fit avec d'autant plus de raison que celui-ci se borne à remettre les fractures et ne demande au-

cun honoraire. Si les gens guéris veulent laisser quelque souvenir en nature, ils sont libres.

La réputation du rebouteur dépasse de beaucoup les limites de la région, on vient le voir même des villes du littoral. D'après les calculs de cet habile opérateur, il reçoit 8 000 malades en moyenne par année ; la gare d'Aumont voit descendre de vingt à vingt-cinq voyageurs par jour, ayant pour but de consulter Pierrounel. Si celui-ci était immortel, on pourrait construire un embranchement de voie ferrée sur Nasbinals, la ligne ferait ses frais. Aussi est-ce un gros souci pour le pays : cette source de fortune ne va-t-elle pas tarir ? Et une nouvelle étoile se lève, une des filles du rhabilleur hériterait de sa dextérité.

La légende veut que Paris ait envié « notre Pierrounel ». Un grand médecin lui aurait offert de l'attacher à son cabinet de consultation comme opérateur, en lui offrant la moitié des bénéfices réalisés. Mais le sage cantonnier refusa, il continua à casser les pierres du Gouvernement et, pendant ses loisirs ou ses repos, à *rhabiller* ou *petasser* les membres des paysans du Gévaudan, d'Auvergne et du Rouergue.

Pendant que nous dînions avec l'aimable sans-

façon que j'ai dit, pendant que Pierrounel *petassait* mes pauvres compagnons de route, les landaus remplis de messieurs cossus avaient poursuivi la route de l'Aubrac. Peu après, j'ai entrepris l'excursion à mon tour ; je suivais un petit groupe d'hommes à cheval, mode de locomotion encore fort en honneur sur le plateau.

La chaussée tracée au flanc des pentes basaltiques est raide, elle s'élève entre de beaux pâturages parsemés de hêtraies. Des bandes de cinquante à soixante vaches y reposent à l'abri de hautes barrières d'où elles ne sortiront qu'après la traite. Dans ces alpages sont des burons composés d'un grand bâtiment auquel est accolé un logis plus petit. Le rocher se dresse en *trucs* sur lesquels sont érigés des mâts formés d'un tronc de pin portant un bouquet de feuilles, ils ont été plantés par les vachers le jour de la Saint-Jean.

A mesure que l'on atteint des croupes plus élevées, les pelouses se montrent plus fraîches ; elles emplissent une large combe que la neige encombre chaque hiver, aussi a-t-on dû planter des piliers de granit pour indiquer la route. Celle-ci atteint bientôt le faîte, 1 400 mètres, à la limite du Rouergue et du Gévaudan, non loin de celle de l'Auvergne. Malgré cette alti-

tude, on n'aurait pas la sensation d'être en montagne sans la flore spéciale des pâturages. Pas de hauts sommets, pas de roches, mais de grandes vagues couvertes d'herbes et pacagées par les troupeaux. Cependant la vue est immense sur les moroses plateaux de Malbouzon et d'Aumont, sur les lointaines croupes de la Margeride.

Soudain la pente change de direction, la route s'abaisse vers l'orient et l'on découvre des horizons énormes sur le Rouergue, la vallée du Lot, les causses de Bozouls et de Rodez, les lointains du Ségala. Malheureusement une brume légère plane sur le tableau, cela manque de netteté.

Un peu au-dessous de ce col apparaissent quelques maisons dominées par la masse d'un vaste sanatorium en construction dans une combe abritée. Une haute tour noire et une église sont à l'entrée de ce petit hameau composé presque uniquement d'hôtels. C'est Aubrac, un des lieux de passage les plus célèbres de nos montagnes; par là venaient les pèlerins se rendant à Conques, et bien plus loin encore à Rocamadour, à Saint-Jacques-de-Compostelle. Pour assurer un refuge aux pieux voyageurs pendant les hivers si longs à une telle hauteur, un hôpital fut fondé au commencement du XIIe siècle, princes et seigneurs se

plurent à l'enrichir. De l'hospice même, il ne reste que l'église, œuvre intéressante. La tour voisine est une défense élevée au XIVe siècle ; une élégante maison de la Renaissance, dite des gardes forestiers, fit également partie du hameau primitif.

Aujourd'hui Aubrac a repris un peu de vie pendant l'été. Les « Parisiens » l'ont adopté pour la cure d'air et de petit lait. Les émigrants favorisés par leurs entreprises à Paris viennent volontiers à Aubrac, d'où ils voient à leur pied la terre natale. Dans les hôtels simples, mais confortables et propres, ils trouvent pension à des prix modérés. Leur unique distraction consiste en quelques courses dans les pâturages à un buron où ils vont chercher la bouteille de *gaspo* ou petit lait qui constitue le traitement matin et soir. Les gens du pays ont donné à ces buveurs le nom de *gasparou* ou de *gaspigiaïres*.

Les distractions sont rares pour ces familles, les hommes vont s'asseoir dans les pâturages ou sur la lisière des hêtraies. Les femmes cousent ou bavardent.

Au-dessus du hameau quelques croupes s'arrondissent sans que l'on puisse trouver un point vraiment culminant. Je suis monté par un de ces

larges chemins rocheux bordés de murets en pierre sèche qu'on appelle des drayes — ou drailles[1] — et que déjà suivaient les Celtes, j'ai erré de buron en buron sans rencontrer un de ces belvédères dont on garde le souvenir. Les vues sont bien belles pourtant, et étranges aussi.

On voit se creuser à d'insondables profondeurs les vallons qui découpent le plateau de la Viadène. Ce sont presque des précipices aux parois de basalte régulières. Le plus large de ces abîmes, creusé sous le village même d'Aubrac,

1. Sur les drailles, voyez les 34e et 36e séries.

voit naître la Boralde dont les rives sont bordées de hameaux dépendant du petit bourg de Saint-Chély-d'Aubrac, centre de la contrée pour le versant du Lot, comme l'est, plus au nord, Laguiole pour le versant de la Truyère.

Au crépuscule, ce paysage prend une grandeur et une douceur infinies, les pelouses ondulées remplies de bétail d'un pelage noisette ont une grâce qu'elles n'avaient point en plein soleil. Des bruits de sonnettes se font partout entendre, on dirait vraiment que c'est le réveil pour cette solitude. A la nuit la rumeur s'accroît, les troupeaux quittent les herbages pour aller retrouver leur abri près des burons. C'est l'heure animée et charmante de cet Aubrac auquel manquent les grands tableaux de montagne offerts par les pâturages cantaliens.

Le massif s'étend loin sur cette jonction de trois provinces. Mais partout il offre le même spectacle de ses grandes houles de gazon, bordant de larges et sinueuses combes où parfois dort une nappe d'eau étroite, petits lacs dont le plus vaste et le plus profond, Saint-Andéol, n'a que 600 mètres de longueur sur 300 de largeur.

Dès l'aube, je me suis mis en route pour cette

région lacustre. Il faut remonter jusqu'au col d'où les sentiers multiples s'en vont à travers les prairies immenses. L'un d'eux sert de limite entre la Lozère et l'Aveyron pendant plus de deux lieues ; un autre s'en va droit à travers les pâturages, monte et descend sans cesse par ces pelouses. Déjà le bétail arrive ; le froid est vif pourtant, et je hâte d'autant plus la marche que la vue est masquée par les brumes. De croupe en croupe le sentier continue à descendre, il se croise avec tant d'autres pistes, que, sans les indications d'un bouvier cantalès, je pourrais m'égarer dans ce désert de verdure où ne se dresse aucun buisson, d'où n'émerge aucun rocher. Mais il m'indique un pli au fond duquel dort le petit lac de Souverols ; un laquet plutôt, n'ayant pas 500 mètres de longueur et dont la plus grande largeur est de 150 mètres à peine. Le fond empli par cette mare mélancolique est entouré d'un sol fangeux qui empêche d'aborder à la nappe.

Le ruisseau de la Garde alimente ce bassin, il en sort plus abondant et, par un petit pli entre les prairies, descend rapidement jusqu'à un autre lac dit des Salhiens dont l'étendue n'est pas plus grande et qui se montre plus inabordable encore, tant les rives sont de vase molle. Le lac est plus

gracieux que son voisin, des petits bois de hêtres couvrent le monticule qui le domine ; des burons l'entourent à distance ; le ruisseau qui s'en échappe fore son lit dans le basalte et va glisser sur la roche par une cascade de 30 mètres de hauteur. Lac et chute ne méritent guère une visite, aussi je n'y reste pas longtemps et retourne sur mes pas pour gagner la grande nappe de l'Aubrac, le lac de Saint-Andéol, vasque pleine de mystères et de légendes.

Une route accessible aux voitures y conduit, à travers ces pelouses ondulées qui couvrent les croupes de l'Aubrac pendant des lieues et des lieues. Dans une dépression coule le ruisseau des Plèches que domine une colline à pente très douce surmontée par le « buron » de Cap-Combattut. Le buron, c'est-à-dire l'habitation des bouviers et l'étable, domine le lac dont les eaux fauves remplissent un petit bassin vaste au plus de 12 hectares. Cette nappe n'a point le charme des réservoirs de la grande montagne, il lui manque les arbres et les rochers, c'est comme un miroir glauque placé au milieu d'un surtout de gazon. Il ne mériterait guère plus une visite que ses voisins si son histoire n'avait ses racines au plus profond de la nôtre. Dès que les hommes apparurent sur ces monts, le lac, placé

sur le parcours d'une draye gauloise dont les Romains firent une chaussée, attira la foule. Un culte mystérieux s'y créa ; il était encore très suivi à l'époque de Grégoire de Tours. Le grand évêque nous a conservé le souvenir des offrandes que les pèlerins faisaient au lac ; on lui jetait des linges, des vêtements, des toisons ; d'autres des fromages ou des gâteaux de cire ; les plus riches lui confiaient des pièces de monnaie ou des bijoux ; pendant quatre jours les pèlerins festoyaient sur ses bords.

En vain un évêque tenta-t-il de remplacer le dieu du lac par le culte de saint Hilaire de Poitiers ; les habitants des provinces voisines n'ont pas cessé de venir jeter des objets précieux dans le Saint-Andéol. Chaque année, le second dimanche d'août, on venait faire des offrandes absolument semblables à celles des Gaulois, mais le culte du lac s'accompagnait de libations qui souvent faisaient naître des querelles. En 1867, la rixe fut si violente que la gendarmerie dut intervenir et l'on en profita pour interdire désormais la fête annuelle. Bien souvent on a proposé de dessécher ou draguer le lac afin de retrouver une partie des objets jetés pendant plus de trois mille ans, peut-être le fera-t-on un jour.

Désormais le miroir du lac est tranquille, il

n'est troublé que par le bétail qui vient parfois s'y abreuver.

Un ruisseau voisin amène dans l'émissaire du lac de Saint-Andéol les eaux du lac de Bord qui remplit de sa nappe presque circulaire un fond de prairies dominé par quelques buttes. Tout autour sont des burons. Dans l'un d'eux où je trouve un abri et le frugal déjeuner composé de pain dur et de lait, je réussis à faire causer les buronniers. Ce ne sont point des Cantalès, mais des bouviers de l'Aveyron montés du plateau de Viadène avec le bétail qui passe l'été dans ces pâturages sans fin. Comme leurs voisins du Cantal, ils fabriquent cette fourme d'Aubrac assez semblable quant à la forme au fromage de Roquefort[1]. Leur bétail est superbe ; cette race d'Aubrac au pelage de nuance délicate est une des plus belles de nos pays montagneux. Le nombre de têtes est assez difficile à évaluer. Certains documents fixent à 35 000 la quantité des vaches dans ces montagnes ; d'après d'autres, elle serait de 60 000. La région tout entière est divisée en domaines de pâture recevant chacun un troupeau pendant l'été. Il y a environ

1. Sur Roquefort, voyez la 35e série du *Voyage en France?* chapitre X.

350 de ces pâturages et les troupeaux n'ont pas en moyenne plus de cent animaux.

Je voulais poursuivre la course en faisant l'ascension de la croupe de Mailhebiau, mais j'ai déjà beaucoup erré parmi les pelouses sans fin. Mon cocher doit s'impatienter à Aubrac, il faut rentrer à Aumont pour retourner à Aurillac.

XI

EN CARLADÈS

L'émigration en Espagne. — Les rois d'Aragon seigneurs en France. — Le bourg de Carlat et son territoire. — La vallée de la Cère sous la pluie. — Vic-sur-Cère. — La gorge de l'Iraliot. — Le pas de la Cère et le pas de Compaing. — Au Lioran. — Le Plomb du Cantal. — La vallée de l'Alagnon. — Murat.

Neussargues. Août.

On a donné comme cause de l'émigration auvergnate en Espagne, si active et prospère avant la Révolution, la souveraineté longtemps effective des rois d'Aragon sur le pays étendu au revers du massif cantalien. Ces princes auraient attiré au delà des Pyrénées quelques-uns de leurs sujets de la seigneurie d'Auvergne appelée le Carladès. Même après que les rois aragonais eurent perdu la propriété de cette minuscule province, elle continua à constituer un domaine féodal passant de famille en famille au gré des alliances et des concessions royales, les derniers propriétaires, jusqu'à 1789, furent les princes de Mo-

naco, ducs de Valentinois, souverains étrangers rattachés par tant de liens à la grande famille française.

Le petit pays tirait son nom d'une des plus puissantes forteresses de l'Auvergne, sur laquelle s'appuyèrent tous les fauteurs de guerre civile. Aussi, Henri IV eut-il soin de faire raser ce château de Carlat où la Ligue avait longtemps résisté. La destruction fut complète, pendant six mois les ouvriers furent à l'œuvre. A peine quelques restes d'une porte sont-ils encore visibles, mais en parcourant le petit plateau de basalte qui domine le bourg de Carlat, on distingue la trace des fondations et l'on peut reconstituer cette citadelle.

J'étais monté hier soir à Carlat. Un violent orage a duré toute la nuit ; au matin la pluie tombait avec une persistance navrante, des nuées enveloppaient les monts, et la large vallée de la Cère était elle-même à demi voilée. Cependant, malgré l'averse, Carlat restait charmant avec ses maisons anciennes aux grands combles moussus percés de mansardes et son église ogivale, construite par Anne de Beaujeu, vicomtesse de Carlat. Sous l'averse j'ai gravi le formidable rocher qui portait le château et dont les parois abruptes étaient elles-mêmes protégées par des murailles.

Cette table volcanique se dresse au-dessus d'éboulis envahis par les arbres.

Pendant le retour vers Arpajon par Vézac, le ciel s'est un peu rasséréné, les averses sont devenues intermittentes, les nuées se sont élevées, se déchirant au flanc des puys, dessinant des écharpes autour des cimes maîtresses. Cette descente vers la Cère est bien belle.

La vallée est ample, très verte, les prairies sont parcourues par la rivière aux brusques détours. La pluie l'a gonflée, elle coule à pleins bords. Malgré l'orage, le bétail et les chevaux continuent à paître, pendant que d'innombrables oies blanches forment à part des troupeaux renfermant parfois plus de cent de ces volatiles.

Tout ce paysage est d'une richesse rare en haute Auvergne ; n'était la bien moindre largeur de la vallée, on pourrait comparer ces bords de la Cère à la Limagne, une Limagne où les prairies domineraient alors que les fonds ont rarement des cultures. Même les pentes, avec leurs champs de céréales et de fourrage artificiel, sont surtout vouées à la production de l'herbe. Les chevaux à la belle robe d'un gris sombre semblent les hôtes naturels de ces merveilleuses pelouses.

Peu de villages, mais des hameaux d'aspect florissant, enveloppés de noyers et d'autres ar-

bres fruitiers. Dans ces belles campagnes, des châteaux moins farouches que le fut Carlat, mais belliqueux encore, bordent la rivière : Carbonnat, Caillac aux belles tours, le Douz assis sous les montagnes, Clavières qui fait face au beau site de Polminhac. Ce village enfoui sous les arbres est blotti au pied d'un rocher surmonté d'une tour et de roches fantastiquement découpées. C'est l'entrée d'une région bien différente : de nouveau voici les basaltes, les pentes raides, la montagne en un mot. Au flanc de cette chaîne s'étendent des champs de sarrazin en fleurs. Par l'ouverture d'étroits vallons, on voit se dresser les hautes croupes et les puys aigus.

De nouveau le ciel se couvre et le tonnerre gronde ; la vallée, un moment radieuse, se fait sombre, presque sinistre ; sous une averse diluvienne nous atteignons Vic-sur-Cère. L'orage est dans toute sa violence, les monts sont couverts de brumes d'où jaillissent les éclairs, la foudre se répercute dans les gorges invisibles. Dans les rues montueuses de la petite ville, les ruisseaux roulent à grand bruit, charriant avec leurs eaux jaunies des cailloux qui s'entre-choquent.

Voici une trouée dans les nues et nous apercevons dans leur robuste majesté le puy de la Poche et le puy Griou. Comme chassé par un

souffle magique, le rideau s'évanouit, une lumière douce, d'une incroyable transparence, éclaire ce bassin si vert où les roches fulgurées dominent l'entrée des vallons. Les prés, les champs de sarrazin, les forêts, les hautes cimes couvertes de gazon composent un des grands décors de notre France. On comprend que l'on ait choisi cette vallée reposante pour en faire le site d'un de ces hôtels de touristes, si rares dans ces monts méridionaux. Le bel établissement que la Compagnie d'Orléans a fait édifier contemple cet admirable pli des monts d'Auvergne, ayant à ses pieds la rivière et la mignonne ville blottie à l'entrée de la gorge de l'Iraliot; de chaque côté, c'est la profonde perspective de la vallée; en face les puys surgissent au-dessus des étroits plateaux de pâturages qui vont se rattacher au puy Mary.

Vic n'est pas seulement un séjour de touristes, c'est une ville d'eaux dont les sources attirent les baigneurs, surtout les émigrants à Paris qui viennent refaire leurs forces dans le pays natal. Hôtels et sources occupent la rive gauche de la rivière, la ville est du côté opposé ; longue rue formée par la grande route, voie banale semblable à celles de tant d'autres bourgades. Plus haut, sur les raides pentes, le vieux chemin dé-

sormais sans vie et des ruelles étroites évoquent le temps où Vic était la capitale administrative du Carladès, le séjour des autorités seigneuriales. Même à l'époque où le château de Carlat était le siège officiel de la vicomté, Vic, grâce à sa situation dans la vallée, sur la route d'Aurillac à l'Allier, avait le rôle réel de chef-lieu.

Les derniers seigneurs, les princes de Monaco, y possédaient un petit hôtel encore debout, édifice modeste auquel une tour à demi engagée donne seule l'aspect, bien vague, d'un château. D'autres maisons anciennes complètent ce décor; vénérables et charmantes avec leurs toits moussus, leurs tourelles et les fenêtres sculptées dans la lave ou le granit robuste.

A travers ce dédale de petites voies descend l'Iraliot, bondissant en cascades sous les passerelles. Le ruisselet frôle l'église en partie romane, curieuse par les figures grimaçantes ou narquoises sculptées sur les modillons qui supportent la corniche.

Vic n'a pas seulement les grands horizons de ses monts, ceux-ci recèlent bien des sites pittoresques et sa rivière offre des défilés qui sont parmi les grandes curiosités de l'Auvergne. Le pas de la Cère est une fissure où le torrent coule entre des parois perpendiculaires de roches

volcaniques enveloppées d'une végétation vigoureuse. Entre ce *pas* et celui de Compaing, le village de Thiézac s'étale longuement au pied d'une montagne couverte de cultures et dont la terrasse porte le puy de la Poche, une des belles cimes du massif séparant la Cère de la Jordanne. En amont, le torrent, rencontrant l'obstacle des laves, s'y est creusé un lit par une suite de précipices et de ravins d'un effet grandiose. Cette coupure accroît encore l'impression de beauté sauvage due aux grandes roches basaltiques qui se dressent de chaque côté de la vallée devenue franchement alpestre.

Les monts du Cantal ont ici leur point de suture entre les deux parties du massif : le Plomb du Cantal et le système caractéristique du puy Mary, autour duquel s'étoilent tant de vallées et dont le puy Griou est comme l'avancée au sud. Une étroite arête sépare les sources de la Cère de celles de l'Alagnon. Pour les géologues, cette sorte de montagne transversale, cône surbaissé, est le cœur du volcan démantelé. On la nomme le Lioran. Malgré sa hauteur médiocre elle a acquis une célébrité égale à celle du puy de Dôme et du mont Dore parce qu'elle est le point de passage naturel entre les deux grandes vallées cantaliennes de l'Alagnon et de la Cère,

Anglards
St Vincent
Vaulmier
Cheylade
Cheylade
Bonnet de Salers
Salers
CT
St Paul
St Martin Valmeroux
St Rémy
Fontanges
St Chamant
St Projet
Tournemire
St Cernin
CT
Girgols
St Cirgues de Jordanne
Lacapelle
Ameac
Lavigerie
Le Claux
Dienne
Chavagnac
Chalinargues
Chastel sur Mars
Virargues
MURAT
Chapelle Alagnon
Lavers sur
Le Vigouroux
Ussel
Valuejols
Plomb du Cantal
Paulhac
Aurillac
Aure R.
Alagnon R.
Ère R.
Jordanne R.
Cère R.
Ère R.
Ère R.
Cère R.
Cère R.
C

dont les vallées, commençant à peu de distance l'une de l'autre, joignent l'Allier à la Dordogne. Autrefois, la traversée avait lieu par deux cols que sépare le mamelon culminant (1 368 mètres). Mais les neiges rendaient souvent la traversée difficile, on a percé un tunnel sous le sommet de la montagne. C'est une des belles œuvres du génie moderne. Le souterrain a 1 410 mètres de longueur. Quand le chemin de fer fut construit, il dut également pénétrer dans le massif, qu'il aborde de chaque côté à grand effort de tunnels et de viaducs. La percée pour la voie ferrée est à 30 mètres au-dessous de la route ; elle mesure 1 956 mètres.

Du côté de la Cère l'orifice est à une altitude inférieure à l'entrée du versant de l'Alagnon, mais elle est plus sévère. Vers l'est, où l'on a construit la gare du Lioran, le bassin est riant, grâce au splendide manteau de sapins qui s'élève jusqu'à la région des pâturages. Au milieu de ce beau bassin forestier rappelant les Vosges avec plus d'âpreté, la Compagnie d'Orléans a créé un hôtel semblable à celui de Vic-sur-Cère ; un autre hôtel, la gare et ses constructions annexes font une sorte de hameau fort animé pendant l'été, séjour estival et centre d'excursions.

Le tunnel de la route est la grande curiosité

du Lioran ; fermé par des demi-baies vitrées destinées à atténuer le courant d'air, sans cesse éclairé par des lampes, il produit sur le piéton une sensation étrange. Les lampes sont trop peu nombreuses pour atténuer le vague effroi dont on est saisi, le pas se fait lourd, on le pose avec inquiétude comme si l'on allait plonger dans une vase molle ; une odeur forte s'échappe parfois de cavités fermées par des portes : ce sont des caves où l'on fait *mûrir* les fourmes selon les procédés de Roquefort. Au fond, l'issue du tunnel semble toute petite et prodigieusement lointaine. Peu à peu elle s'agrandit, le pas se raffermit, sonne mieux sur le macadam humide, et l'on retrouve la lumière dans ce petit « bout du monde » que l'on appelle la font de Cère.

Le Plomb du Cantal est l'ascension classique du Lioran. Belle course, avec un peu de déception pour qui a fait l'excursion du puy Mary. La forêt est superbe, il est vrai, avec ses sapins souvent couverts par la longue barbe bronzée des lichens. Mais lorsqu'on a parcouru la zone des hêtres rabougris et celle des pâturages, puis atteint le sommet, rival du puy de Sancy par ses 1 858 mètres d'altitude, on ne trouve plus qu'un panorama évidemment curieux, mais infé-

rieur en majesté à celui des autres grandes cimes d'Auvergne. Si l'on domine bien les deux vallées de la Cère et de l'Alagnon, les autres se présentent avec moins de netteté. Le revers sud surprend par sa mélancolie, l'immense plateau de la Planèze s'étend très loin, les monts qu'il supporte ou qui l'encadrent: Aubrac, Cévennes, Margeride, manquent de grandeur à cause de l'élévation de leur piédestal.

Un autre mont voisin du Lioran, le puy Griou, attire davantage les savants; ils ont cru trouver dans ce pic de phonolithe élancé, « petit Cervin de l'Auvergne », le cœur du cratère du grand volcan. Ce serait le débris le plus central de tous ces restes du gigantesque Etna auvergnat, désorganisé par les glaciers et les eaux. L'œil exercé du géologue reconstitue toutes les phases de la vie et de la mort pour ce géant de la France centrale. Le touriste en emporte un souvenir heureux. De cette cime étalée en pleine lumière, il a dominé le beau bassin de Mandailles au fond duquel naît la Jordanne, les vastes pâturages du puy Mary et la masse puissante du Plomb du Cantal.

Le grand charme du Lioran est sa forêt, et aussi sa voisine la forêt de Murat. Ces belles sa-

pinières moussues, parcourues par les torrents blancs d'écume, où les promenades sont faciles, ont valu à ce fond du val d'Alagnon une clientèle fidèle. Aussi les Cantaliens tiennent-ils à garder intacte cette belle parure de leurs monts. La forêt ayant été mise en exploitation par ses propriétaires, un cri d'alarme a retenti au sein du conseil général ; plusieurs membres ont demandé le rachat par l'État, afin d'empêcher une dévastation possible, et ce vœu a été adopté par l'assemblée départementale.

La descente de la vallée de l'Alagnon jusqu'à Murat est courte ; la rivière naissante s'abat de près de 300 mètres sur un parcours de 10 kilomètres à peine ; aussi les rampes sont-elles raides pour la route qui passe au pied des rochers basaltiques de la rive gauche et le chemin de fer tracé à une grande hauteur sur le flanc raviné des montagnes que revêtent les forêts du Lioran et de Murat. Le torrent n'a pas la grâce de la Cère ni ses défilés, c'est un large lit couvert de cailloux sur lesquels écument les eaux. Quelques hameaux dépendant de la commune de Laveissière couvrent le fond et les pentes de la vallée qui s'entr'ouvre en un large plan de prairies et se resserre un instant au pied du promon-

toire qui porte le château d'Anterroche. Le vieux manoir, assis dans son hémicycle boisé, a grand caractère malgré sa restauration récente, grâce à son donjon et à ses tourelles.

Murat apparaît au détour, gentiment groupée au pied de la butte volcanique de Bonnevie supportée par une régulière colonnade de basalte. La vieille et noire cité se rajeunit par une ville nouvelle bâtie aux abords de la gare, quartier de villas et d'hôtels qui, avec les vastes constructions du chemin de fer, ont bien transformé le site. Murat n'a d'ailleurs d'autre intérêt que celui du paysage, ses maisons anciennes sont nombreuses mais assez banales.

Du sommet de la butte de Bonnevie, couronnée par une statue colossale de la Vierge, la vue est étendue et curieuse. Autour du bassin d'autres monticules basaltiques surgissent, celui de Chastel-sur-Murat haut et géométrique, celui de Bredons couvert par une église romane semblable à une forteresse féodale. Peu de hautes cimes, elles sont masquées au nord par d'âpres croupes basaltiques derrière lesquelles coule la Santoire; le Plomb du Cantal et le Lioran sont les points les plus élevés du panorama. Par delà Bredons, le massif est assez abaissé pour permettre de découvrir la Planèze et les abords de

Saint-Flour. A l'est se profilent les lignes bleues de la Margeride.

Murat ne joue qu'un faible rôle dans l'économie de la contrée. Mais le chemin de fer en a fait le principal marché de l'industrie fromagère pour les vallées qui rayonnent au nord du puy Mary, celles de la Rue et de la Santoire surtout, les plus riches en pâturages. Là s'étend le plateau de Limon qui nourrit d'innombrables têtes de bétail; les communes de Cheylade et de Dienne sont les grands centres de cette fabrication.

L'État a doté Murat d'une sécherie de graines de pin sylvestre recueillies dans la région et destinées soit aux pépinières et aux semis de l'État et des communes, soit à la vente aux particuliers. En 1901 la quantité de graines de pins desséchées a atteint le chiffre de 2 350 kilogrammes 500.

Le commerce local est activé par la situation de Murat à la limite de deux régions bien différentes : la Planèze productrice de seigle et la montagne pastorale qui fournit surtout du bétail et du fromage, celle-ci plus riche que celle-là. Ils sont de la Planèze ces bizarres et pauvres attelages de deux ânes accouplés, la tête passée dans un cadre de bois appuyé contre un collier

de toile et de paille, rappelant un peu le mode d'attelage des mules dans les landes de Gascogne.

De Murat à Neussargues, devenu le centre des voies ferrées, la vallée de l'Alagnon perd de son grand caractère, les cultures l'emportent sur les prairies par l'étendue ; les pentes de basalte éboulées, souvent nues, ont un caractère presque méridional. Villages et hameaux se suivent jusqu'au large bassin enfermé entre des monts basaltiques aux parois régulières où se croisent les lignes ferrées et les routes qui relient le Cézallier aux plateaux de Saint-Flour, et la vallée de l'Allier à celle de la Dordogne.

XII

SAINT-FLOUR ET LA PLANÈZE

De Neussargues à Saint-Flour. — Sur la Planèze — Saint-Flour. — Ville basse et ville haute. — La vallée de la Truyère. — Le viaduc de Garabit. — A travers la Planèze. — Descente à la Truyère. — Le vallon du Remontalou. — Les eaux de Chaudesaigues. — Une ville où l'on ne fait pas de feu. — La soupe de la nature. — Les vaches d'Aubrac.

Saint-Flour. Août.

Bien peu de contrées ont été plus profondément améliorées dans leur mode d'existence que cette vaste région de la France centrale étendue du Cantal à la vallée du Tarn. Le chemin de fer fut vraiment pour elle une infusion de vie. Partout la locomotive a déterminé un décuplement d'activité, mais en bien des points l'habitant pouvait vivre par le sol sans demander beaucoup au dehors. Sur ces vastes plateaux de l'Auvergne et du Gévaudan, il n'en était pas de même. Froids, impropres aux cultures, ils possédaient une des populations les plus misérables de notre pays. Grâce aux relations plus faciles,

une activité agricole réelle semble naître, les idées s'élargissent, de nouveaux modes d'exploitation du sol se font jour. Ce n'est pas la richesse, c'est à peine le bien-être, mais ce n'est plus comme autrefois la misère et l'ignorance.

Cela est vrai, surtout, de ce plateau de la Planèze dont Saint-Flour est la capitale, ce Saint-Flour qui semble condenser en lui aux yeux du public l'Auvergne tout entière et dont on croit avoir tout dit en prononçant spirituellement *Chinflour* et *fouchtra*. Peut-être reviendrait-on de ce pays avec une impression plus pénible, si l'on n'avait lu des tableaux sinistres sur l'état pitoyable des habitants.

Le chemin de fer de Neussargues à Béziers ne sera jamais une ligne de très grande circulation, les rampes y sont trop fortes; mais il deviendra de plus en plus familier aux touristes qu'il conduit aux paysages grandioses et désormais classiques des cañons ouverts entre les causses. Dès qu'il a quitté la vallée de l'Alagnon, il s'élève par de fortes rampes et domine bientôt le bassin de Neussargues que commandent superbement les ruines de Merdogne sur leur table de basalte. Ce tableau atteint une majesté puissante quand, brusquement, on est plongé dans l'obscurité d'un tunnel.

La voie débouche par une tranchée que des pare-neige préservent des bourrasques hivernales et le vaste plateau de la Planèze apparaît, surface ondulée et nue, sans arbres autres que des pins souffreteux. Les champs cultivés en seigle, en pommes de terre, parfois en prairies artificielles sont entourés de murs de basalte brut, cette pierre noire a servi encore à construire les maisons dont les toits sont en feuillets de phonolithe.

Entre deux monticules se montre Talizat, morne village de grande route. Au bord de la voie ferrée naît le ruisseau de l'Ande dont les rails empruntent le vallon ; un manoir flanqué de quatre tours et dominé par un donjon borde ce pli avec lequel on descend rapidement en vue de la montagne de Saint-Flour. Les escarpements sont couronnés par la ville, qui a transformé en terrasses les assises de ses remparts. L'aspect est singulier, les maisons semblent faire corps avec le roc sombre auquel les mousses et les lichens donnent des reflets de bronze. Au-dessus de la façade blanche des habitations, se dressent, toutes noires, les deux tours de la cathédrale.

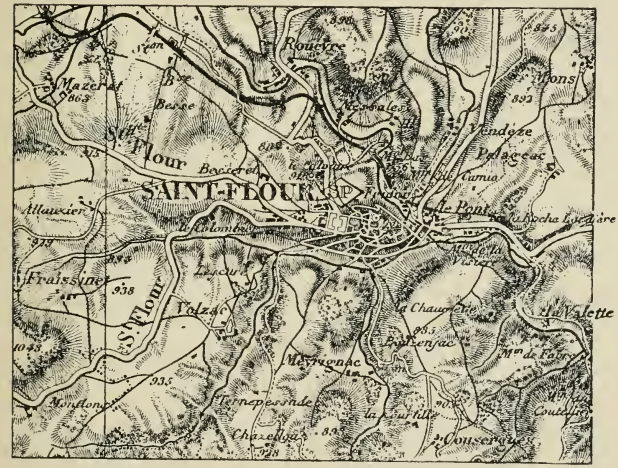
L'ensemble impose et saisit. Peu de villes bâties au sommet de montagnes ont gardé une

allure aussi guerrière, l'âpreté du site environnant concourt à la grandeur du décor.

La cité était plus vivante jadis quand les diligences la traversaient. Aujourd'hui l'animation se porte aux abords de la gare, située au fond de la vallée, à 108 mètres au-dessous de la vieille cité. Les voitures font un grand détour par une route en lacets pour atteindre le plateau, mais les piétons montent encore par le chemin antique, voie très raide, d'allure pittoresque et vieillote, peuplée d'ouvriers et de petits artisans, surtout de tisserands pour *limousines,* grands manteaux de laine blanche rayés de brun dont s'enveloppent les rouliers et les bergers. D'autres tissent simplement des « étoffes », mot qui indique un tissu mélangé de laine et de fil ou de la toile. A l'heure matinale où nous arrivons, tous les gens sont sur le pas des portes, mangeant la soupe en de petits pots. Au-dessous de ce quartier, de nombreux jardins maraîchers sont abrités contre les vents durs soufflant sur la Planèze.

Longue semble la grimpée jusqu'à la porte d'accès dans cette cité que l'on a si longtemps appelée la ville noire, à cause de ses façades de lave. Celles-ci ont été crépies et ont perdu leur aspect sombre, mais les maisons n'en restent pas

moins renfrognées. La voie qui conduit à la place de la cathédrale est d'une tristesse poignante, même au matin. Le soir, lorsque tout est clos, ces demeures sans lumières et sans boutiques semblent celles d'une cité morte.



Voici la place de la Cathédrale, grand espace aux pavés rudes entre lesquels l'herbe verdit. Une église massive et lourde borde un des côtés, c'est l'église métropole du diocèse du Cantal, dont Saint-Flour est le chef-lieu, comme il est le chef-lieu judiciaire par le siège de la cour d'assises. Malgré sa situation à l'écart du reste du

département, la vieille cité eut donc une belle part dans la répartition des circonscriptions administratives, bien que le titre de capitale du département, un moment accordé à Saint-Flour, lui ait été enlevé en faveur d'Aurillac.

Pauvre édifice, cette cathédrale, dont le style classique et froid fut cependant qualifié de « bon style » par un auteur, quand l'art roman était traité de barbare, lorsque le style ogival se voyait cruellement flagellé du nom de gothique. Elle est loin d'avoir l'aspect élancé d'une autre église, Notre-Dame, dont il ne reste d'ailleurs que les hautes fenêtres flamboyantes de l'abside et une belle tourelle. Notre-Dame est devenue la halle.

Ville guerrière, pendant quarante années boulevard de la France contre les Anglais, Saint-Flour ne s'est guère modifiée depuis le temps où elle était étranglée dans son corselet de pierre. Les rues étroites et tortueuses ont en partie gardé les vieilles boutiques d'autrefois que commencent à remplacer les grands magasins. Quelques anciennes maisons ont encore noble allure : ainsi sur la place, à côté d'un hôtel de ville moderne, est un logis intéressant. Il passa longtemps pour siège de la corporation des bouchers, mais le président du tribunal, M. Boudet, un de ces savants de province qui

rendent de si grands services à l'art et à l'histoire, y a retrouvé l'ancien palais des consuls, siège de cette sorte de gouvernement municipal qui dirigea la résistance contre l'étranger et contre la Ligue.

Partout l'herbe croît, car la vie s'en va de plus en plus de la cité haute pour se porter près de la gare, au faubourg Saint-Jacques. Cependant la ville administrative, épiscopale et judiciaire s'est un peu transformée afin de plaire à ses hôtes, elle a de belles promenades bien dessinées ; pour le touriste elle aura toujours son vaste panorama sur la Planèze, le Cantal et la ligne ondulée des monts de la Margeride. Des fenêtres de l'hôtel de la Poste où nous avions pris gîte, ce tableau est grandiose, la maison ayant comme assise la plus haute paroi de remparts encore debout.

Saint-Flour a pour ses visiteurs l'attrait des grands sites de la Truyère devenus célèbres depuis que le chemin de fer projette sur la gorge l'arche la plus hardie de notre réseau, le viaduc de Garabit qui porte les rails à 122 mètres 20 au-dessus du niveau moyen des eaux. De tristes landes où paissent les moutons et de rares cultures s'étendent entre la ville et l'abîme creusé au bord de la Planèze. Pour bien se rendre

compte de l'effet prodigieux de cet immense travail, il faut descendre dans la vallée ; du haut du tablier on n'a pas une telle sensation, la solitude absolue de la gorge n'offrant aucun point de comparaison pour faire juger de la hauteur considérable à laquelle on franchit cette lèvre du plateau.

Une halte où s'arrêtent les trains omnibus porte le nom de Garabit, elle est sur la rive gauche de la Truyère ; de là on atteint par des lacets jusqu'au fond de ce véritable précipice, creusé par la rivière la plus inaccessible de France peut-être. Aucune, pas même le Tarn ou l'Aude, n'est aussi longtemps emprisonnée dans un couloir tortueux et désert. Depuis Saint-Léger-Malzieu dans la Lozère jusqu'à Entraygues dans l'Aveyron où elle rejoint le Lot, elle ne reflète aucun village, tant les rives sont accores et insuffisantes pour servir de site à un hameau.

Même à Garabit où la route nationale descend par des lacets jusqu'à la Truyère franchie sur un pont de pierre, il ne s'est pas créé de centre de population ; la vie est représentée par un moulin d'où l'on remonte la rive droite pour aller admirer dans toute sa puissance ce grand arc de 165 mètres de portée. Les lignes simples de l'ouvrage conçu par l'ingénieur Boyer

s'harmonisent à merveille avec le paysage rude de la vallée ; les hautes colonnes de fer ajourées qui se dressent sur les rives, celles qui relient l'arc au tablier, donnent un aspect arachnéen à l'œuvre colossale dont la partie inférieure a 564 mètres 55 de culée à culée.

La Truyère traverse un pauvre pays où les villages sont rares et peu peuplés, les habitants étant disséminés sur de vastes territoires communaux. Le seul centre méritant le titre de bourg, Ruines, ne groupe pas 500 habitants sur la terrasse de la Margeride où ses maisons sont étalées.

Nous sommes revenus à pied à Saint-Flour par le grand chemin solitaire qui semble chercher à éviter les hameaux. Rien ne retient l'attention dans ce paysage morne, sinon la longue chaîne de la Margeride, noire de forêts.

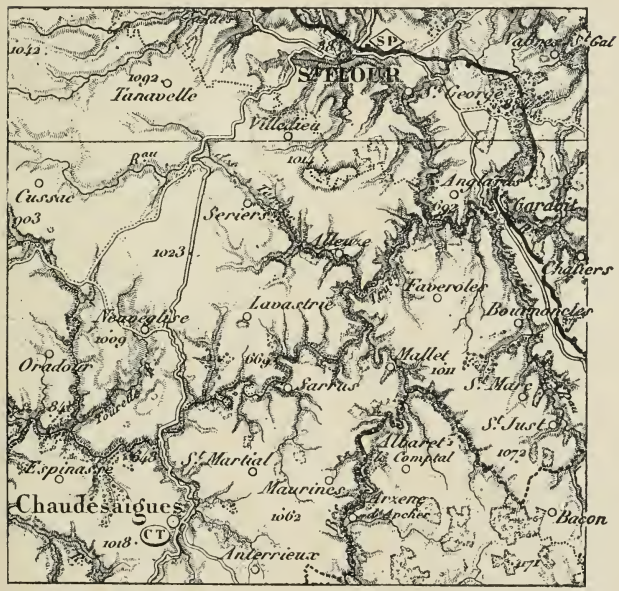
Si court que soit le trajet, il a bien calmé notre désir de parcourir à pied la Planèze que la carte nous révèle plus morose encore vers Chaudesaigues et Pierrefort ! Aussi, dès le retour à Saint-Flour, avons-nous loué une voiture pour une excursion à travers le plateau.

La route quitte Saint-Flour près des belles promenades dont les habitants sont si fiers et

s'en va, sinueuse, dominant une profonde ravine. Cette chaussée empierrée de lave noire tranche par son ruban d'encre sur les prairies qui la bordent et dans laquelle paissent des troupeaux appartenant à la race d'Aubrac. Les belles bêtes brunes de Salers ne sont plus élevées ici, les campagnes ne connaissent que la vache d'Aubrac, plus petite, de pelage plus clair, depuis le blond doré jusqu'au gris. Dans le Cantal, cette variété bovine ne compte guère pour plus d'un septième, son aire ne dépasse pas la Cère et l'Alagnon. Elle n'a pas autant de faculté laitière que sa voisine de Salers, mais est excellente pour le travail et devient d'ailleurs productrice de lait dès qu'elle peut paître les pâturages des montagnes dont elle a pris le nom.

Ces hauteurs apparaissent au regard quand on a atteint le noir hameau de Bouzenthès, construit en laves extraites dans le voisinage. Ce groupe de maisons et son voisin Ribervieilles occupent un pli bien cultivé, parsemé de pâturages remplis de bœufs et de moutons. Il aboutit à la gorge profonde de la Jurolle ou ruisseau des Ternes dont les lèvres sont bordées de monuments mégalithiques et des belles ruines féodales d'Allenze, couronnant une colline aiguë. Les rochers de ces gorges sont revêtus d'une sorte de lichen,

la parelle, que les habitants recueillaient jadis pour la vendre aux teinturiers. Les progrès de la chimie, en dotant l'industrie de matières tinc-



Échelle au 1/320 000e.

toriales plus actives, ont fait cesser ce curieux commerce.

La route descend à la Jurolle, au village des Ternes constitué par des maisons vastes, couvertes en ardoises et respirant l'aisance. L'église

est curieuse par les modillons de l'abside; un château qui défendait jadis le passage possède encore une galerie à mâchicoulis et deux tours découronnées. Les Ternes sont au pied de la dernière marche conduisant au plateau. Après une courte rampe on atteint la partie régulière de la Planèze et l'on a soudain le spectacle de l'immense table de basalte découpée en une multitude d'enclos par de petits murs de roche sombre. Apre paysage où rien ne captive. A peine quelques hameaux misérables, séparés par de grandes distances. Bien souvent les maisons sont closes; si l'on demande pourquoi ces grandes fermes sont abandonnées, on apprend que les propriétaires sont partis à Paris, comme garçons de restaurant, tenanciers de petits hôtels, charbonniers, marchands de vin sur le comptoir. C'est comme un vent de folie: l'homme, un beau jour, se décide à tenter la fortune, loue ses terres à vil prix, ferme la demeure familiale et s'en va s'étioler dans quelque boutique sombre de la capitale.

Ces coutumes s'expliquaient jadis, lorsque cette morne Planèze n'avait d'autre ressource que la culture du seigle et l'élevage des moutons, mais aujourd'hui les progrès agronomiques ont révélé que l'immense plateau pouvait lui aussi

devenir un pays d'élevage de bovidés grâce aux prairies artificielles. La transformation est commencée, elle est lente et pourra être entravée par le manque de main-d'œuvre. Malgré la longueur des hivers qui maintiennent souvent la neige pendant huit mois de l'année, bien des cultures peuvent être tentées maintenant.

Il n'est guère de bourgs sur ce plateau. Pierrefort seul, à la limite extrême vers l'ouest, pourrait mériter ce nom. Dans la partie comprise entre les Ternes et la vallée de la Truyère on ne rencontre qu'un seul village, Neuvéglise ; encore est-il à l'écart de la route sur laquelle s'est bâti le hameau de Cordesse, relai des diligences faisant le service entre Saint-Flour, Chaudesaigues et l'Aubrac.

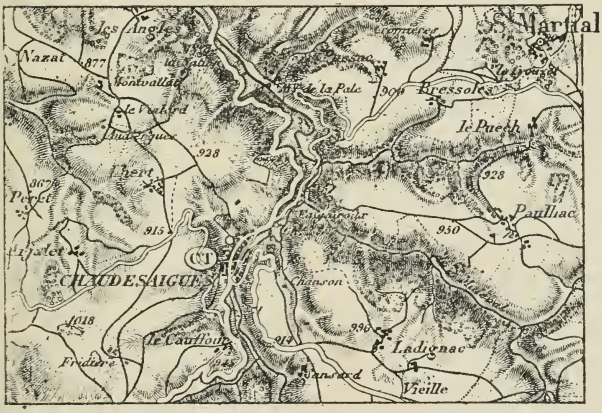
De ce point la route commence à descendre par la côte de Lanau au long d'un ruisseau dont le vallon devient bientôt une gorge profonde et rocheuse, puis un abîme allant atteindre la Truyère large, coulant au fond d'une vallée aux berges bordées et contournées, hautes de 200 mètres et plus peut-être. La route est comme suspendue au flanc de la montagne. Cette Truyère est vraiment superbe par son cours au sein d'une véritable rainure qu'elle-même traça dans les rochers au cours des siècles.

Beau aussi, mais plus modeste, est le vallon que la route de Rodez remonte après la traversée de la Truyère. Au fond coule le torrent d'eaux tièdes descendu des fontaines thermales de Chaudesaigues. Malgré le mélange avec les sources froides, la petite rivière conserve assez de chaleur pour que des conferves puissent croître sur les pierres, mettant une teinte d'un vert profond sous le flot rapide du Remontalou.

C'est pour les eaux, les *aygues chaudes,* de Chaudesaigues que nous sommes venus ici, la ville elle-même est d'un médiocre intérêt. Placide bourgade assise au fond d'un vallon où se hérissent des roches de gneiss, de quartz et de porphyre. Il y a deux églises dont celle de la paroisse appartient à la dernière période de l'époque ogivale. Au delà d'un porche s'ouvre la grande place à laquelle aboutit une ruelle conduisant à la source du Par, la plus abondante des trente fontaines thermales qui sourdent dans la ville, la plus chaude aussi, sa température atteignant 81°,5. L'eau sort par une bouche où elle a déposé une couche d'un rouge vif. Cette fontaine est sans cesse assiégée par les femmes venant puiser pour les besoins du ménage.

Une brave femme, nous voyant arrêtés devant la source, nous invite à entrer chez elle pour vi-

siter l'intérieur d'une demeure où la chaleur naturelle fait presque tous les frais de l'économie domestique. Dans une petite pièce carrée, elle soulève une dalle couvrant une sorte de réservoir où l'eau chaude distribuée par un réseau de canaux municipaux vient affluer si l'on retire le



tampon d'un tuyau. Le bassin se remplit et la chaleur développée suffit à donner à la pièce une température très tiède, même parmi les froids si rigoureux en un tel pays. On peut développer jusqu'à 26 degrés.

En cette saison il fait presque suffocant dans cette chambre dallée et celles qui ouvrent sur elle. Des grillons font entendre leurs cris stri-

dents et des chats s'allongent béatement sur les dalles. Ces bêtes frileuses vont même s'étendre autour des fontaines, sur les pierres chauffées par la buée dégagée des eaux.

L'hiver, quand il gèle par trop au dehors, on porte des matelas dans la pièce du réservoir et l'on y dort de préférence. Ce doit être un véritable bain de vapeur. C'est aussi la salle à manger, on met la table près du réservoir.

Bien que nous soyons proches de la Gascogne, nous pouvons accepter tout ce que l'on raconte, d'autant plus que la sincérité des braves gens qui montrent leur installation est évidente. La bonne femme nous dit que pour faire sa soupe elle se borne à mettre du pain, du beurre et du sel dans une soupière et à aller remplir celle-ci à la fontaine. Quand on veut se régaler on ajoute du fromage.

Dans la ruelle, on nous arrête pour nous demander si nous avons vu les sources, surtout le Par dont la canalisation est si parfaite. On nous vante les vertus des eaux. J'en puis faire l'éloge. Au café j'ai demandé un grog à l'eau de Chaudesaigues et dès la première gorgée j'ai vu se dissiper un malaise gastrique assez douloureux, causé par la fréquentation des tables d'hôte et des vagues auberges. Du reste un verre d'eau

thermale avec du sucre tient ici lieu de médicament dans bien des cas.

On comprend que l'on ne se borne pas au chauffage et à l'économique soupe à l'eau chaude. Les fontaines servent encore au lavage du linge, les boulangers y puisent l'eau pour faire leur pâte, dans les ménages on n'emploie pas d'autre eau pour infuser le café, les charcutiers échaudent et épilent leurs porcs avec l'eau de la ville ; on fait couver les œufs près des réservoirs dans les maisons au lieu de les confier aux poules ; de petites industries, notamment celle de la laine, profitent de ces chaudières naturelles, elles servent à débarrasser les toisons de leur suint et à fouler les draps grossiers tissés dans le pays. La toilette intime, les bains sont encore un avantage de cette abondance ; en un pays où l'on ne se baigne guère, l'usage des ablutions est assez répandu.

Si toutes les sources n'ont pas la même température, les moins chaudes ont encore 57 degrés. Au Par on ne saurait tenir la main sous le jet, tant il est brûlant. Dans la maison que nous avons visitée, une fillette tombée dans un baquet d'eau puisée à la fontaine avait les jambes brûlées et ne pouvait marcher.

Plus de 300 maisons, sur les 450 de Chau-

desaigues, reçoivent l'eau chaude et ne savent guère ce qu'est le feu; on mange peu de rôti et la facilité de faire la cuisine par ce liquide presque bouillant a empêché les cordons bleus locaux de chercher des recettes bien compliquées.

Les statisticiens ont voulu savoir ce que représentait d'économie l'emploi des eaux thermales pour cette population de 1 066 âmes[1]. L'un d'eux, Berthier, l'évalue au revenu en bois de chauffage d'une forêt de 540 hectares; un autre, Lecoq, a précisé davantage : les habitants de Chaudesaigues se partagent une rente de 146 000 fr. représentant le calorique de leurs sources.

Chaudesaigues est à ce point de vue une cité unique en France; elle gagnerait à être connue car ses eaux ont évidemment une action curative puissante, mais elles sont trop éloignées des voies ferrées. Aussi ses établissements thermaux sont-ils modestes encore. Ils occupent les bords du Remontalou que longent des promenades bordées de jolies maisons. De ce riant coin de petite ville la vue est charmante sur la gorge étroite, bordée de hauteurs revêtues de bruyères, de bouleaux et de pins.

---

1. Population agglomérée, la commune entière a 1 645 âmes.

Au retour j'ai voulu parcourir une autre partie de la Planèze en pénétrant à l'intérieur du plateau par Neuvéglise et le hameau de Tagenac qui domine d'une grande hauteur la gorge creusée par le ruisseau d'Epic. C'est toujours le même plateau divisé par les murets de basalte. Parfois ces champs et ces pâtures sont entourés de frênes dont les brindilles et les feuilles recueillies servent l'hiver à l'alimentation du bétail. Le frêne est l'arbre de la Planèze, c'est à lui que le service vicinal a recours pour les plantations des routes.

Dans les pâtures pacage un beau bétail. Quand elle est bien soignée, la vache d'Aubrac est une admirable bête d'une nuance beige, teinte se dégradant insensiblement au brun, avec des reflets de moire. La croupe est très droite, comme celle des durhams, mais les formes sont plus fines, il y a de la grâce et de l'élégance dans ces animaux.

Les moutons ne sont pas nés sur le plateau. Venus des environs d'Aurillac pour être engraissés, ils appartiennent à des variétés distinctes ; il en est de très blancs, d'autres ont une laine entièrement noire, sauf le bout de la queue formée de toison blanche.

La nuit nous prend vers Malessaigues, elle

est complète aux Ternes. Longtemps avant d'atteindre Saint-Flour, on voit briller ses reverbères. Enfin voici la ville. Pas âme qui vive dans les rues, à peine une lueur filtrant à travers une petite fenêtre révèle que la cité n'est pas morte.

XIII

LUGUET ET CÉZALLIER

En remontant l'Alagnon. — Blesle. — Les montagnes du Luguet — Massiac et ses orgues basaltiques. — Le bassin de Neussargues. — Le roc de Cuze. — Entrée sur le Cézallier. — Allanche. — Paysage du Cézallier. — Sur la ligne de faîte.

Marcenat. Août.

L'ample bassin d'Arvant, de caractère si calme et doux, avec ses collines molles revêtues de vignes, ne laisse guère deviner la sévérité et la grandeur des montagnes voisines. Cependant, à moins d'une lieue, s'ouvre une des gorges les plus profondes de la France centrale, celle par laquelle l'Alagnon s'échappe de sa longue prison de monts et de rochers. Cette sorte de petite Limagne ne fait pas davantage pressentir la pauvreté des campagne du Livradois que je viens de parcourir, d'Arlanc à Saint-Germain-l'Herm et à Sauxillanges, par un temps triste et gris, masquant les horizons.

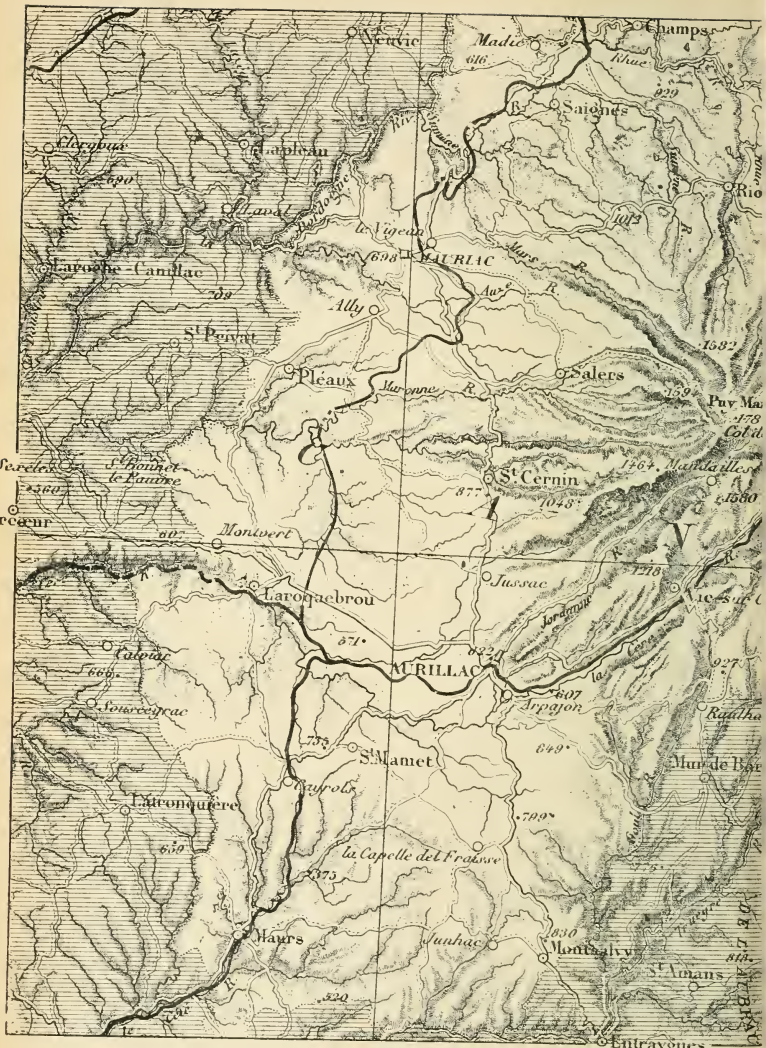
Aujourd'hui le ciel est pur, le soleil vivifiant, les monts lointains du Cantal se dressent nettement en écran sur le firmament d'un bleu immaculé. Jusqu'à Lempdes, par la route tracée droit à travers la plaine j'ai sans cesse en vue cet horizon de croupes puissantes. Mais une fois le bourg et l'Alagnon atteints, le rideau des avant-monts masque ces horizons.

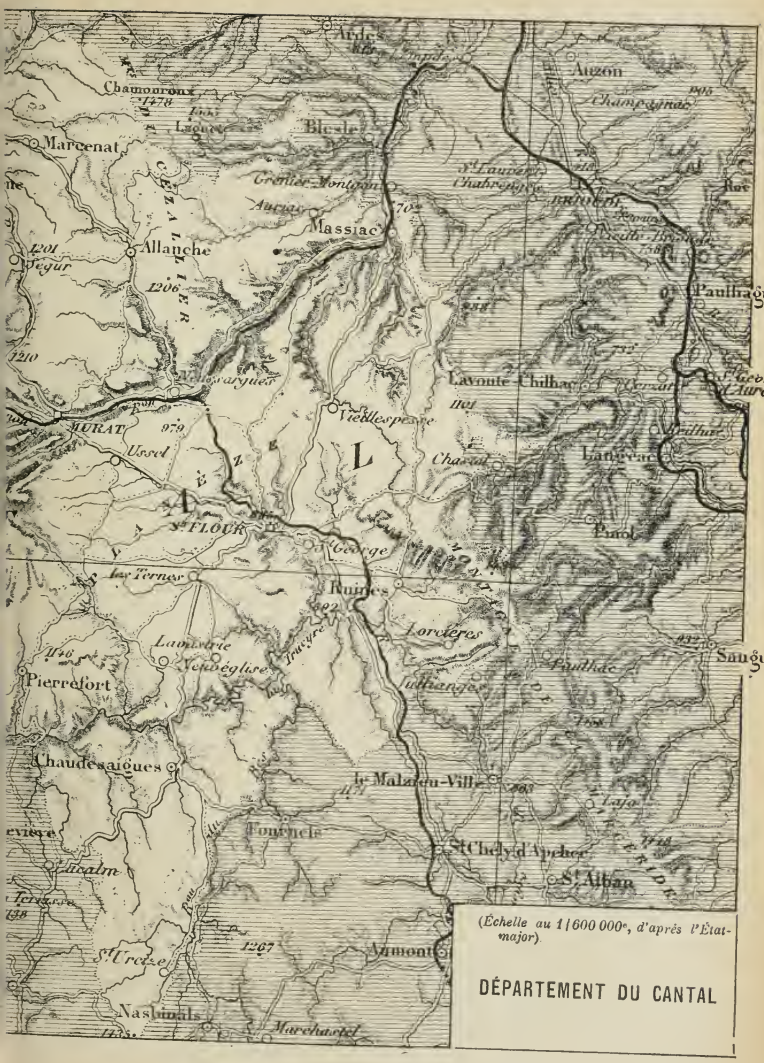
A Lempdes, l'Alagnon, puissant et clair, semble tout heureux d'échapper aux couloirs dans lesquels il a été enfermé, il étincelle au soleil entre les cultures et les noyers, beaux arbres que la cognée abat sans cesse et qui seront bientôt un souvenir si l'on ne cherche pas à préserver cette richesse.

La gorge s'ouvre à l'entrée même de Lempdes, si étroite que le chemin de fer et la route ont dû se frayer passage dans la roche, le premier surtout pour lequel on a multiplié les tranchées et les tunnels. De chaque côté les parois se dressent très hautes, souvent déchiquetées d'étrange façon, des dykes volcaniques surgissent. Sur l'un de ces rocs, le château de Léotoing commande le passage, sa tour en ruines est d'un saisissant effet. Au pied, l'Alagnon bondit et gronde ; sur ses eaux claires des aulnes se penchent ; les rochers autour desquels il se tord

sans cesse sont revêtus de chênes et de pins. Dans les parties où le courant s'apaise un peu, s'étalent des grèves de galets blancs ou noirs, quartz, lave ou basalte. De petits prés, des champs si exigus que toute la culture doit être faite à la bêche occupent l'étroit espace que le flot ne peut recouvrir. Sur les pentes, la vigne croît encore avec vigueur.

A mesure que l'on avance le paysage s'agrandit, les hautes roches cristallines tapissées de verdure sont couvertes d'une nappe de basalte formant colonnade. Sur une de ces crêtes le village de Torsiac occupe une situation superbe. Les « orgues » se montrent de plus en plus, elles font un beau décor au volcanique bassin dans lequel la Sionne, qui vient de recevoir la Voireuse, aboutit à l'Alagnon. Là s'est édifiée la gare de Blesle faisant naître quelques usines; les plus importantes traitent le minerai d'antimoine extrait dans la vallée ou sur les plateaux du Luguet. Ce métal est particulièrement abondant dans cette contrée. Il en est des gisements à Torsiac et à Massiac au bord de l'Alagnon, à Lubilhac, Saint-Mary-le-Plain et la Chapelle-Laurent dans les montagnes de la rive droite, Saint-Étienne-sur-Blesle et Anzat-le-Luguet sur la rive gauche. Mais l'extraction n'a pas lieu dans


Champs
Madic
Saignes
Rio
Vigean
MAURIAC
Ally
St Privat
Pléaux
Salers
Puy Ma
Col d.
St Cernin
Mercœur
Montvert
Laroquebrou
Jussac
AURILLAC
Arpajon
Cézac
Sourcéyrac
St Mamet
Lacroquière
la Capelle del Fraisse
Maurs
Junhac
Montsalvy
St Amans
Entraygues


Arlet
Auzon
Chamonroux
Lazaret
Blesle
Marcenat
Grenier-Montgon
Massiac
Allanche
Pégur
Paulhaguet
Lavoute-Chilhac
St-George-d'Aurac
Vieillespesse
MURAT
Ussel
Charaut
Langeac
St-FLOUR
Paulhac
Les Ternes
Ruines
Lorcières
Sauges
Lanarvie
Neuvéglise
Pierrefort
Chaudesaigues
le Malzieu-Ville
Tournels
St-Chely d'Apcher
St-Alban
Vimont
St-Urcize
Nasbinals
Marchastel
(Échelle au 1/600 000e, d'après l'État-major)
DÉPARTEMENT DU CANTAL

toutes ces mines, celle de la Chapelle-Laurent ou de Soulac a été arrêtée en 1901 par mesure administrative pour empêcher le grillage au cubilot. Les exploitations sont réparties sur les trois départements qui confinent ici : Puy-de-Dôme, Haute-Loire et Cantal[1].

Blesle, devenu un des centres de traitement pour ce minerai, est un bourg dont la population agglomérée n'atteint pas mille habitants, elle eut pourtant un rang important dans la province car elle fut ajoutée au nombre des cités appelées les Bonnes Villes d'Auvergne. Ville religieuse surtout, elle était née et avait grandi à l'ombre d'une abbaye de religieuses bénédictines qui vécut jusqu'en 1789. Quand la Révolution éclata, l'abbaye venait d'être transformée en chapitre, dont les chanoinesses prenaient le titre de comtesses de Blesle ; elles n'en jouirent pas longtemps, le chapitre fut supprimé avec les autres maisons religieuses, les bâtiments disparurent, il n'en reste que l'église, un des beaux édifices romans du Puy-de-Dôme et peut-être la haute tour de bizarre architecture qui domine la ville. Celle-ci garde un peu son aspect

1. Aucune quantité d'antimoine n'a été extraite dans le Puy-de-Dôme en 1901 ; le Cantal a donné 407 tonnes, en 1900 on en avait extrait 902. Plus considérable fut la part de la Haute-Loire.

d'autrefois par ses maisons anciennes et les débris de son enceinte.

Blesle est à la jonction de deux routes conduisant au cœur du plateau du Luguet, âpre, froid et morose, que l'on distingue bien du haut des roches basaltiques appelées les orgues de Blesle. L'un des chemins s'élève sur le plateau en dominant, jusqu'à Bressol, une gorge profonde et solitaire ; l'autre suit une vallée plus longue, jusqu'à Leyvaux d'où elle gagne les pâturages auxquels le village d'Anzat-le-*Luguet* a donné son nom. Croupes puissantes, désertes et tristes ces grandes pelouses aux pentes raides, souvent marécageuses, pacagées pendant l'été par un bétail nombreux dont le lait est traité dans les burons que l'on rencontre jusqu'auprès du point culminant, le signal du Luguet, sorte de dôme très aplati qui atteint 1 555 mètres d'altitude et d'où la vue s'étend jusqu'au mont Dore et au massif du Cantal. Paysage et panorama plutôt moroses, car on a sous les yeux les plateaux mélancoliques du Cézallier et de l'Artense.

De Blesle à Massiac, la vallée de l'Alagnon s'élargit un peu, la rivière est bordée de prairies, entre des pentes où l'on trouve encore la vigne. Les escarpements ont plus de beauté,

grâce au recul. Un petit plateau basaltique aux parois superbes domine la rivière de 180 mètres ; sur les roches, la chapelle de Sainte-Madeleine commande tout ce paysage, jusqu'à la petite ville de Massiac gentiment groupée dans un bassin vert et fleuri. Les maisons de la bourgade, très hautes, sont entourées de jardins, plusieurs pavillons semblables à des clochers donnent du caractère à ce petit centre placé à proximité de mines d'antimoine dont les produits sont embarqués dans la gare. L'Alagnon tombe bruyamment d'un barrage et reçoit des ruisseaux descendus des premières pentes de la Margeride.

De nouveau les parois se rapprochent, l'Alagnon reprend son caractère tourmenté, mais l'orientation a changé ; de Massiac à Molompize les pentes de la rive gauche s'offrent au soleil du midi, aussi la vigne est-elle encore cultivée, elle est belle au pied d'*orgues* basaltiques et sous les ruines d'aspect sinistre du château d'Aurouze. Les vignerons ont patiemment établi des terrasses sur lesquelles ils ont apporté de la terre. Ces travaux sont remarquables surtout dans le petit cirque au fond duquel se blottit Molompize. La présence de ceps est d'autant plus étonnante que le fond de la vallée est à 591 mètres, la vigne dépasse donc 600 mètres,

mais entre ces hautes parois volcaniques les rayons du soleil se reverbèrent sur la roche, la chaleur se concentre. Les monts sont élevés, ils atteignent et dépassent 1 000 mètres. Sur la rive droite le beau cône du Suc-de-Vedrines est à 995 mètres, sur la rive gauche les monts supportent un plateau mamelonné dont une cime est à la cote 1 165.

Les parois sont raides, les formes des crêtes très nettes et régulières, sur ces couronnements basaltiques se suivent les restes de châteaux féodaux. Jadis ce couloir de l'Alagnon était jalonné par des forteresses, repaires de ces barons tyranniques et cruels dont Fléchier nous à décrit la physionomie dans les *Grands Jours d'Auvergne*. C'est que la vallée et, de l'autre côté du Lioran, celle de la Cère offrent le seul passage vraiment facile de tout le massif. Une grande route l'emprunta plus tard, succédant aux chemins antiques et, de nos jours, elle offrit le seul tracé possible pour un chemin de fer transversal : la ligne d'Arvant à Bordeaux par Aurillac et Bergerac.

Ce chemin de fer et la route, enfermés au fond de la gorge, débouchent en pleine lumière, dans le bassin de Neussargues, qui s'étend entre des monts dont le front de basalte porte de

grandes tables régulières. Sur l'une d'elles sont les admirables ruines du château de Merdogne, grandies par les orgues sur lesquelles elles se dressent.

Neussargues était un village ignoré avant le chemin de fer et surtout avant l'ouverture de la ligne du Gévaudan qui se dirige sur Béziers par Saint-Flour, le pont de Garabit et Millau. Mais cette dernière ligne, en dépit de ses rampes, de la lenteur des trains, de la longueur du trajet est la route la plus courte vers Béziers et Barcelone au point de vue kilométrique, partant elle est la moins coûteuse. Si les voyageurs fortunés préfèrent la grande voie de Lyon et Nîmes, les autres utilisent la direction Arvant-Neussargues. Il en est résulté une activité grande dans ce bassin majestueux et sévère qui ondule à plus de 800 mètres d'altitude, où la vigne et le noyer ne sauraient prospérer. La construction d'une autre ligne vers Bort, par le Cézallier et les gorges de la Rue, accroîtra encore ce mouvement. Sur ce nouveau tronçon, les wagons partant de Paris utiliseront seulement les réseaux d'Orléans et du Midi, tandis qu'aujourd'hui le trajet vers Saint-Flour a lieu par les rails du P.-L.-M., puis par un emprunt de l'Orléans entre Arvant

et Neussargues, où commence le parcours sur le Midi.

La ligne, il est vrai, sera moins intéressante, les plateaux du Cézallier que l'on suivra n'ont pas la splendeur des gorges de l'Alagnon, mais la région est curieuse à plus d'un titre, ne fût-ce que par l'impression de solitude farouche éprouvée dans ces hautes plaines gazonnées, sans un arbre, presque sans habitations, nappe de basalte émoussée et polie par les glaciers que recouvre le tapis sans fin des herbes pastorales.

Sur l'Alagnon, le Cézallier finit par de belles *orgues* ou colonnades de basalte, indentées par les eaux qui ont creusé les vallons amenant au grand torrent les ruisselets nés dans les pelouses. Le plus accusé de ces plis, parcouru par l'Allanche, ouvre dans le bassin de Neussargues et donne passage à la route de Bort. L'entrée du vallon est commandé par la rangée basaltique qui porte les ruines de Merdogne; au pied de cet immense rocher d'un effet fantastique sont de grands éboulis chaotiques entre lesquels s'étendent des champs fertiles d'une terre rougeâtre où de grands bœufs de Salers conduisent la charrue.

La vallée est très sauvage plus haut, les amas

de roches volcaniques sont enveloppés par les pins. Sur la rive droite, entre ces arbres au tronc rougeâtre se dresse le roc de Cuze, nu, contourné, plissé, semblant sortir à peine de la formidable fournaise d'où il a jailli.

La paroi s'incurve comme une conque, on dirait qu'en se figeant la masse de basalte fluide s'est mollement recourbée en avant, telle une vague prête à s'abattre.

Laissant la voiture nous attendre plus loin, nous allons, Pierre et moi, visiter l'immense abri dont on nous a dit merveille. Il y aurait là dedans un château fort et une chapelle souterraine. Il faut de la bonne volonté pour reconnaître un édifice dans cette sorte de grande margelle de puits égueulée qui fut une tour. Quant à la chapelle nous ne pouvons en trouver le chemin, tant les ronces et les prismes plutoniens tombés des voûtes offrent d'obstacles.

Mais le roc lui-même est étrange et superbe, c'est un immense porche en cul-de-four formé par des faisceaux de colonnes basaltiques. Entre ces prismes, d'innombrables hirondelles ont fait leurs nids; leurs cris et les rumeurs du torrent répercutés par l'écho remplissent le vallon.

Nous reprenons la route d'Allanche, sillonnée de voitures, quelques-unes chargées de sacs de

racines de gentiane destinées à l'Amérique, me dit-on. D'autres chars conduisent des veaux au marché de Neussargues, le plus grand rendez-vous commercial de la contrée, grâce à la gare qui facilite les transactions entre des régions bien diverses.

A un confluent de ruisseaux, le très petit village de Sainte-Anastasie est dominé par son clocher, grand mur percé de baies ogivales à jour, renfermant les cloches et qui sert de campanile à la plupart des églises dans la haute Auvergne. Derrière la façade sont des abat-sons disposés en auvent. Sainte-Anastasie est dominé par un ressaut portant la forêt de la Pintarelle, futaie de pins très clairsemés. Au-dessous l'Allanche est soigneusement utilisée pour l'irrigation. Peu à peu, le caractère pastoral s'affirme, la zone des prairies s'accroît, elles entourent de leur nappe ondulée le gros hameau de Malliargues dont les maisons sont abritées des âpres vents du plateau par des plantations d'arbres.

Malliargues, populeux écart de la commune d'Allanche, possède la plus importante des foires de ce bourg. Celle des 10 et 11 octobre est un des grands rendez-vous d'affaires de l'Auvergne, là viennent par centaines les bœufs et les vaches du Cézallier et de la Planèze. Toutes les habita-

tions renferment des étables où ces animaux sont nombreux. Au moment où nous longeons le village, de grands troupeaux débouchent par la large voie centrale et s'en vont à travers les pâtures.

Celles-ci semblent infinies. Aussi loin que la vue peut s'étendre, ce ne sont que des pelouses couvrant de lourdes croupes qui s'élèvent peu à peu, par des monts toujours gazonnés, jusqu'à une cime très haute elle-même revêtue d'herbe : le signal du Luguet, point culminant de la contrée.

Le ruisseau se creuse un pli dans les prairies ; sur ses bords est la très petite ville d'Allanche, si l'on peut appeler ville cette poignée de maisons et de boutiques. Mais elle fut jadis cité close et conserve encore une de ses portes et des débris de remparts, ceux-ci ont servi d'appui à des maisons dont l'aspect ancien donne un peu de pittoresque à la menue bourgade.

Dans son pli, Allanche est à 960 mètres d'altitude et les coteaux qui enserrent le vallon atteignent plus de 1 000 mètres. Les pâturages descendent jusqu'au ruisseau, remplis d'une multitude de bétail. Pour abriter les animaux contre les vents froids et les bourrasques, on a disposé çà et là de hauts panneaux de planches

derrière lesquels sont des piquets d'attache. Les prairies basses sont très humides, sur plusieurs points on extrait de la tourbe, seul combustible de cette région sans arbres.

Plus on s'élève et plus on voit s'affirmer le caractère pastoral du pays. Sauf deux ou trois taches régulières de moissons encore sur pied bien que nous touchions à la fin d'août, sauf quelques sorbiers autour des métairies de Landeyrat, on ne rencontre que des prairies. De pauvres habitations, vacheries ou burons, parsèment ces vastes espaces herbeux, quelques-unes se groupent en un petit hameau, Pradt, berceau du célèbre abbé de Pradt, qui, après avoir été l'un des plus ardents adversaires de la Révolution, devint aumônier ordinaire de Napoléon, évêque de Poitiers et archevêque de Malines. Quand il dut résigner ces fonctions, Malines étant redevenu ville des Pays-Bas, il se retira dans son château de Pradt et se transforma en agronome. On lui attribue une partie des progrès réalisés par l'agriculture et l'élevage dans ce pays.

Le château de Pradt n'est plus, du moins rien ne le décèle, dans le bosquet de hêtres, de tilleuls, d'ormes et d'érables qui abrite le hameau. Ces beaux arbres révèlent que l'on pourrait modifier l'aspect de cette mélancolique contrée par

des plantations sur des points choisis où le bétail trouverait un abri pendant les grandes chaleurs d'un été bien court. On a tenté la tâche, quelques bouquets de pins semblent perdus dans ces espaces. Parfois le basalte troue le gazon et donne un aspect quasi lugubre à ce pauvre paysage de pelouses où croît abondamment la gentiane.

Des abords d'Apcher, centre de la commune de Landeyrat, de vastes horizons se découvrent. Le val traversé par la route est une véritable cheire ; un rocher basaltique d'une forme extraordinairement régulière borde le vallon, plus haut une butte volcanique surmontée d'une croix se dresse à l'altitude de 1 158 mètres.

Nous montons sur ce petit puy. Par son isolement il semble au cœur de l'immense région de pâturages étendue au sud jusqu'aux hautes cimes du Plomb du Cantal, du puy Mary et des autres sommets cantaliens. A l'est le Luguet se dresse en immenses masses nues sur lesquelles s'étalent d'assez nombreux carrés de moissons. Autour de Landeyrat beaucoup de tas noirs qui sont des amas de tourbe, beaucoup de taches rousses qui sont les bœufs et les vaches au pacage. Dans la direction du couchant, le pays s'abaisse, des bois et des villages couvrent des

monts d'une élévation moins grande. Au sud apparaissent les croupes hautes et sombres de la Margeride. Partout des vacheries et des burons d'où s'élève parfois la fumée bleuâtre des feux de tourbe, gîtes bas, misérables, évoquant l'idée de quelque population primitive.

L'impression d'ensemble est d'une poignante et pénétrante mélancolie. Comme on se sent loin de tout ici ! Puis rien ne donne l'idée de la grandeur et de l'élan ; le plateau est si élevé déjà au-dessus de la mer, que les montagnes les plus considérables semblent de grandes collines. Ainsi les monts du Cantal, si beaux vus de campagnes lointaines, sont de médiocre effet sur leur haut piédestal du Cézallier.

Nos chevaux ayant besoin de souffler avant de reprendre la route ont été abrités près d'une baraque en planche servant de relais aux diligences. Pauvre gîte ! Les planches mal jointes laissent filtrer le vent, malgré les journaux illustrés dont la maîtresse de la petite auberge a tapissé les cloisons. Et l'on passe l'hiver là dedans ! Le mari et la femme sont parfois bloqués par les neiges que les tempêtes accumulent. Malgré l'apparente impraticabilité du pays, le courrier de Neussargues passe chaque jour. On est

à près de 1 100 mètres, à un quart de lieue plus loin l'altitude atteint 1 126 mètres ; c'est le point culminant du trajet et aussi la ligne de faîte entre la Loire et la Garonne. L'Allanche emporte vers le sud les eaux qui vont à l'Allier par l'Alagnon, de l'autre côté la Santoire recueille les fontaines et en conduit les ondes à la Dordogne.

La maison de Malmouche marque exactement le point de partage. Tout autour le sol est hérissé de basalte, des marais sont traités en tourbière. Aussitôt la pente s'accentue et l'on trouve des champs au lieu de pâturages. On moissonne les céréales, on fauche des prés bien irrigués. Des hêtres et des frênes atteignent une taille extraordinaire. Une rangée de hêtres, véritable merveille par les dimensions des arbres, borde la route jusqu'à l'entrée de Marcenat. Ce bourg est plus élevé qu'Allanche mais il possède une végétation autrement puissante. Il a suffi d'un faible écran contre les vents d'est et du nord pour qu'une si complète métamorphose ait lieu. On est à trois kilomètres de Malmouche, on est descendu de 26 mètres seulement et l'on pourrait se croire à bien des lieues au-dessous des pâturages du Cézallier.

XIV

LE FÉNIERS ET L'ARTENSE

Marcenat, ses jagots et ses colporteurs. — La Vallée Honnête. — Gorge de la Santoire. — Condat-en-Féniers. — Un village de richards. — Colporteurs et forains. — Leveurs et colleurs. — Mœurs commerciales. — Dans l'Artense. — Villeneuve-d'Entraygues et ses lacs. — La vallée de la Rue.

Champs-près-Bort. Août.

Marcenat est une charmante bourgade avec des mails ombreux de grands arbres et des constructions dont l'ampleur est bien faite pour surprendre, quand on vient de traverser le morose Cézallier. Elle doit cet aspect à son exposition un peu abritée et surtout à l'industrie toute spéciale de ce pays qui répand l'aisance : celle des colporteurs qui parcourent la France avec d'immenses voitures chargées de marchandises variées.

Les deux cantons d'Allanche et de Marcenat sont les centres de cette émigration temporaire, comme de celle des *jagots,* chaudronniers ou

rétameurs ambulants, bien connus dans toutes les campagnes et les petites villes de la France, où ils vont s'installer sur les promenades ou dans les carrefours en remettant à neuf les ustensiles de fer battu, sous les yeux ébahis des enfants. Ces jagots font une sorte de classe à part, ils ne rapportent pas autant d'argent que les forains et exercent aussi plus honnêtement leur profession. Le forain a mérité dans son propre pays les noms de *leveur* et de *colleur* à cause de l'art prestigieux avec lequel il sait vendre, sous l'apparence d'un extrême bon marché, des marchandises de qualité inférieure.

Les forains deviennent en ce moment de gros négociants dont les procédés commerciaux, sans s'être beaucoup améliorés au point de vue de la pure loyauté, ont cependant suivi le courant moderne. La petite ville de Condat-en-Féniers est le point d'où sortent les plus habiles et les plus cossus. Allanche et Marcenat sont loin de posséder autant de *leveurs* enrichis que la simple commune des bords de la Rue.

Les deux chefs-lieux de canton, Marcenat surtout, doivent pourtant leurs belles demeures à ces colporteurs. Ceux-ci voyagent surtout l'hiver, ils rentrent l'été dans leurs montagnes où ils ont fait construire ces maisons qui étonnent le voyageur.

A côté de ces marchands d'étoffes qui courent les grandes routes, des quincailliers et des *jagots*, la population renferme beaucoup de marchands

de bétail, l'élevage des animaux de Salers, leur engraissement dans des prés réputés à ce point de vue constituent le fond de l'économie rurale,

sur le Cézallier surtout. Les *batiers* font l'engraissement, les buroniers font le fromage [1].

Marcenat est à la tête d'une vallée profonde. A peine a-t-on quitté le bourg et le sol se creuse; la route descend au flanc de coteaux rocheux, où des cultures et des bois occupent les parties planes. Cette descente est rapide, de 1 100 mètres à Marcenat on se trouve seulement à 700 à Condat, après un parcours de 7 kilomètres. Aussi, quand on a fait une courte partie de chemin, Marcenat apparaît-il en arrière comme sur une colline. Dominé par sa haute église il complète un superbe paysage.

La végétation change à mesure que l'on atteint des altitudes plus basses. Les hêtres majestueux deviennent rares et se mêlent aux chênes, ces derniers arbres forment bientôt massifs sur les deux rives de la Santoire. C'est une solitude aimable à souhait pour un monastère, aussi y eut-il ici une abbaye dite de la *Vallée Honnête* ou abbaye de Féniers qui survécut à la tourmente révolutionnaire et disparut seulement il y a trente ans, dans un incendie. La Vallée Honnête appartenait à l'ordre de Cîteaux. Son

---

1. Sur la fabrication des fromages de Cantal et la vie pastorale, voyez le chapitre XVI.

nom semble une ironie appliquée à ce pays de *leveurs !*

Ici la gorge atteint l'espèce d'abîme autrement profond où coule la Santoire, entre les roches granitiques que recouvrent des laves et autres roches vomies par le volcan du Cantal. Dans toute cette Auvergne où les phénomènes plutoniens nous ont laissé tant de paysages saisissants il en est peu d'aussi grandioses que ce défilé où gronde la Santoire, appelée aussi l'Eau-Verte. Les étrangetés abondent, la plus célèbre est la Roche-Pointue, dyke basaltique dressé au milieu même de la rivière.

Celle-ci vient de loin, une de ses branches, née dans un des plis ouverts au flanc du puy Mary, a sillonné le plateau du Limon et parcouru une gracieuse région pastorale, aussi herbeuse que le Cézallier mais égayée par les hameaux, divisée en damiers par les arbres et les haies. Sa vallée, riante vers Ségur et Saint-Bonnet, s'est de plus en plus creusée, à partir de Lugarde, avant de devenir un véritable précipice dont l'entrée fut maîtrisée par un château fort aujourd'hui en ruines.

A la Vallée Honnête, où le village de Féniers rappelle l'abbaye disparue, la Santoire est au fond d'un bassin peut-être trop fermé, mais assez

riant grâce à la variété de la végétation et des cultures. Des groupes de hêtres, de chênes et de sapins mélangent leurs teintes, allant du vert le plus sombre à des nuances délicates. Parfois le hêtre reprend la prépondérance et constitue à lui seul de beaux massifs. Au milieu de cette splendeur rustique on aperçoit bientôt Condat aux maisons blanches, couvertes en ardoises ou en tuiles d'un rouge ardent.

Condat : vieille forme gauloise de *Condate, confluent,* d'où est venu le mot si répandu de Condé. En effet, c'est une importante jonction de cours d'eau. La Rue s'y forme par la rivière d'Égliseneuve-d'Entraigues, le Boujan, la Santoire et un autre ruisseau. Du haut d'un mamelon le bourg domine le quadruple confluent.

Centre propre et joli, beaucoup de maisons ont des portes et des fenêtres sculptées, souci d'art bien inconnu dans les habitations modernes! Quelques-unes sont de véritables villas avec de beaux jardins bien tenus.

Cette aisance est le fruit du colportage. Les trois quarts des gens de Condat se livrent à ce négoce errant. Toutes les communes du canton de Marcenat possèdent des forains, celui d'Allanche en a moins. De nos jours le développement des affaires est tel que bientôt tous

les jeunes gens se consacreront à cette existence.

La plupart des commerçants migrateurs vendent des draps, des couvertures et des toiles, le plus grand nombre ont des voitures et s'en vont de village en bourg, de bourg en petite ville, débitant les marchandises qu'ils emportent et qu'ils remplacent au fur et à mesure par les envois de leurs fournisseurs. Ils emmènent les femmes, les grands garçons et les jeunes filles, laissant les enfants aux grands parents ou comme pensionnaires dans les écoles laïques ou congréganistes.

Le grand exode commence à la fin d'août et dure deux mois, le retour commence en mai, devient général en juin et se poursuit encore en juillet. C'est l'époque des grands travaux des champs, les colporteurs trouveraient peu à vendre et, d'ailleurs, ils ont eux-mêmes leurs propres récoltes à surveiller, car tous sont propriétaires soit de biens de famille, soit de domaines qu'ils ont acquis et qu'ils font exploiter.

Beaucoup sont très riches, surtout parmi les marchands de toiles, les plus belles maisons de Condat et des campagnes leur appartiennent, on en cite plus d'un qui ont acquis des fermes de 100 000, 150 000, même 200 000 fr.

A côté des marchands de toiles sont les négociants en articles d'ameublement tels que les rideaux ; les forains de la région d'Allanche vendent de préférence les tapis et les glaces. Pendant le voyage tous vivent économiquement, même avec parcimonie, mais une fois rentrés « ils ne se privent de rien » ; à eux les fins dîners et les longues parties dans les hôtels, à eux les jolis équipages et les beaux chevaux.

Le commerce avec les maisons de gros et les usines présente quelques particularités. Il a lieu soit par l'entremise de maisons de commissions, soit directement par les colporteurs arrivés à l'aisance. Ceux-ci s'adressent aux manufactures, paient comptant et obtiennent un gros escompte. Les autres trouvent des conditions en rapport avec leur ancienneté et leur activité, leur bonne conduite et leur réputation. Les manufacturiers leur ouvrent des crédits de six mois, un an, deux ans même. Bien plus, certaines fabriques avancent aux jeunes colporteurs dignes de confiance le prix du cheval et de la voiture avec lesquels ils entreprendront les voyages.

Eux-mêmes, les colporteurs, vendent à crédit, soit à de gros cultivateurs, soit à des boutiquiers de village et de bourgade, en remplissant ainsi le rôle d'intermédiaire. Ils se font

payer à l'aide de *broches,* c'est-à-dire de billets à ordre qu'ils envoient en couverture à leurs fournisseurs. Ceux qui ne font pas ce demi-gros paient sur traites à trois mois ou six mois de date, tirées sur leur résidence d'été. Aussi des agences de recouvrements et de renseignements se sont-elles installées à Condat.

Un tel centre d'affaires ne pouvait échapper aux représentants de commerce. Dès que le retour des colporteurs a lieu, les agents de fabriques et les représentants des grandes maisons de commission arrivent à Condat et s'y installent pour trois mois pendant lesquels ils rayonnent dans toute la contrée ; durant un mois ils explorent les environs de Mauriac et de Riom-ès-Montagne, les deux autres mois ils font les cantons de Marcenat et d'Allanche et vont jusque sur le plateau de l'Artense, dans le Puy-de-Dôme, où Église-neuve-d'Entraigues possède de nombreux colporteurs.

Pour recevoir ces hôtes, venus d'une vingtaine de cités manufacturières, notamment la Ferté-Macé, Flers, Voiron, Lille, Roubaix, Tourcoing, Cholet, Roanne, Thizy, Lyon, Lisieux, etc., Condat a dû créer des hôtels. Celui où j'ai séjourné renferme d'excellentes chambres et une table d'hôte vaste comme bien peu de petites

villes en possèdent. Les hôtels louent des voitures et des chevaux pendant la saison ; l'hôtel Coudert, de Neussargues, envoie à Condat, 29 chevaux uniquement employés à conduire les représentants dans les hameaux et les fermes où résident les colporteurs.

Quant à la vente par ceux-ci, j'ai dit avec quelle habileté ils savent se défaire des marchandises. Dans la monographie du Cantal de MM. Boule et L. Farges on signale un passage d'un *Dictionnaire statistique du Cantal* par M. de Laforce, traitant ces commerçants d'escrocs. Mais M. de Laforce écrivait il y a longtemps ; MM. Boule et Farges se bornent à dire aujourd'hui : « Dans le reste du département on les appelle couramment encore des « leveurs ». Depuis l'époque où écrivait M. de Laforce, une amélioration s'est évidemment produite ; elle continuera certainement, mais elle est nécessaire. »

Ce n'est pas l'épithète de leveur que j'ai entendue le plus souvent, mais celle bien plus expressive de « colleur », employée avec un soupçon de fierté, même par les Cantaliens qui blâment certaines façons de faire l'article aux pratiques. Le mot de colleur se comprend sans peine, celui de leveur vient de l'auvergnat *leva* qui veut dire refaire un client. Voici comment s'y prennent les

leveurs. Ils s'installent dans les foires et les marchés en faisant des lots : une coupe de toile, une couverture, du drap, etc. Cela représente 50 à 80 fr. Ils débitent un boniment devant lequel les paysans se rassemblent, méfiants. Alors un compère, deux compères, déguisés selon le costume du pays, s'avancent, achètent, paient et emportent leurs lots. Les paysans, jugeant que ceux-là s'y connaissent, achètent à leur tour. Le résultat est infaillible. La collection des *levas* s'est accrue. Les anecdotes abondent, en voici une recueillie dans une auberge de la Haute-Loire où des colporteurs cantaliens, se méfiant peu de moi, racontaient leurs tours ingénieux pour piper la clientèle :

Un jour, dans une petite ville, un voyageur installé au café de l'endroit devant une partie de manille à laquelle on l'avait invité, racontait, avec une allure de mystère, la désertion d'un capitaine de douanes et de quelques-uns de ses hommes. Ils avaient arrêté à la frontière plusieurs voitures de contrebande, mais les contrebandiers avaient fui. Alors, les douaniers, maigrement payés comme on sait, avaient profité de l'aubaine : se déguisant en pacifiques colporteurs ils s'en allaient par les campagnes, vendant à prix dérisoires tout ce qu'ils avaient

saisi. Personne ne se doutait de leur vrai métier, mais le narrateur, qui connaissait l'histoire de la désertion, avait vu un jour dans une roulotte le képi et le pantalon du capitaine. Et il ajoutait :

— Vous verrez qu'ils ne craindront pas de venir jusqu'ici. Dans ce cas, ne craignez pas de marchander, ils n'entendent rien au commerce.

Naturellement, l'histoire se répandit, quelques jours après arrivait une caravane plantureusement garnie, conduite par des gens d'allure mystérieuse. Les curieux et les chalands affluèrent, car cette rangée de voitures-boutiques c'était une distraction. Alors, comme par hasard, on entendit un des hommes dire à celui qui semblait le principal de la bande : — Mais, capitaine.....

Et par une porte de roulotte entr'ouverte on aperçut le képi et la culotte bleue à bande rouge !

Plus de doute, c'étaient les déserteurs ! Ne croyez pas qu'on s'en fut raconter la chose aux gendarmes ! Chacun voulut sa part de l'aubaine, en peu de temps l'étalage était vendu. Le soir même, la caravane se remettait en route et allait dans un bourg voisin se ravitailler à la gare.

Pendant ce temps le voyageur bien informé répandait encore l'histoire dans une autre bourgade où l'on recommençait pareil jeu.

Dans le même ordre d'idées sont les ventes

annoncées comme provenant de faillites, d'usines incendiées, de fabriques détruites par une inondation ou une explosion. Ces « colles » ont suscité une indignation et une mauvaise humeur bien légitimes dans beaucoup de villes ; il est vrai qu'elles ne sont pas toujours le fait des « Auvergnats » ; plus d'un marchand de toiles des Vosges que l'on prétend « achetées dans une faillite », n'est pas originaire de Condat ! Il est bon de dire que ces abus disparaissent, quelques chambres de commerce se sont élevées contre de telles mœurs et ont obtenu des condamnations ou des arrêts municipaux qui font jurisprudence.

Ce système pittoresque mais malhonnête a inspiré les représentants de commerce. Lorsqu'ils viennent dans le Cantal pour placer leurs articles, les affaires s'engagent par des parties de café, on boit, on fume, on joue. Le voyageur est souvent dupé, il laisse tricher sans paraître s'en apercevoir. Et les colleurs, heureux d'avoir fait un *leva* de plus, s'imaginent qu'ils ont affaire à un naïf, ils se laissent facilement rouler par le *bon garchon*. C'est alors le tour du leveur d'être leva.

Ces colporteurs ne sauraient être assimilés aux autres émigrants du Cantal dont j'aurai l'occasion de parler, car ils reviennent chaque année

et sont bien des résidents. Par là cette région de la Rue et du Cézallier diffère beaucoup du reste du département.

La partie de l'Artense du Puy-de-Dôme qui se rattache commercialement à Condat appartient à la région des lacs. Le torrent d'Égliseneuve, qui deviendra la Rue, en descend par une gorge, véritable escalier, tant se suivent les rapides entrecoupés de cascades. Sous le nom de Clamouse elle est venue par les grands pâturages que domine le puy de Montchalme, non loin du lac Pavin, sans baigner aucun hameau, en vue des burons seuls, parsemés sur les pentes herbeuses. Elle a abreuvé une multitude de troupeaux descendant chaque jour à son flot clair, puis ayant bu l'émissaire du lac Chauvet, elle s'est dirigée vers Égliseneuve, rencontrant les hêtres, reflétant les premiers hameaux où s'écoule la vie « pérenne » au lieu de l'existence estivale des burons. Là habitent déjà beaucoup de colporteurs dont la présence explique l'aspect d'aisance de cette contrée que l'on s'attend à trouver misérable. Le commerce local est représenté par la récolte des plantes médicinales, violettes et gentiane.

Égliseneuve est dans une sorte de bassin,

conque de prairies aux pentes douces où viennent aboutir de nombreux ruisseaux ; l'un d'eux apporte les eaux du petit lac Chambedaze, les croupes ne dépassent guère 100 ou 150 mètres autour du village et supportent les grandes ondulations de l'Artense. Entre celles-ci s'étalent des lacs, émissaires de la Rue. Les deux lacs de la Godivelle, s'écoulant par un ruisseau dans lequel se mirent les ruines féodales d'Espinchal, sont célèbres parmi les géologues et les *limnologues* par l'extrême différence de nature entre ces deux nappes : le lac d'En-Bas, véritable étang ayant à peine deux ou trois mètres de profondeur et une superficie de 15 hectares, le lac d'En-Haut, d'une surface égale, mais de profondeur autrement grande (43 mètres). Le premier, qui reflète le village de la Godivelle assis entre les prairies, est charmant ; le second, enfermé entre les parois volcaniques du cratère qu'il emplit, est presque sinistre. Mais il passe pour le bassin d'eau le plus pur de l'Auvergne entière ; d'après l'analyse que M. Delebecque et M. Duparq en ont faite, son eau « est presque de l'eau distillée ».

Cette ceinture de lacs, si régulièrement disposée autour d'Égliseneuve qu'ils ressemblent sur la carte aux forts détachés d'un camp retran-

ché, se complète à l'est par ceux de la Landie et d'Esclauzas. L'un profond (17 mètres) auquel des prairies et des *frênaies* font un cadre heureux, l'autre non moins riant, mieux dessiné, avec des îles, n'a guère qu'une épaisseur d'eau de quatre mètres.

Ces bassins n'ont certes pas la beauté des lacs alpestres ; même, en dehors des grandes nappes de Savoie : Léman, Annecy et Bourget, nos départements du Sud-Est possèdent des étendues d'eau autrement considérables et vraiment plus séduisantes : le Jura, le Bugey, le Dauphiné ont des lacs dont la superficie dépasse celle de tous les lacs d'Auvergne réunis, mais ces vasques de l'Artense n'en sont pas moins charmantes. Elles doivent leur célébrité au tourisme et aux établissements de Royat et de la vallée du Mont-Dore, qui ont dénommé l'Auvergne le pays des lacs ! Leur renommée scientifique est mieux assise, ces réservoirs transparents étant les témoins et le produit des grands cataclysmes volcaniques qui ont formé ce curieux pays.

La Rue ainsi accrue par tous les ruisseaux sortis des lacs d'Égliseneuve-d'Entraigues descend dans une vallée bien dessinée, où la chapelle fameuse de la Font-Sainte marque la limite du

Puy-de-Dôme et du Cantal et descend vers Condat par son défilé étroit, rocheux, tout plein du bruit des eaux bondissantes. Un instant apaisée dans le bassin de Condat, la rivière, accrue de la Santoire, entre dans la splendide vallée qu'elle se creuse jusqu'à la Dordogne. Pendant 30 kilomètres la route qui suit la Rue à distance offre une succession de grands sites. Rochers superbes qui portent le plateau de l'Artense, arbres merveilleux de port, affluents débouchant par d'étroits vallons eux-mêmes ouverts dans la roche et envahis par une végétation puissante, tout contribue à faire de cette voie une des belles choses du Cantal. Le confluent de la Rue de Condat et de la Rue de Cheylade, dans un bassin encombré de rochers, couvert de beaux arbres, plein de la rumeur des eaux tombant du haut de grands blocs, est le plus saisissant de ces tableaux qui seraient sauvages sans les luxuriantes futaies de sapins et de hêtres qui s'accrochent aux pentes et couvrent les lèvres de l'abîme. La Rue de Cheylade elle-même a parcouru de fraîches et pittoresques contrées depuis le sillon ouvert dans les flancs du puy Mary où elle prit naissance ; comme ses voisines elle a reflété des ruines féodales célèbres, celles de ce château d'Apchon dont les seigneurs s'appelaient des

« comptours », un des rares titres seigneuriaux particuliers à une seule famille : comptours d'Apchon, captaux de Buch, je crois bien que l'on ne trouverait guère d'autres exemples en dehors des dauphins de Viennois et des dauphins d'Auvergne, les rois d'Yvetot ayant un titre porté par des princes autrement puissants.

Ce château d'Apchon couronne une butte d'où la vue s'étend au loin, sur le massif du Cantal et sur celui du mont Dore, sur l'Artense et le Cézallier, sur l'aimable région de Riom-ès-Montagne dont les pâturages sont la plus grasse partie de l'Auvergne pastorale.

Au-dessous du confluent, la vallée de la Rue est toujours belle, la rivière ne cesse de bondir, constamment accrue par des torrents dont le plus vif apporte les eaux du lac charmant de la Crégut, mais les tableaux n'ont plus autant de splendeur, il y a moins d'arbres et les rochers ne sont pas aussi élevés ; pourtant, autour de Champs-près-Bort, ces rocs ont-ils plus d'âpreté et d'imprévu.

XV

DU SOMMET DU PUY MARY

Mauriac. — La Vierge-Noire, Montyon et Marmontel. — Descente dans la vallée du Mars. — Saint-Vincent. — Le Vaulmier. — Le Falgoux. — Ascension et hallucinations nocturnes. — Au col du puy Mary. — Chèvres familières. — Au sommet du puy Mary. — Le plus beau panorama d'Auvergne.

Salers. Août.

Dans ce Cantal où les villes, assez rares, sont quelque peu ternes, Mauriac peut passer pour pittoresque. C'est une cité simple et proprette dans sa partie la plus moderne, grande rue bordée de maisons assez élégantes et de nombreux magasins. Le noyau de la vieille cité a conservé quelques demeures curieuses, parfois flanquées de tourelles. Quelques jolies promenades offrent des vues sur les montagnes. Le cours Montyon est orné d'un obélisque en l'honneur du grand philanthrope, avec des vers de Marmontel. M. de Montyon fut intendant de la province et contribua à embellir la petite ville, Marmontel

commença ses études dans le collège alors tenu par les Jésuites. Ceux-ci ayant connu l'existence du fils d'un pauvre tailleur de Bort, dont on leur vanta l'intelligence et l'esprit, voulurent avoir un élève destiné à leur faire honneur. Et le futur académicien, jusqu'alors préparé par le curé de Bort, l'abbé Vaissière, devint le plus brillant élève du collège, un des plus turbulents aussi. Marmontel et Montyon, tous deux étrangers à la province par leur naissance, sont donc les deux grands hommes de Mauriac, bien que les raisons de cette illustration ne soient guère connues des habitants du pays.

Par contre, nul n'ignore les prodiges de la Vierge noire, qui a valu à l'église le nom de Notre-Dame des Miracles. Cette statue attire la foule d'une grande partie de l'Auvergne et du Limousin, le 9 mai surtout. Dans la plupart des boutiques de la ville on vend des reproductions de la sainte effigie, statuettes de plâtre où la Vierge et l'Enfant Jésus vêtus de vêtements amples, semblables à des crinolines, montrent des faces d'un noir d'ébène. L'imagerie, les médailles, tout est en l'honneur de Notre-Dame des Miracles.

L'église a été reconstruite au XIIe siècle sur l'emplacement d'un premier temple chrétien

fondé par une petite-fille de Clovis qui installa une abbaye de bénédictins. Ravagée à la Révolution, décapitée de son clocher que l'on a rétabli de nos jours, Notre-Dame des Miracles offre cependant de l'intérêt par l'architecture harmonieuse de sa nef et surtout son portail byzantin, la meilleure page de sculpture religieuse dans ce Cantal où l'architecture est pauvre.

La ville est moins active que Bort; le commerce de détail pour les campagnes, l'entrepôt des fromages envoyés des burons, voilà toutes les ressources économiques de Mauriac. Le 9 juin elle est remplie par la foule accourue à « la Saint-Mary », fête ainsi nommée d'une chapelle voisine.

Des vallées descendues du puy Mary, aucune n'aboutit à Mauriac qui est à l'écart sur le solitaire et froid plateau. Cependant l'une d'elles est si près, au bas de la ville, qu'elle en forme comme la naturelle dépendance. C'est la vallée du Mars, une des plus longues de ce système de vallées rayonnantes et, avec celle de la Jordanne, la mieux dessinée et encaissée. Elle offre aux touristes une merveilleuse route vers le grand observatoire naturel du puy Mary et serait certainement plus fréquentée par eux sans les prétentions des entrepreneurs de transport.

La route qui dessert ce long et verdoyant cou-

loir traverse à peu de distance de Mauriac le village du Vigean où sont de nombreux marchands de fromage ; ce petit centre, aussi rapproché de la gare que le chef-lieu, est fort bien placé pour servir d'intermédiaire entre le commerce extérieur et les innombrables burons des montagnes. C'est un hameau de quelques feux groupés autour d'une église romane, charmante et vénérable ; les cloches sont encadrées par des baies bordées de lave jaspée en vert, en blanc, en roux par les lichens. Les fenêtres ont été rétablies à l'époque ogivale dans le goût nouveau, mais le chœur a conservé intact son aspect du XIIe siècle.

Autour du Vigean sont les enclos ou *fumades* où l'on ramène les vaches du pâturage pour procéder à la traite ; dans l'un, quarante bêtes superbes, au pelage roux, attendent leur tour ; dès que l'une d'elles a donné son lait on la fait sortir et elle retourne au pacage au milieu de landes en partie livrées à la culture. Celle-ci est précédée de l'antique et barbare système de l'écobuage, c'est-à-dire de l'incinération des broussailles, des souches et des racines ; après cet incendie on peut procéder au labour, les cendres donnant un peu de fertilité. Champs et pâtures sont entourés de murs cyclopéens for-

més de blocs de lave, mais les barrières de fil de fer font leur apparition et remplacent ces primitives clôtures. Parfois des chênes bas séparent les domaines.

Rien ne masque donc la vue. A l'est surgissent les belles cimes du puy Mary et du puy de Chavaroche. Du côté opposé apparaissent les plateaux lointains du Limousin vers Corrèze et, par delà Pleaux, la Xaintrie. Au-dessous du hameau de Neyre-Combe on voit se creuser la vallée du Mars dans laquelle on descend sur la pente d'une coulée de lave. Le château de Montbrun, haute bâtisse carrée flanquée d'une tour, domine le fond de prairies où paissent les vaches brunes. Le vert puissant des pâtures fait mieux ressortir le noir profond des basaltes qui se dressent en trois pitons, près du hameau de la Prade, et dont un porte une madone au sommet.

La vallée devient de plus en plus profonde à mesure que l'on monte, les pentes se font hardies sous leur manteau de bois. Le petit castel de Longevergne aux pittoresques tourelles est à l'entrée d'un étranglement, deux chapelles l'avoisinent ; l'une sert de sépulture dans le petit cimetière ; l'autre est le centre d'une humble paroisse ; le curé, qui travaille à son jardin, nous envoie un salut. Les hameaux sont pauvres mais

riants au sein de cette nature tranquille. Ils se suivent sans cesse, enfouis sous les arbres, au milieu des prairies. Beaucoup de maisons neuves sur les bords de la route, avenantes sous leur grand comble de charpente. Toutes portent la date de leur construction gravée à la clé de voûte du portail; près d'un siècle est ainsi révélé : une maison de 1817 en avoisine une de 1900.

Le château de Chanterelle semble régner sur ces rustiques demeures. C'est une curieuse bâtisse carrée, entourée d'une galerie à mâchicoulis; des guettes flanquent les angles, la toiture, très haute, est formée de feuillets de phonolithe. La situation du petit castel est charmante, la crête de Bacheruze, formée par une colonnade basaltique, le domine; en face sont des roches de teinte vive enveloppées de bois. Ce resserrement constitue la porte des gorges de Saint-Vincent, que l'on voit se creuser jusqu'à l'admirable conque du Falgoux.

Malgré l'altitude, la végétation est belle grâce à l'écran formé par la montagne. Il y a beaucoup de pruniers et des noyers souvent énormes, des treilles se voient dans les jardins. La vie rustique est active; on rapporte le lait de la traite, renfermé dans des *gerles,* seaux de bois revêtus d'un couvercle. Sur l'herbe des prés rouit un

chanvre de petite dimension, aux tiges minces. Les terrasses des maisons sont couvertes de laine blanche séchant après le lavage des toisons.

La vallée est si creuse qu'elle a été dénommée la *Ribéïre Cabade,* c'est-à-dire la rivière Cave. Mais quel délicieux abîme ! Dans un fouillis de verdure, entre de beaux jardins, le village de Saint-Vincent éparpille ses maisons de lave noire dont les lits de mortier blanc font mieux ressortir la teinte sombre. Des rochers de couleurs ardentes enferment ici le val. Ces roches sont fleuries de beaux œillets aux pétales finement festonnés et de grandes campanules balancées sur des tiges graciles. De chaque côté de la petite rivière, les prés sont divisés en parcs où le bétail est ramené pour la traite du soir. Il passe la nuit dans ces enclos et change fréquemment de place pour pouvoir assurer tour à tour l'engrais à chaque parcelle de prairie.

A mesure que la vallée se fait plus étroite, ses parois s'escarpent et se haussent davantage. Des aiguilles et des dykes hérissent la gorge. Riante et ensoleillée sur la rive droite, où se sont installées toutes les habitations avides de lumière et de chaleur, elle est plus âpre sur la rive gauche où ne se voient que des granges au milieu de l'étroite bande des prés.

Au-dessus des premières pentes se montrent les grands pâturages, parsemés de burons ; vues de ces profondeurs, les vaches qui animent les pelouses font l'effet de monstrueux insectes.

Au Vaulmier nous faisons halte. D'ici on découvre jusqu'au fond de l'admirable vallée dont le puy Mary aigu est incontestablement le dominateur. A gauche se montre un autre puy, plus lourd, allongé sur son piédestal. Ni le cocher, ni les gens que j'interroge ne peuvent me dire le nom de cette cime. En Auvergne, comme en tant d'autres pays montagneux, les habitants ne connaissent rien en dehors du sol même qu'ils exploitent.

Notre présence a produit quelque émoi au Vaulmier, où cependant on doit être accoutumé au passage d'étrangers. Le curé vient à notre rencontre. Il a deviné en moi un archéologue, me dit-il ! et tient à me faire les honneurs de son église. C'est un modeste édifice de style ogival primaire construit depuis 1852. Le chœur est charmant, mais la nef est au moins étrange avec ses ouvertures en accent circonflexe. Une jolie tour surmontée d'une flèche en pierre domine la vallée. Le curé me fait admirer son mobilier en chêne sculpté et un bénitier moderne qui a évincé le vieux bassin à demi sphérique de la

chapelle détruite, où puisèrent tant de générations. Ce bénitier antique offusque les yeux des fidèles, paraît-il, leur curé cherche à les en débarrasser, il voudrait à tout prix me vendre ce bloc de lave évidé ! J'ai peine à échapper au marché.

Le paysage est charmant; de la terrasse sur laquelle est bâtie l'église, le puy Mary apparaît dans toute sa beauté, précédé de la grande masse du Roc-du-Merle. Il faut cependant s'arracher à ce tableau si nous voulons arriver au col avant la nuit noire. En route donc, la voiture nous emmène rapidement par la vallée qui s'est encore creusée et rétrécie. Le vert des prairies est plus puissant et doux à l'œil. La nature prend davantage le caractère alpestre. A Albos, un ruisseau tombe en cascade, plus loin une autre cascatelle bondit au-dessus d'étranglements formés par des rochers qui semblent barrer la vallée et entre lesquels le Mars a peine à se frayer une issue.

Et voilà que la gorge s'entr'ouvre, le grand bassin du Falgoux apparaît, semé de maisons, de granges et de burons. Sur la rive droite, des roches fièrement dressées, des éboulis, des piliers isolés forment une suite de tableaux; certains de ces monolithes revêtus de mousse et de lichen et empanachés d'arbres sont fort beaux.

Ici on moissonne encore ; faucheurs et faneurs sont par les prés, le travail rustique donne une grâce et une poésie nouvelles à ces campagnes si riantes.

Dans ce beau décor, les maisons du Falgoux sont semées parmi les blocs moussus, humbles demeures construites en énormes moellons qui semblent faire corps avec le rocher. De lourdes dalles rongées de rouges lichens servent à la toiture, mais depuis qu'une route parcourt la vallée, l'ardoise d'Allassac[1], plus légère, tend à remplacer ce mode antique de couverture. Le bourg, très petit, est orné d'une vieille croix de granit et d'une fontaine neuve.

La route est longue avant le col où nous comptons coucher dans la maison du cantonnier. Je voudrais bien monter de suite, afin d'arriver à une heure où nous puissions encore trouver l'hôte, mais Pierre crie la faim et je me décide à entrer à l'auberge. Dès le premier moment il est bien évident qu'on voudrait nous loger, puis nous fournir un guide, en un mot tirer profit de notre passage. Le dîner est long à préparer, interminable à servir, l'hôtesse et l'hôte nous font un na-

---

1. Sur les ardoisières d'Allassac, voyez la 28e série du *Voyage en France*.

le Faloux
Le Fombeu
Fraxinoche
le Chaud
la Chaze
Les Couves
Roc de Merle
Baraque
Roc de Ombre
Col de Serres
Chaupre
Roche Taillade
Col d'Eclue
Puy Marv
Roche Noire
Puy Chiaroche
ou l'Homme de Pierre
Ste Bertrande
Raymond
Lourradou
Madouze
Lasteries
Entraux
Valvedon
la Bouche
Mandailles
St Julien de Jordanne

vrant tableau de la maison cantonnière où, nous assure-t-on, il n'y a aucun abri. Mais j'ai su par des touristes que l'on pouvait loger et je tiens bon.

Pourtant la nuit est proche quand il nous est possible de quitter le Falgoux. A cette heure ce fond de cirque est adorable, la route s'élève entre de jolis hameaux, des troupeaux de chèvres descendent de la montagne. L'ombre se fait, la tête basaltique du roc du Merle n'est plus qu'une tache d'encre sur le ciel où déjà brillent les étoiles.

Maintenant voici la forêt ; des sapins noirs bordent les deux côtés de la route montueuse. Le silence est profond, troublé seulement par quelque murmure cristallin de fontaine ou le cri douloureux du chat-huant. Un grincement de roues se fait entendre, deux chars pleins de bois descendent, traînés par des bœufs, le bouvier chante, d'une voix gutturale, une sorte de mélopée patoise. Peu à peu le son a cessé, bientôt le bruit des essieux ne s'entend plus et le silence profond, effrayant et auguste plane sur nous et autour de nous.

L'obscurité est profonde, nous craignons à chaque instant de perdre la route et de tomber dans quelque précipice. Et le trajet semble long ! long ! Nous essayons de lire la carte à la clarté d'une allumette : aucun point de repère ne s'of-

fre, à partir de l'endroit où nous avons rejoint la route de Salers. Assis sur un talus, nous nous efforçons cependant de deviner le chemin parcouru, notre allumette s'éteint ; en mourant elle jette une lueur dans le fossé et celui-ci nous paraît si profond que désormais nous prendrons avec précaution le milieu de la chaussée.

Il est plus de 9 heures quand le rideau des arbres s'écarte. Des vapeurs légères apparaissent au-dessus de la vallée. On devine la vie. Deux ou trois lueurs signalent les burons et les vacheries. On entend des bêlements et des bruits de sonnailles, nous sommes dans la zone des pâturages. Mais la pente s'accentue, de grands lacets allongent sans cesse le chemin. Enfin, on a la sensation d'un col, l'air est plus vif. La rampe a cessé, quelques mètres de terrain plat et voici la descente, dans une vallée très profonde où brillent des lumières ; quelques minutes encore et nous atteignons la maison cantonnière.

Nous avons quelque peine à nous faire recevoir, tant les hôtes dorment profondément. Pourtant les chiens enfermés dans un hangar aboient furieusement. Attirées par le bruit, venant on ne sait d'où, voici toute une bande de chèvres aux longues cornes, fantastiques dans cette nuit épaisse que la lumière diffuse des étoiles ne peut

percer. Ces bêtes viennent à nous, assez timidement d'abord, c'est bientôt un cercle de cornes et d'yeux brillants. Une d'elles, plus hardie, s'approche et me lèche la main, je réponds par une caresse. Pierre, qui n'oublie pas les choses sérieuses, me dit :

— Papa, si l'on couche à la belle étoile, il y aura au moins du lait.

La belle étoile ! C'est vrai, pourtant. Heureusement nous apercevons un appentis, nous nous y réfugions, suivis par nos amies les chèvres, pendant que les chiens continuent à aboyer dans la maison. Le tapage réveille le cantonnier, une lumière apparaît à la fenêtre, la porte s'ouvre et nous voici cordialement reçus. Le feu qui couvait dans les cendres jette de nouveau sa clarté, un grog fumant est préparé ; nous allons dormir sur deux lits rustiques dont les draps grossiers fleurent bon la saine lessive.

Notre sommeil est de courte durée, à 4 heures on frappe à la cloison, un café au lait bouillant est servi, en quelques minutes nous sommes habillés et avons déjeuné. A 5 heures nous arrivons au col. Il fait jour, mais le soleil n'a pas paru encore. Voici le sentier raide grimpant au sommet du pic dressé à 200 mètres au-dessus de la

route; en peu de temps nous sommes là-haut; pas seuls, une dizaine de bergers et de bergères sont venus des pâturages pour assister au lever du soleil. Tous se sont groupés sur l'étroit espace qui forme la cime, si exigu que, d'après un dicton populaire, les huit curés des huit paroisses dont les limites se rejoignent ici pourraient se tenir dos à dos, chacun ayant le pied sur le sol de sa paroisse.

Les premiers occupants nous cèdent la place et se réfugient dans un creux pour échapper au souffle aigu qui monte d'une des vallées; nous restons seuls sur la pointe, à 1 787 mètres au-dessus de la mer.

Le panorama est merveilleux, malgré des bandes de brume épandues comme des lacs sur les plateaux lointains. Ce sommet serait de médiocre élévation dans les Alpes ou les Pyrénées, il offre cependant un tableau unique par le rayonnement des vallées qui viennent prendre naissance autour même de la butte terminale, comme les jantes d'une immense roue dont le puy suprême serait le moyeu. Aucune autre montagne n'offre une telle irradiation de plis. Et ces vallées qui s'étoilent à tous les points de l'horizon se montrent avec une extraordinaire netteté. Voici celle de l'Impradine, dont le ruisseau si-

nueux arrose de verts pâturages et, devenu la Santoire après avoir reçu un ruisseau descendu du col de Cabre, s'en va là-bas, vers Dienne, entre des prairies encadrées de haies, côtoyée par la route de Murat. A côté naît la Rue de Cheylade dans une admirable conque de pâturages encadrée de bois. Un autre bassin gracieux se dessine au pied d'un joli pic, le Suc-de-Rond; au fond bondit le clair ruisseau de Véronne qui arrosera Riom-ès-Montagne. Plus ample et accidentée, mais moins verte, est la vallée du Mars, couloir charmant rempli de hameaux.

Du côté de Mauriac s'étend un immense plateau semé de villages, où les vallées et les ravins sont masqués par des bandes ou des tapis de brumes blanches. D'autres vallées sont visibles, celles de l'Auze, de la Maronne, de l'Aspres, de la Bertrande. A la naissance de chacun de ces grands couloirs semble veiller un puy fièrement taillé; le puy Violent et le puy de Chavaroche ou de l'Homme-Armé sont les plus caractéristiques.

Au-dessous de nous, très profonde, entre de belles arêtes et des puys de belle allure faisant cortège au pic aigu du puy Griou, « petit Cervin du Cantal », la vallée de la Jordanne se creuse sous le puy de la Poche, semblable à une fortification.

Presque à nos pieds voici Mandailles et Saint-Julien. De chaque côté de la rivière naissante se suivent deux hameaux; au fond, très amplement, s'étalent les toits rouges d'Aurillac. Au delà des montagnes qui ferment cette vallée, on devine confusément la vallée de la Cère. Plus loin encore la ligne massive du Cantal se dessine sur le ciel; le Plomb, sorte de calotte recouvrant ce lourd entassement, manque un peu de caractère. Par la trouée du Lioran on aperçoit les monts de la Margeride et de la Lozère. Au nord s'estompent les grands sommets du mont Dore surgissant au-dessus du plateau de l'Artense et s'abaissant lentement sur les croupes herbeuses du Cézallier et du Luguet.

Vers le nord, au premier plan, le plateau du Limon étale ses pâturages mélancoliques dont la solitude est à peine atténuée par les burons, pauvres abris des vachers qui préparent le fromage ou *fourme*.

En Auvergne cette vue est incomparable : le puy de Sancy et le puy de Dôme peuvent offrir de plus vastes horizons, mais on n'y a pas, à un tel degré, la sensation d'immensité, les lignes y sont autrement confuses.

XVI

LES BŒUFS DE SALERS

Descente du puy Mary. — Visite aux burons. — Comment se fait la fourme. — Dans la forêt. — Le Roc-du-Merle. — La vallée de la Maronne. — Par la route sans arbres. — Salers. — Le buste de Tissandier d'Escous. — Les bœufs de Salers. — Comment fut sauvée la race. — L'hivernage et l'*estive*. — La vallée de Fontanges. — Saint-Bonnet-de-Salers. — Les défilés de la Maronne.

Laroquebrou. Août.

Il a fallu nous arracher au spectacle vraiment sublime offert par le sommet du puy Mary, car la course est longue encore jusqu'à Salers, d'où nous voulions gagner le pays de Pleaux, et les crêtes de la Maronne, que parcourt le long ruban de la route, manquent de fraîcheur et d'ombrages.

Un dernier coup d'œil à l'immense paysage et bientôt nous voici au pied des pentes rugueuses et raides sur lesquelles s'ouvre le col, origine du Mars. Mutins s'en vont les filets d'eau ; par leur fraîcheur ils font naître une herbe abondante et savoureuse. Des troupeaux de vaches brunes par-

courent ces *aygades*. Sur un ressaut est un buron, voisin de la *fumade,* parc clos de barrières mobiles, où, deux fois par jour, on rassemble les animaux pour la traite.

Un raccourci coupe les lacets de la route et va passer près d'un des burons. Le vacher, que les aboiements d'un chien ont fait sortir, nous accorde cordialement l'autorisation de visiter la rustique usine à fromages et nous fait pénétrer dans une étable prodigieusement sale. A cette altitude, où l'on ne récolte pas de céréales, les bêtes n'ont pas de litière et les excréments restent sur le sol, grossièrement pavé de pierres. Près de la porte, une vache allaite un veau qui s'est cassé la patte et que l'on ne peut envoyer au pré ; la pauvre petite bête a été dotée d'un appareil fait avec du bois et cela lui donne l'air le plus amusant et le plus triste du monde.

Le buron nous semble mieux tenu que ceux visités jusqu'alors par nous; les objurgations dont les fromagers cantaliens sont l'objet depuis si longtemps au nom de l'hygiène et de leur propre intérêt ont porté leurs fruits. Certes, cela n'a pas l'élégance des fruitières du Jura, l'air et la lumière manquent encore. Le toit bas, couvert de dalles de lave et porté sur des murs massifs, écrase bien un peule réduit, mais enfin

c'est presque une maison auprès de tant de huttes et de baraques de la montagne ; le sol est balayé ; le mobilier, fort sommaire, est soigneusement entretenu. Le logis lui-même a gardé sa rusticité, les gens du buron continuent à coucher dans une sorte de caisse remplie de paille. Ici le dortoir est au niveau du sol, ailleurs il se trouve dans un grenier, si bas qu'on y pénètre plié ou rampant.

A l'entrée est une pièce basse avec une cheminée ; au milieu, une table et des escabeaux ; tout autour sont rangés les récipients de bois ou *gerles* dans lesquels on a versé le lait après la traite. Ces gerles, hautes de un mètre, larges de 50 centimètres, sont placées près du feu et reçoivent la présure. En une heure, la coagulation s'est faite, le buronnier remue le mélange avec un singulier outil, un bâton dont un des bouts se termine par une ailette de hêtre et l'autre par une sorte de roue à jante et à rayons. L'outil entier se nomme l'*effragnan,* l'ailette servant à couper le caillé est une *mesadore,* enfin la roue employée à *casser* ce même caillé est appelée la *caillade.*

Quand le caillé est achevé, on le retire avec une grossière écumoire, la *menole,* simple planche percée de trous et fixée au bout d'un bâton, pour

le placer dans un récipient de bois également troué et nommé *fescelle*. Le caillé s'égoutte un peu, alors on le met dans des sacs qui sont soumis à l'effort d'une presse constituée par une lourde pierre à l'extrémité d'un levier. Jadis le pressage avait lieu par une opération assez peu ragoûtante : le buronnier appuyait ses genoux sur le sac ou sur le caillé enfermé dans la fescelle. A « genouiller » ainsi le fromage on faisait écouler une partie du petit-lait.

Le caillé devient alors la tomme, semblable à de gros pains avant la cuisson. On la porte dans une cave très obscure ; elle y reste environ quarante-huit heures et subit un commencement de fermentation. On dit que la tomme a *soufflé*.

Après ce soufflage, la tomme est reprise par les buronniers ; on la divise à la main, on la sale, on la malaxe dans un moulin ou bien on se borne à la pétrir. La tomme retourne dans la *fescelle ;* on la foule avant de la soumettre de nouveau à la presse, dont l'action lente fait disparaître les dernières traces de petit-lait. Après vingt-quatre heures, la tomme, suffisamment sèche, est devenue la *fourme ;* on la démoule pour la porter à la cave, où elle achèvera de se *faire,* c'est-à-dire de mûrir. Pendant tout le temps nécessaire à ce travail mystérieux, l'énorme cylindre de 25 à 50 kilo-

grammes devra être fréquemment lavé avec du petit-lait et retourné. Au bout de deux mois, la fourme est prête pour la vente ; on racle la croûte afin de détruire toute moisissure et l'on colore le fromage avec une sorte d'ocre.

Le petit-lait conserve une certaine quantité de crème que l'on recueille dans des baquets appelés *badiguoux;* elle y subit une véritable fermentation, ce qui n'empêche pas de la transformer en beurre, « produit infect, nauséabond, repoussant », dit un rapport de la Société d'agriculture. Les efforts tentés pour améliorer ce procédé ont été assez vains jusqu'ici ; cependant la société qui a porté un tel jugement a prouvé que l'on pouvait produire d'excellent beurre avec le petit-lait en le traitant à l'aide d'une écrémeuse, aussitôt après que le caillé s'est égoutté. On peut espérer qu'une amélioration se produira, déjà certains vachers admettent l'emploi du thermomètre et de quelques procédés moins barbares, grâce aux tournées d'un maître-vacher de la Société d'agriculture dans les centres de production.

Malgré tout, le Cantal et le Puy-de-Dôme sont loin d'atteindre le degré de perfection des autres départements fromagers ; il y a un abîme entre leur barbarie et les belles fruitières jurassiennes ;

pourtant les pâturages d'Auvergne pourraient donner des produits comparables aux exquis gruyères de notre frontière. Le bénéfice serait grand, la vache de Salers étant excellente laitière et produisant de 1 000 à 1 500 litres de lait, sans compter la quantité consommée par le veau. Cela permet d'obtenir de 100 à 150 kilogrammes de fromage. Même, sur le Limon, on voit des rendements de 180 kilogrammes. D'après la statistique de 1892, la valeur totale des fromages dans le Cantal dépasse 6 300 000 fr., et un poids de plus de six millions de kilogrammes. Le nombre des vaches est d'environ 142 000.

La région qui semble entrée avec le plus d'ardeur dans la voie du progrès est le plateau du Limon, occupant, au nord du puy Mary, toute la contrée entre les vallées de la Santoire et de la Rue de Cheylade. On y trouve des installations très propres, avec un matériel perfectionné; dans les vallées, beaucoup de petites fermes sont munies d'écrémeuses. Les concours pour la tenue des burons ont déjà porté fruit.

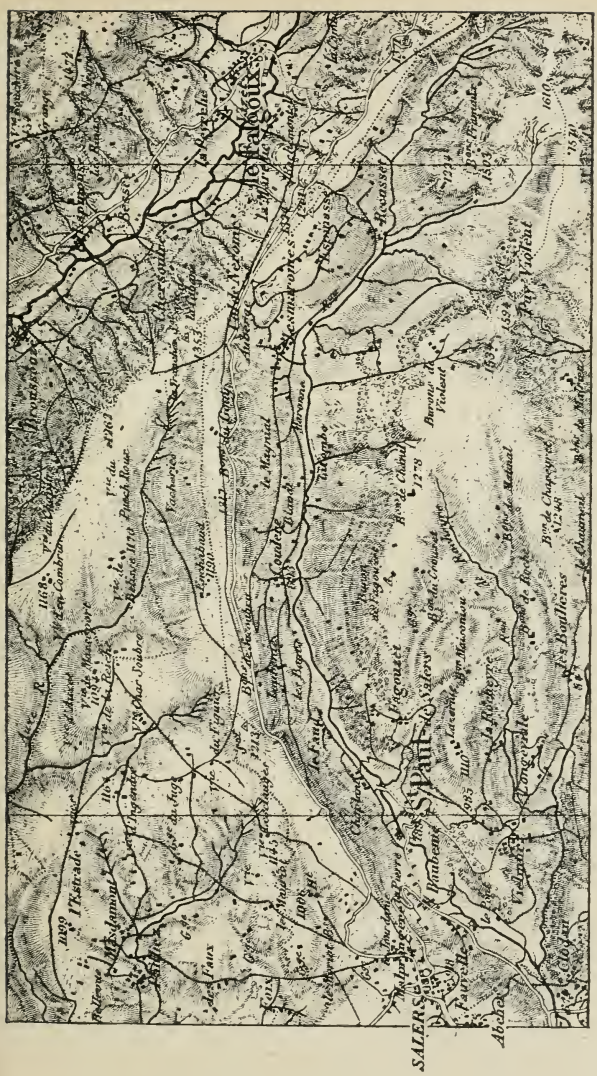
Le buron que nous venons de visiter n'a pas encore de matériel nouveau, mais les braves gens qui le dirigent et se refusent énergiquement à recevoir la moindre piécette en rémunération

pour le lait, le fromage et le pain que nous leur avons demandés, ont au moins quelque coquetterie pour leur pauvre gîte ; il est lavé et nettoyé.

En disant aux buronniers combien nous sommes enchantés de leur accueil, nous prenons congé d'eux pour rejoindre la route à l'entrée de la forêt.

La sylve, qui nous semblait inquiétante cette nuit, est maintenant fort avenante. Sapins énormes et hêtres abritent les tapis d'airelles et de mousse, sur les talus rougissent des fraises; des ruisseaux cristallins descendent au fond de petits ravins et vont rejoindre le Mars. En plein bois se détache la route de Salers ; elle s'élève en pente douce jusqu'à la grande paroi basaltique du Roc-du-Merle, en longe le pied et domine le puissant éboulis qui a revêtu les pentes inférieures de la montagne. De ce point la vue est fort belle sur le Falgoux, ses hameaux et les pâturages parsemés de burons.

La route est ombreuse et charmante ; les roches sont couvertes de plantes, de fleurs aux couleurs vives et de mousses adorables. Les sureaux à grappes éclatantes et les fougères revêtent les pentes abruptes. Il en est ainsi jusqu'au col de Nérome, par lequel on va du versant du Mars à celui de la Maronne. C'est alors un changement


Le Fadoux
Le Mur de la Vaye
Le Pont de Crocq
Aubusson
Le Maynial
Pressac
Pays Violent
Bourg de Violent
Bois de Chaud
Bois de Crouset
Bois de Chapeyrat
Bois de Malenat
Bois de Roche
Bois de Maisonneuve
Bois de Maisonneuve
Bois de Chaumont
Bois de Maynat
Bois de Chaumont
Bois de Mazeau
Bois de Mazeau
Bois de Mazeau

de décor à vue. A peine a-t-on dépassé l'auberge construite à la ligne même de partage des eaux et la grande végétation disparaît. La route longe le flanc et presque le sommet d'une arête gazonnée sous laquelle se creuse, très profonde, la vallée où coule la Maronne naissante : vallée sévère sur ce revers exposé au midi, plus fraîche du côté opposé, où de grands bois couvrent les escarpements dominés par la masse superbe du puy Violent.

Le chemin s'en va sur cette sorte de paroi herbeuse, hérissée de roches basaltiques, sans un arbre. La chaleur est vive malgré l'altitude de plus de 1 300 mètres ; bientôt Pierre commence à regretter les grands sapins et les sous-bois où mûrissaient les fraises. Sous nos pieds, s'escarpent des pentes raides où l'on est surpris de voir des vaches pacager sans rouler dans l'abîme. Au-dessus, la montagne se prolonge en croupes couvertes d'herbe, où le bétail est nombreux. Des vacheries et des burons les parsèment. D'un sommet voisin, où nous allons nous asseoir un instant, on voit d'immenses pâturages s'abaisser vers les bords de la vallée du Mars.

Qu'elle est longue cette route, par le soleil de midi, au cœur du mois d'août ! D'autant plus

longue que le but est sans cesse visible. Là-bas, sur une terrasse, est la ville de Salers, toute grise, avec ses toits couverts en lourdes dalles de phonolithe. On y descend par une pente si douce, que l'on pourrait se croire en plaine.

Route solitaire aussi ; pendant ces deux lieues nous ne rencontrons pas âme qui vive. Enfin les détails s'affirment, on distingue les fenêtres des maisons. La chaussée fait un grand détour pour éviter des amoncellements de blocs entre lesquels s'en va le vieux chemin. Puis voici les premières maisons d'une toute petite, toute grise, toute vénérable et toute charmante cité. De vieilles maisons de noble ordonnance dans les rues ; sur la place, des hôtels à tourelles dont un, occupé par un notaire, est un véritable bijou. Deux vieilles portes fortifiées, des ruelles étroites, une église qui renferme une belle *mise au tombeau,* tout cela constitue un des plus intéressants décors citadins de l'Auvergne.

Salers semble restée intacte depuis le temps où elle était siège d'un bailliage royal et dominait par ce rôle officiel les vallées voisines ; c'est une de ces villes où l'on s'étonne de voir circuler des gens dans le costume moderne. Tout au moins, par ces rues où les maisons à pignons et à porches sculptés donnent l'idée d'une cité parlementaire,

voudrait-on rencontrer M. le bailli ou M. le tabellion portant la perruque poudrée et l'habit à la française.

Au quartier de Barrouze, une promenade occupe la pointe du plateau de basalte où la ville s'est étendue. De là on découvre toute la haute vallée de la Maronne, les hameaux et les moulins de la commune de Saint-Paul, la vallée de l'Aspre où le village de Fontanges s'allonge si gracieusement. Le puy Violent, le puy Chavaroche, de belles lignes de basalte attirent et retiennent l'attention.

Sur la place de Salers un buste est érigé. L'inscription du piédestal dit simplement :

A TISSANDIER D'ESCOUS

PROPAGATEUR DE LA RACE DE SALERS

L'hommage est mérité. Sans l'homme de bien auquel on a élevé ce monument modeste, le Cantal ne serait pas parvenu à l'état d'aisance acquis par les régions pastorales.

La race de Salers est de toutes nos races de bœufs françaises celle qui a les caractères les plus particuliers aux yeux du grand public [1]. Chaque

1. Une partie de ce chapitre a été détachée et publiée sous un pseudonyme dans un article du *Petit Journal*. (Note de l'auteur.)

année, à Paris, quand on a admiré les formes opulentes des bœufs gras et que l'on erre de boxe en boxe, on s'arrête toujours devant ces animaux au pelage presque sombre, aux cornes fines, qui évoquent vaguement l'idée d'une faune lointaine.

De fait, cette race est pour les autres parties du pays une chose nouvelle. Il a fallu les efforts persévérants de citoyens et d'agronomes épris du bien-être de leur province pour faire connaître cette variété bovine, lui donner droit de cité et l'améliorer au point que nous connaissons aujourd'hui.

Car ce bétail est une sorte de conquête moderne. Dans les temps passés et jusqu'au milieu du XIXe siècle, on dédaignait le bœuf d'Auvergne ; nul ne songeait à lui donner davantage d'aptitude au travail, pas plus qu'on ne pensait à procurer aux vaches plus d'aptitude laitière. Même les savants voués aux choses de l'agriculture estimaient que ce que le pays avait de mieux à faire c'était d'implanter une autre race. On vit, en 1841, la Société d'agriculture du Cantal demander au Gouvernement une somme de 20 000 fr. « pour découvrir, importer et naturaliser dans le pays le meilleur type laitier de France ou d'Europe ». La Société allait plus loin encore : elle préconisait la

suppression des primes accordées aux meilleurs éleveurs, pour les remplacer par des encouragements à la culture des fourrages artificiels !

Heureusement, les idées des agronomes du chef-lieu n'eurent pas de prise sur le robuste bon sens des membres des comices de canton, ceux-ci reconnurent que l'on ne pouvait encourager uniquement des cultures dont la zone ne s'étend pas à tout le pays, certaines terres étant inaptes à la production des fourrages artificiels.

Mais, si l'on s'opposait avec raison à l'abandon de la race de Salers, il ne semble pas que l'on ait cherché aussitôt à l'améliorer. Bien mieux, on l'ignorait. Dans les grands concours de Poissy et dans les premiers concours généraux, Salers ne figure pas. Les rares animaux envoyés d'Auvergne sont compris dans la vague désignation : *races de montagne*. Un seul type a les honneurs d'une mention : la race d'Aubrac [1].

Cependant on commençait à comprendre la valeur de ce bétail. Un concours régional fut tenu à Aurillaç en 1851, et le pays de Salers, admis sous son nom, s'y révéla par des bêtes superbes. Deux ans après, à Orléans, un taureau de Salers obtenait le premier prix des races de

1. Sur les montagnes d'Aubrac, voyez le chapitre X.

montagne : une médaille d'or et 1 200 fr. Il était présenté par un propriétaire de la Haute-Vienne, révélant ainsi que, même en Limousin, on appréciait le bétail d'Auvergne.

En 1855, Salers eut la consécration officielle. Le ministre de l'agriculture d'alors, M. Rouher, était Auvergnat ; il saisit l'occasion du concours universel pour faire l'éloge de la « race de Salers ». Dès lors ces beaux animaux avaient la vie civile ; dans tous les concours ils forment une catégorie.

Pourtant cela eût peut-être été vain sans un homme de cœur et d'action, M. Tissandier d'Escous, héritier d'une noble famille de Salers, qui se découvrait tout à coup la vocation d'éleveur et se faisait lui-même une forte éducation agronomique. Il reconnut que la richesse de l'Auvergne était dans l'amélioration de la race de bétail, si bien adaptée aux besoins du pays.

Il ne se lança pas à l'aventure, il voulut connaître par lui-même les procédés qui avaient développé la richesse des régions voisines, comme le Charolais. Aussi, dit son biographe, M. Jules Serieys, « il apprit les principes rationnels qui doivent guider le producteur pour obtenir de ses animaux un engraissement facile et précoce sans dépouiller la race locale de ses qualités primi-

tives... Lentement peut-être, mais avec une sûreté de coup d'œil remarquable, par la pratique raisonnée des lois de la sélection, il parvint à défaire nos salers de leur conformation osseuse, décousue, anormale, et augmenta en eux la relation du poids net au poids brut. »

Pourtant l'œuvre restait confinée sur le sol d'Auvergne. Malins, les gens des provinces voisines présentaient sans vergogne des bœufs de Salers comme nés dans leur propre terroir.

Malgré tout, on n'aurait pas triomphé des préventions sans la ténacité auvergnate. M. Tissandier d'Escous avait enflammé ses voisins. A grands frais, en ce temps où les chemins de fer étaient rares, ils amenaient leurs bêtes partout où il y avait des concours; enfin ils réussirent à s'imposer et à vendre leur bétail à des prix que connaissaient seuls les producteurs d'autres races. En 1856, un taureau atteignait 1 520 fr., et l'on vit couramment vendre des vaches 1 000 fr.

Mais pour arriver à de tels résultats, il fallait de la volonté et de l'énergie chez l'initiateur. Grâce à lui encore, on parvint à créer le concours spécial de la race de Salers qui a contribué à maintenir celle-ci dans sa pureté.

Par l'ardeur d'apôtre de Tissandier d'Escous, la Haute-Auvergne a gardé et transformé les

animaux qui ont fait sa richesse et qui, aujourd'hui, se répandent partout, type le plus parfait peut-être de la vache de montagne.

Ces beaux bœufs à poil roux, presque rouge, ces vaches agiles, sont la poésie des hauts sommets auvergnats. Par les chemins montueux et ardus, souvent creusés d'ornières, remplis de grosses pierres, ils conduisent les chars rustiques que la gravure a popularisés. Dans les terres déclives, on les rencontre, patients sous le joug, retournant la couche arable pour préparer la moisson future de seigle ou la récolte de raves.

Tout en haut, dans les pâturages qui entourent les lacs ou recouvrent les coulées de lave, on voit, par centaines, paître les vaches rouges. Ces belles bêtes élaborent avec le suc de ces plantes fleuries le lait onctueux qui, recueilli dans les gerles en bois, va être transformé en *fourmes*.

Partout elles animent ces cimes où ne croît aucun arbre. Le tintement mélancolique de leur cloche est le seul bruit que l'on entende à ces altitudes d'où le rapide hiver chassera bientôt toute vie. Elles partiront elles-mêmes en hâte quand leur instinct les avertira de l'heure du retour à l'étable, mais se montreront impatientes d'y revenir quand le même instinct leur dira que

les pelouses des hauts pâturages sont dégagées de neige.

Sans le bœuf et la vache de Salers, qui ont conservé et accru le bien-être de la montagne, l'émigration auvergnate, toujours si considérable, deviendrait générale. La vie est rude dans ces vallées supérieures, la culture précaire; l'herbe seule y vient à merveille. En faisant vivre tant et de si précieux bétail, elle maintient le petit monde des pasteurs et des fromagers, assurés d'une existence sinon opulente, au moins plus facile et douce que celle de la grand'ville.

Le séjour des bestiaux dans les pâturages de la haute montagne dure cinq mois : du 20 mai au 15 octobre. Le reste de l'année, le troupeau est enfermé dans les étables du bas pays, bien loin des plateaux herbeux ; parfois la ferme est à 50 ou 60 kilomètres de ces prairies estivales. Pendant l'hivernage, les animaux sont exclusivement nourris de foin et de paille jusqu'au milieu d'avril. A ce moment, on conduit les vaches dans les prés voisins de l'exploitation ; elles se jettent avidement sur l'herbe qui commence à croître. Après un mois de ce régime, la neige ayant fondu dans la montagne, les bandes se mettent en marche. Cette montée est la période vraiment

vivante du pays cantalien. Ces milliers de bêtes qui se pressent vers les sommets, poussées par l'irrésistible instinct, sont un spectacle inoubliable. La vente des veaux dont la naissance s'est produite pendant l'hivernage, celle des jeunes bœufs livrés à l'âge de deux ans comme animaux de labour aux cultivateurs de l'Ouest, dans les régions d'Angoulême et de Poitiers, ont lieu dans les foires, celle de Fontanges surtout, le 15 mai, avant la *montée* et après le *retour de la montagne,* les 29 octobre et 26 décembre[1]. Ce village est mieux situé que Salers pour les rendez-vous commerciaux, il occupe le fond de la vallée de l'Aspre, près du débouché dans la vallée de la Maronne. Un rocher domine Fontanges et porte encore les ruines du château qui fut le siège du duché créé par Louis XIV en faveur de Mlle de Fontanges, « belle comme un ange et sotte comme un panier[2] ».

Salers, qui deviendra, dit-on, une station d'été par la création d'un grand hôtel, ne possède pas

---

1. Une autre foire a lieu le 5 septembre. La quantité de bœufs de travail vendus par tout le Cantal est évaluée de 30 000 à 40 000.

2. La duchesse de Fontanges est née au château de Cropière, en Carladès.

de voie ferrée ; ses relations ont lieu par les gares de Drugeac et de Drignac-Ally, dont 10 kilomètres la séparent. Ce parcours conduit de la région des pâturages à celle des cultures ; en moins d'une heure, le changement est complet.

En quittant Salers, on a une vue curieuse sur la petite ville ; ses remparts, ses pignons, ses toits aigus et ses tourelles font un saisissant décor romantique.

La route se dirige vers Saint-Bonnet à travers les herbages remplis de bétail ; les burons et les vacheries sont nombreux encore. Le voisinage de la ville enlève à cette région pastorale le caractère solitaire des hauts plateaux ; à chaque instant on croise quelque voyageur. Beaucoup vont à cheval, même les femmes. Celles-ci enjambent leur monture comme les hommes. Chargées d'un panier et d'un parapluie, la tête couverte de la coiffe de paille, elles mettent un peu de couleur locale dans le paysage.

Plus on s'éloigne de la ville et plus celle-ci semble grandir, la menue villette de tout à l'heure a maintenant l'aspect d'une petite capitale, tant elle a fière mine au sommet de sa terrasse de basalte d'où elle commande d'immenses horizons sur l'Auvergne et le Limousin.

Les pâturages perdent peu à peu de leur uni-

formité. Il y a encore de grasses prairies, mais coupées de cultures : un peu de froment, du seigle et du sarrasin surtout, dont les farines mélangées constitueront ce noir *bourriol* qui est, avec le laitage, le fond de la nourriture du paysan. Puis les arbres apparaissent ; Saint-Bonnet est enveloppé de frênes et de tilleuls ; pittoresque village aux maisons éparpillées. L'église, petite, est très ornée de statues et de dorures.

Saint-Bonnet occupe la lisière des grands pâturages. Les cultures dominent désormais ; les prairies, nombreuses encore et vastes, sont encloses de frênes et de hêtres. Sous les arbres, les vaches reposent, ayant au cou une cloche de fer poli. Ce paysage placide se reproduit sans cesse sur le plateau ondulé, coupé de vallées jusqu'à la grande fissure que s'est creusée la Maronne.

Par ces haies enfermant les pâtures, la base des grands sommets cantaliens rappelle le Limousin. Ce pays est proche d'ailleurs, le gros bourg de Pleaux, assis sur un plateau allongé, confine au département de la Corrèze, à ce petit pays de Xaintrie [1] que la Maronne traverse jusqu'à sa jonction avec la Dordogne.

---

1. 28e série du *Voyage en France*.

Entre la Maronne et la Cère, la contrée est plus accidentée. Le chemin de fer a dû se frayer passage au prix d'énormes et superbes travaux. A partir de la station que domine le château de Branzac drapé de lierre, la voie coupe une série de méandres par des tunnels entre lesquels on contemple un instant la gorge au fond de laquelle se tord la rivière. Les abords du hameau de l'Espont, surtout, ont nécessité toute la science des ingénieurs. La Maronne y reçoit la Bertrande et celle-ci s'accroît de la Soulane ; les trois rivières coulent au sein de défilés. Pour passer d'une vallée dans l'autre, on a dû forer le rocher et jeter de grands viaducs. Ces brusques passages de l'ombre à la lumière, ces travaux d'art aux lignes sévères accroissent la beauté du site. Le parcours en wagon, d'Eygurande à la vallée de la Cère, est vraiment une fort belle chose.

XVII

LE POÈTE DU CANTAL : VERMENOUZE

Les traditions de la Haute-Auvergne. — Arsène Vermenouze, capiscol du Cantal. — L'Auvergne et la Provence. — Le buron. — Village d'Auvergne. — Mœurs rustiques. — Les repas. — La veillée. — La vie pastorale. — L'été dans la montagne, — A travers la bruyère. — La châtaigneraie. — La bourrée et la cabrette. — Chansons d'Auvergne. — La grande et la petite patrie.

Aurillac.

La Haute-Auvergne a gardé plus intacte que la Basse-Auvergne sa vieille physionomie. Moins visitée par la foule élégante et cosmopolite attirée par Clermont, Royat et le Mont-Dore, elle conserve avec une sorte d'obstination les vieilles coutumes, malgré l'incessante émigration qui entraîne ses enfants vers Paris. Ainsi le Cantal, bien plus que le Puy-de-Dôme, semble incarner l'Auvergne. Le Cantal a inspiré le poète qui sut rendre avec toute sa rudesse et toute sa grâce aussi le pays des puys, des grandes pelouses et des torrents de cristal.

Si l'Agenais fit naître Jasmin, si la Provence

a Mistral, si la Flandre inspira Desrousseaux, l'Auvergne possède Arsène Vermenouze. Et par Auvergne, bien que Vermenouze semble toujours parler de la province entière, il faut entendre le massif cantalien.

C'est à lui que je vais demander de nous dire la vie intime de ce pays où je suis passé trop rapidement pour pouvoir le décrire en toutes les saisons et dans l'existence familiale, un peu close à l'étranger. Mais Vermenouze est fils de ce pays, il y tient par des racines profondes, il a su le dépeindre avec une inexprimable intensité. Je ne pourrai donner que des traductions de ces poèmes publiés sous le titre de *Flour de Brousso,* fleur de bruyère. Mais cette prose est celle que Vermenouze a mise en regard de ses vers patois, un patois fleurant de près le provençal, s'il est plus rude. Et la poésie subsiste, pénétrante, avec, parfois, le rythme et la mesure, si la rime et l'expression pittoresque ne peuvent pas toujours être rendues.

Arsène Vermenouze est un notable commerçant de la bonne ville d'Aurillac, né près de la cité, dans cette contrée de Crandelles et de Saint-Paul-des-Landes où l'émigration en Espagne est restée coutumière; il a été de ceux qui cherchèrent fortune dans la Péninsule. Au retour, bien

lesté d'économies, il a fondé une maison de liqueurs, mais dans cette pacifique industrie, il est resté migrateur : dès qu'il peut échapper aux affaires, il part à la chasse, suivi de ses chiens, par les puys, les *cams* de bruyères, les marais où se plaisent les oiseaux aquatiques. Tout en poursuivant le gibier, il chante le pays, la bonne terre natale, les grands monts dressés à l'horizon ; alors, pendant le repos dans l'auberge enfumée, ou lorsqu'il est revenu à la ville, il écrit les vers ainsi improvisés.

Il se rattache intimement à l'école provençale et a été adopté comme un des leurs par les félibres. Ceux-ci vinrent en Auvergne, Vermenouze se rendit en Languedoc et en Provence. C'est aux poètes de ces provinces qu'il s'est plus volontiers adressé pour décrire son Auvergne. Il est à celle-ci ce qu'est le capoulié pour ses féaux du félibrige ; on l'a proclamé *capiscol* de la branche auvergnate du roman. Il s'est plu à mettre en relief le contraste entre les deux pays et les deux races qu'unissent les mêmes traditions de la langue d'oc :

Toi Provence, tu as le grand soleil, nous autres, la neige ; — tu as la mer bleue, et douce, et pleine de caresses, — ta mer qui toujours te chante et te berce : — l'Auvergne a sa montagne et c'est plus près du ciel.

Devant le puy Mary, cime double et pointue, — le Griounel et le Griou semblent être à genoux, — et comme deux enfants de chœur se font petits — au pied de cet évêque, à la cime fourchue.

Nous avons le col de Cabre et le rude Lioran — tou jours environné de brumes et d'orages, — et plus haut, au-dessus de ces puys sauvages, — le Plomb, roi du Cantal, dresse son large front.

Et de partout, des ruisseaux et de claires rivières, — comme un troupeau de blancs moutons effarouchés, — sautent le long des rocs par la foudre ébréchés, — et leur suspendent au cou de flottantes crinières.

Il se plaît aux tableaux rustiques de sa montagne.

Nous vous ferons visiter Saint-Simon et Mandailles, dit-il aux félibres ; — sur des arbres coupés vous passerez nos ruisseaux, — et vous pourrez voir là nos bouviers d'été, — dans les prés accroupis tondre l'herbe avec la faux.

Vous en compterez souvent, huit ou dix alignés, — chaussés de sabots pointus, culottés de grosse toile, — et quand vous les aurez vus brandir la large lame, — vous penserez qu'ils ne sont pas fainéants, les Auvergnats.

Par un matin frais et clair comme une perle, — nous monterons au buron qu'ombragent de vieux tilleuls. — Là, nos vachers, qui n'ont pas froid aux orteils, — pieds nus et deux à deux portent la grande *gerle*.

Les bergers à pleins bras tiennent les petits veaux ; — les valets pressés traient, le lait écume, — un lait tout parfumé, tiède encore et qui fume, — et que vous pourrez là, boire à même le seau.

Mais déjà les vaches marchent vers la *fumado*. — Un rayon doré vient caresser leur poil, et toutes l'œil luisant, la tête levée vers le ciel, saluent le soleil d'un large meuglement.

Sur les murailles même du buron l'herbe pousse. — Vêtu de feuilles de lierre, aplati et bossu, — à travers les vieux tilleuls voyez-le, le buron : — il ressemble à un gros nid de merle caché dans la mousse.

Une petite porte, qu'un gond en bois attache à la muraille, — vous permet de passer du buron dans la cave. — Prenez garde : la route n'est pas toujours bien bonne, — et pour bien y marcher, il ne faut pas se tenir debout.

Mais aussi, quand on y est, ce n'est pas chose commune — le coup d'œil qu'offrent là, *fourmes* et *parabels* — roux comme de l'or, et larges et si grands, — qu'ils pourraient dans le ciel servir de pleine lune.

Voulez-vous connaître le village de la Haute-Auvergne, son charme pénétrant et doux, l'intérieur de ces maisons construites en matériaux frustes, souvent encore couvertes en chaumes ? Écoutez le poète :

Au milieu des tilleuls, un vieux clocher lève la tête, — et le bourg (six maisons), contre lui blotti, — rappelle des poussins sous l'aile de la poule.

Un ruisseau qui sort du puy, bleu et blanc tout à la fois, — au pied du petit village saute de rocher en rocher ; — et dans le clocher vieux, si vieux ! une cloche — monte et descend dans un grand *bolinbolon ;* et toute rauque qu'elle est, sa voix s'entend de loin : — c'est l'*Angelus* du soir qui sonne.

Et dans ce moment plus d'un rude paysan, — pendant que, rouge comme du sang, le soleil — derrière les puys, sombre fièrement dans sa gloire, salue pieusement, sur l'herbe agenouillé, — la Mère de ce Dieu qui fait germer le blé, — et garde de tout mal le fermier et la ferme.

Et les chars de foin errent par les sentiers, — tout pleins de racines noueuses et de trous ; les bœufs soufflent, des bœufs rouges, de grande taille, — et l'on entend crier : Hue, Bourro ! hue, Queirel ! — Les femmes, sur le cou, emportent le râteau ; et les hommes, chaussés de sabots pointus, la faux.

Chaque maison, sur la cheminée, a son panache de fumée, et près de la crémaillère, au foyer, le vieux lun (lampe de cuivre à trois becs) s'allume en même temps que là-haut les étoiles. — Et le lard, moitié gras, moitié maigre cuit dans la marmite, — avec l'échinée et les choux qui font du bon bouillon. — Sur la table on voit luire les écuelles.

Écuelles à anses et larges plats d'étain, — qui ne sont pas faits d'hier, pécaïre ! ni d'antan ; — la table est en chêne, la nappe épaisse et grossière : — les serviteurs déjà l'entourent ; les voilà — qui coupent le chauteau de tourte rude et sain ; — et chacun sur la soupe, souffle à pleines joues.

Vous le connaissez tous, le dedans de la maison ; — vous connaissez la souillarde avec sa petite vitre, ses ferrats (seau de cuivre), ses chaudrons, ses pots et ses marmites ; — l'armoire de cerisier, le lit à baldaquin, — vous connaissez le verger, aussi le jardin, aussi la basse-cour, — les loges à porcs, les poulaillers où juchent les poules.

Les habitants du Cantal sont connus pour leur

appétit robuste, pour les repas pantagruéliques succédant aux journées frugales. Vermenouze s'est plu à dépeindre ce côté des mœurs auvergnates et l'orgueil des maîtres de maison à montrer les provisions accumulées. Voici le tableau d'une année d'abondance :

Par en haut, au pays, il y a du foin dans les granges, — et les gens n'y sont pas hargneux plus que de coutume, — car la fourme vaut sept pistoles le quintal, — et partout le bétail paie bien ce qu'il mange.

Aujourd'hui, pour aujourd'hui les paysans ne pleurent que d'un œil ; — les fermiers mettent de nouveau la mine rouge ; — ils ne dînent plus avec des quartiers de potiron, — et chez eux l'on sent une odeur de viande fraîche.

Cela fait plaisir de voir, en long chapelet, — les saucisses et les boudins entremêlés, — et les jambons blancs, noirs et panachés, — qui garnissent, d'un bout à l'autre, leur plafond.

Dans le récit d'un repas :

Ce furent d'abord — des têtes de veaux et des têtes de porcs, — et des andouilles et des quantités de panses farcies, — et des chapelets de saucisses toutes chaudes...

Aux félibres, fiers de leur aïoli et de leur brandade, qui ne valent pas la « pubrado », civet à la mode du Cantal, il vante souvent la soupe aux choux. Voici comment, dans une petite pièce, il

donne la recette de ce mets national de l'Auvergne :

Prenez un chou d'abord, un gros et joli chou, — pommé, dur et qui ne soit pas trop flétri par le gel, — une jambe de porc du pays, au poil à demi roussi — et deux morceaux de saindoux, deux bons morceaux, il les faut !

Du lard gras et maigre, rance un peu, mais bien peu, — des navets planezards d'Ussel ou de Lusclade. — La jambe (je ne l'ai pas dit) doit être mi-noire et mi-blanche, — car, seuls, les porcs d'Auvergne ont les jambes ainsi.

Mettez, sans vous presser, tout cela dans une marmite, — avec un coq bien farci ou quelque vieille poule, — un jarret de veau, une côte de bœuf ;

Mettez de la viande, mettez-en, n'ayez peur ! — n'oubliez pas l'ail, les ognons, les carottes, et, pendant quinze jours, vous vous en lécherez les lèvres.

A cette nourriture capable d'effrayer d'autres estomacs que ceux des Auvergnats, convient le vin âpre des bords du Lot, ce petit vin d'Entraygues et de Fel, célèbre ici, mais dont la renommée ne dépasse guère Aurillac ; il est produit par un pauvre vignoble :

— Vigne maigre et rance, qui boude, — qui traîne à regret par les puys et les pentes — ses pousses maladives, tordues comme des serpents. — Aussi le petit vin qui jaillit de sa grappe — n'est pas bien fort, le pauvre, et ne tache pas la nappe.

Flour de Brousso n'évoque pas seulement ces idées de repas copieux et d'appétits robustes, le poète revient toujours à ses montagnes et à la vie intime. Voici un petit tableautin de la veillée :

Nous étions tous, ce soir-là, autour du foyer : — Rose la bergère hargneuse et revêche, — le bouvier grand Geraud, qui avait été en Afrique — et qui en était revenu noir comme une châtaigne cuite.

Les servantes l'Annote et la grosse Delphine, — deux langues qui auraient fait battre ensemble deux puys, — bavardaient comme elles faisaient toutes les nuits, — derrière deux longues poignées de laine blanche et fine.

La Rose délayait la pâte des *bourriols,* — Guinot et moi, nous faisions à la *pierre volée,* — (chacun fait ce qu'il peut pour passer la veillée). — Antoine le petit bouvier, écorçait des châtaignes sèches, — et Geraud, qui devait nous ouvrir le chemin dans la neige, — parlait avec mon aïeul de vaches et de bœufs.

Nous étions tous à la maison, maîtres et domestiques, — tous, autour du feu, nous étions en demi-cercle, — car au dehors un vent noir d'hiver, — et la souche, quartier d'arbre des plus rustiques, — sur la braise, à cheval des grands landiers de fer, — tordait comme des bras ses tronçons antiques.

Vermenouze s'attache surtout à la vie pastorale. On devine en lui comme un regret confus de l'existence qui eût été sienne sans la force atavique qui le conduisit en Espagne et fit de lui

un commerçant. Il aime à chanter le beau bétail de Salers, richesse et gloire du pays.

Mon aïeul était grand connaisseur en bestiaux. — Une année qu'il avait force foin dans la grange, — il partit à cheval, s'en alla à Fontanges — et acheta en une seule fois six vaches et trois taureaux.

Cet achat en gros lui récura la bourse ; — mais c'était plaisir de voir dans la cour — les neuf salers frisés, luisants, rouges de poil. — Et mon aïeul souriait satisfait de sa course.

La vie des bestiaux autour des burons, le retour des vaches chassées des hautes cimes par la neige sont rendus avec un charme pénétrant.

En plein air ! sous le soleil qui flambe — les vaches jusqu'à mi-jambe — dans l'herbe pleine de senteurs, — paissent la réglisse en fleurs — et l'airelle, — et la gentiane rude ; — elles paissent jusqu'à ce que du ciel — descende la première neige — et que l'autan grognon souffle.

Alors les rouges troupeaux, — les *bourrets*, les taureaux, les veaux, — et les génisses et les *manes* — des puys descendent vers les plaines, — et tout cela beugle, et, trin, trin, — au meuglement long et dur, — claire et pure, la clochette mêle — une jolie voix d'argent.

Et le long des pentes sauvages, — labourée, par l'eau des orages, — tout cela galope par en bas ; — car ils ont senti l'étable chaude, — et le lit mollet de bonne feuille, — où ils grugeront tout l'hiver, — attachés au collier de fer, — le foin sec dans la crèche vieille.

Mais l'été est la saison préférée du poète, celle qu'il aime dépeindre :

L'été ! c'est surtout sous le soleil des grands étés — qu'il faut voir l'Auvergne, et ses prés, et ses ruisseaux, — ses bois feuillus d'où émerge quelque clocher d'église ; — c'est l'été qu'il fait bon se promener sous les tilleuls, — qu'il fait bon des cerisiers dépouiller les rameaux, — pour y manger, savoureuse et fraîche, la cerise.

Et si vous avez la migraine et voulez en guérir — c'est l'été qu'il faut gravir le puy Mary ; — car la migraine, là, l'air pur et sain l'étouffe : — quand vous en descendrez, vous aurez vingt ans de moins, — et léger, le long des pentes, vous pourrez, souple comme une tige d'osier, — cueillir l'airelle sanglante et la rouge fraise.

Si belle que soit à ses yeux la montagne natale, elle n'a pas eu pour le poète auvergnat la même douceur mélancolique que les hautes croupes de bruyère de Montsalvy — les cams ou la misère de la Châtaigneraie voilée par l'ombre des grands arbres :

J'ai traversé d'abord la *cam* de la Feuillade — où la terre ne vaut pas cinq francs l'hectare. — Et ce n'est pas qu'elle soit pelée : — elle est hérissée comme le râble d'un sanglier ; — car, si l'herbe y manque et si le blé y est clairsemé, — la bruyère la vêt d'une robe fourrée — et lui met sur l'échine une crinière rude ; — mais cet ornement, par malheur, ne vaut pas cher. — C'est triste, c'est gris, un pays plein de bruyère... N'était la fougère qui y pousse, — et qui égaie un peu ces pauvres pays,

— vous diriez que le soleil, ma foi, les a cuits. — Et seul contre une terre écobuée, contre un maigre champ moissonné, — quelque pâtre y garde un petit troupeau de brebis. — Jusqu'à Montsalvy, il en est presque partout ainsi : — sur neuf lieues de bruyère à peine six maisons.

La Châtaigneraie a inspiré Vermenouze. Il a voulu la venger du dédain des gens du haut pays, fiers de leur foin abondant, de leurs belles eaux, de leur bétail gras et fort :

Je veux chanter le châtaignier. — Il est rustique, il n'est pas élégant, il n'est pas noble, — mais c'est un arbre nourricier. — C'est l'arbre du pauvre, c'est l'arbre du peuple. — Je veux chanter le châtaignier.

Au froment exigeant il faut de la terre grasse, — il lui faut tout, culture, et terrain, et fumier. — La vigne maladive (elle est de trop vieille race), veut du soleil levant un coup d'œil, le premier, — mais lui n'a pas besoin de cela, le châtaignier.

Il pousse partout, dans la terre glaise, dans le sable et dans le gravier : souvent au milieu d'un roc, perdu dans les genêts, — vous voyez, fier comme un roi qui a sa couronne en tête, — ou comme un coq à la plus haute cime d'un clocher — un gros arbre feuillu (vous le connaissez de reste), — seul d'un roc dur comme le fer peut sortir le châtaignier.

Et il en sort de ce roc, qui s'est fendu par le milieu : — sa racine s'y est fichée et, dans le trou obscur, elle laboure, trouve la terre au fond, s'en repaît, — et cela suffit : du roc l'arbre n'est pas prisonnier. — Son tronc, creux et vermoulu, perce la terre dure, — et, glorieux, vers le soleil, monte le châtaignier.

Le long des puys, que la chaleur rôtit et brûle, — où plus rien ne pousse, pas même l'arrête-bœuf, — sur des sommets qui sont pelés comme des œufs, — le châtaignier gaillard épanouit sa frondaison.

Plus la chaleur flambe, plus il se plaît, lui : — quand tout se froisse, sèche et meurt dans la campagne, — le brave châtaignier, tout chargé de châtaignes, — vaniteux comme un paon, fait la roue au soleil.

« Fichu pays, ce pays de châtaigneraies ! » — disent les fiers paysans, fils des terres hautes, — les montagnards aux cheveux blonds, aux joues rouges, — qui toujours ont de la viande et du vin à la maison, — « fichu pays, disent-ils, pour l'homme et le bétail.

« Cela n'enrichit pas un pays, la châtaigne — encore que les châtaigniers rompent sous le poids des rameaux : — l'herbe par en bas vous monte à peine sur les orteils, — et de deux choses l'une : les prés y sont comme des marais — ou secs au point qu'on y voit chevaucher les grillons.

« Le foin de vers là-bas ne vaut pas notre paille, — et les bœufs, et les taureaux rouges de Saint-Chamant — ou de Salers, quand ils l'ont rongé toute l'année — deviennent fauves et sont comme des cosses.

« Les hommes, non plus, n'y sont pas bien gaillards : — Ils n'ont pas le ventre gros ni davantage la mine rouge ; — ils font surtout la soupe avec des quartiers de courge, — et les grands jours de fête avec des quartiers de lard. »

Du bas pays ainsi parlent les montagnards.

Ils ne disent pas, les rusés, et les méchantes langues, — que si l'homme de la châtaigneraie est un peu maigriot, — quand il s'irrite il est vaillant, malin et têtu, — et qu'alors il n'y a pas de diable qui le tienne. Le mon-

tagnard ne sait pas (s'il le sait, il n'en a pas l'air) — que dans les bas pays les filles sont belles, — et que le pays qui produit ces plantes — a le droit de s'en croire et d'en être fier autant pour le moins que d'un veau de Salers.

Et moi qui suis chasseur et qui ai de bonnes jambes, — je l'aime ce vaste pays de bruyères et de forêts ; — l'homme y est maigre, mais le perdreau y est gros, et c'est parmi les châtaigniers que se plaît le lièvre.

Moi aussi je me plais, un soir d'automne, d'y fouler la fleur violette de la bruyère, — de marcher sur la fougère déjà rousse, sous le ciel gris où l'on voit passer des vols de grues.

Par places, la mousse est fine comme une soie. Au pied des châtaigniers je trouve des champignons, — et je rencontre sur une pente derrière un roc, — couché dans son manteau, quelque pâtre de brebis.

La bourrée nationale est chantée bien souvent par Vermenouze ; s'adressant à ses compatriotes de Paris dans un banquet auquel il était convié, il énumérait toutes les beautés et les traditions de la province et disait :

Mais sans doute vous avez dans l'idée — que ce qui plaît, ce qui charme, — nous le chanterons, et de préférence, — et avant toute autre chose, notre bourrée ;

Car toi, bourrée, tu as notre amour, — ô bourrée, gente et belle, — qui, si crâne et si dégourdie, — antan, dansais à la Cour !

Tu n'y danses plus : la vie est perfide ! Mais n'aies peur, petite, aujourd'hui, du moment que nous n'avons plus de roi — c'est toi qui seras la reine.

Allons ! que le joli sabot, — qui chausse si bien ton pied leste, — pomponné de rubans s'apprête — à faire entendre son clic, cloc.

Pour danser la bourrée et rendre la poésie du pays d'Auvergne, il faut la *cabrette,* la musette qui évoque au cœur de l'émigrant à Paris toute l'âme de la province :

Et quelle voix pourra les dire avec éloquence ? — où est l'instrument assez savant — qui osera prendre part à la musique immense — qu'y chantent l'eau et le vent ? Que l'artiste orgueilleux, qui rit de la cabrette — fasse ici son apparition, — se dresse avec un violon sur le pont de la Redondette, — et nous joue une partition. — Vous voyez cela d'ici. La Jordanne indignée — bougonnera si fort — que sa voix et aussi quelque rude meuglement — épouvantera l'instrument. L'artiste confus, au bout de deux minutes, — mélancolique, fermera son cahier ; — et s'il essaie après coup la guitare ou la flûte, le résultat sera pareil. — C'est bon pour les salons, toute cette musique, — mais les peupliers et les vergnes (aulnes) — veulent l'inspiration plus large et plus rustique, et quelque chose de plus auvergnat.

Et tenez, au fin fond des prés, au pied d'un arbre, — un jeune homme apparaît tout d'un coup, — un berger, un *museteur*... il est habillé comme un pauvre, — et chaussé d'une paire de sabots. — L'outre de sa *cabrette,* antique et rapiécée, n'a pas de velours sur la peau. — Il est entre nuit et jour et déjà la fraîcheur nocturne — succède à la grande chaleur. — Comme un encens, vers le ciel monte la senteur pure — du vallon parfumé de fleurs. — Et le petit museteur assis sur la mousse, —

joue son air le plus joli — il joue un *Regret,* un air mélancolique, de mélancolie douce — comme l'adieu d'un ami. — Et par les prés, et par les bois, et dans la plaine entière, — cet air s'étend sans effort, — il s'étend comme le flot d'une large rivière — qui s'épanche de bord en bord.

L'Auvergne a aussi ses cantilènes et ses mélopées anciennes, ses *Regrets* que la musette accompagne et son *bailère :*

Nous chanterons les airs de par en haut, — le « Regret » qui languit et pleure, — et qui est triste, si triste, à l'heure — où le soleil rouge disparaît.

Nous chanterons la « Grande » superbe, où vous diriez que frémit — l'âme robuste du pays — avec toute sa force en réserve.

Et les vieux airs des foyers, — si vieux que, du temps qu'elles filaient — les reines les chantaient déjà — pour endormir leurs enfançons.

Nous chanterons le *bailère,* lère : — « Eh ! Catherine, où vas-tu garder ? ». — Et la Catherine, sans tarder, — répond à petit Pierre, toute fière : — « Je vais par les *cams,* bailère, lère ! »

C'est ainsi que se font la cour, — avec des voix de tourterelles, — le pastoureau et la pastourelle, — la pastourelle et le pastoureau — deux enfants qui ressentent l'amour, — mais ne le connaissent pas encore, — c'est cela le *bailère, lère.*

Cette Auvergne ainsi chantée reste une des

provinces les plus foncièrement attachées à la patrie gauloise, à laquelle elle tient par de si lointains souvenirs. C'est la terre que les Arvernes de Vercingétorix défendirent contre César, Vermenouze le dit aux félibres en les accueillant aux bords de la Jordanne :

Depuis, dans la terre entière — en bons Français que nous sommes, nous avons — sous les plis de la même bannière, — mêlé plus d'une fois notre sang.

Et quand l'heure sera venue — de nous trouver vous savez où, — au son de la trompette rude, — à la voix rauque du canon,

Nous mêlerons par delà l'Alsace — dans quelque combat triomphal — votre : Tron de l'air de bagasse ! — et notre crâne : Nom d'un coq !

Car, dans notre cœur d'hommes libres, — autant ou plus que les *Francimans* (Français du Nord), nous sommes impatients, nous autres, les félibres, — de battre les Allemands comme plâtre.

Le poète insiste sur cette pensée en d'autres vers d'une belle envolée, dont la prose ne saurait rendre, hélas ! la sonorité :

O montagnes de mon pays ! — mon cœur vous aime et vous bénit. — Le Dieu qui, pour notre espérance, — vous mit au milieu de la France, — comme un solide et fort rempart : — si jamais quelqu'un nous menace, nous nous y abriterons en masse, — de même qu'au temps de César.

Et contre nos pierres dures — se briseront les armures — et la force de l'Étranger, — et peut-être au jour du danger, — ce sera la main glorieuse — de quelque brave enfant d'ici, — qui dans le ciel fera briller — la grande épée victorieuse.

N'est-il pas vrai que peu de nos provinces furent chantées ainsi ? Dans les vers de Vermenouze on sent l'Auvergne palpiter et vivre. Il faudrait à tous nos pays de France un poète qui sache ainsi les dépeindre et les faire aimer davantage. C'est de l'amour pour ces petites patries, pour la riviérette ignorée, pour le mont barrant l'horizon, pour le clocher « humble et solennel » qu'est faite l'affection pour la grande patrie française, témoignée par Vermenouze dans ces strophes émues.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun, à sa place alphabétique.

A

Acide gallique, 45, 105.
Alagnon (rivière), 184, **186** à **192**, 194, 202, **213** à **223**, 230.
Albigeois, 104.
Albos (Cantal) 257.
Alésia (Côte-d'Or), 53, 54, 55.
Allanche (Cantal), 124, 225, **226**, 231, 238, 239.
Allanche (rivière), 223, 225, 230, 232.
Allassac (Corrèze), 46.
Allemagne, 20, 25, 120.
Allenze (Cantal), 202.
ALLIER (département), 24.
Allier (rivière), 186, 192, 230.
Alvignac (Lot), 82.
Alzon (rivière), 72, 77, 80, 81, 82.
Amérique, 20, 25.
Amiens (Somme), 112.
Ande (ruisseau), 195.
Angers (Maine-et-Loire), 120.
Anglars (Lot), 67.
Angleterre, 20, 25, 93.
Angoulême (Charente), 283.
Anterroche (château d') [Cantal], 190.
Antimoine (*mines d'*), 215, 216.
Antoire (Lot), 63.
Apcher (Cantal), 228.
Apchon (château d') [Cantal], 247, 248.
Arlanc (Puy-de-Dôme), 213.

Arpajon (Cantal), 123, **124** à **126**, 128, 180.
Artense (plateau de l'), 217, 239, **244** à **248**, 265.
Arvant (Haute-Loire), 213.
Aspre (rivière), 264, 276, 283.
Asprières (Lot), 96.
Assier (Lot), **69**, **70**.
Aubin (Aveyron), 131.
Aubrac (Aveyron), 156, **169** à **172**.
Aubrac (l'), 122, 129, 132, 141, 144, 145, 154, 157, **160** à **177**, 188, 278.
Aubrac (race bovine d'), 176, 202, 211.
Aumont (Lozère), **155** à **158**, 167, 169.
Aurillac (Cantal), 104, 114, **116** à **121**, 124, 126, 127, 128, 145, 198, 211, 265, 278.
Aurouze (château d') [Cantal]. 220.
Auvergne, 62, 66, 93, 101, **103** à **136**, 142, 167, 168, **179** à la fin du volume.
Auxy-le-Château (Pas-de-Calais), 112.
Auzat-le-Luguet (Puy-de-Dôme), 215, 217.
Auze-du-Veinazès (rivière), 131, 132.
Auze (rivière), 264.
AVEYRON, **136** à **152**, 24, 95, 173, 176, 200.
Aynac (Lot), 67.
Azincourt (Pas-de-Calais), 69.

B

Bacheruze (montagne), 254.
Bagnac ou Banhac (Lot), 101, 102.
Baies de genièvre, 4, 32.
Baladou (Lot), 45.
Banque de France, 121.
Barrouze (quartier de Salers), 276.
Barrez (pays de), **144**, **145**.
Bastide-Fortunière (la) [Lot], (*voyez* Labastide-Murat).
Bastide (La) [Aveyron], 141, 158.
Bave (rivière), 58, 62, 65, 66.
Beaulieu (Corrèze), 56, 62, 64.
Bède (gouffre de) [Lot], 75, 76.
Belcastel (Lot), 81.
Belgique, 118.
Belmont (Lot), 62.
Berri, 25.
Bertrande (rivière), 264, 286.
Béziers (Hérault), 160, 222.
Bibracte (Saône-et-Loire), 54.
Blagour (gouffre du Grand-) [Lot], 31, **47** à **49**.
Blagour (ruisseau), 47.
Blars (Lot), 11.
Blesle (Haute-Loire), 215, **216**, **217**.
Blois (Loir-et-Cher), 112.
Bœufs (voyez *Bovine* [*race*]).
Boisset (Cantal), 107.
Bonnevie (butte de) [Cantal], 190.

Bonnes-Villes d'Auvergne (Les), 216.
Boralde (rivière), 171.
Bord (*voyez* Lac de).
Bordeaux (Gironde), 21, 25, 31.
Borrèze (rivière), 31, 47.
Bort (Corrèze), 250, 251.
Boujan (rivière), 236.
Boulet (gouffre du) [Lot], 31, **48, 49.**
Bouquiès (Aveyron), 148.
Bourges (Cher), 25.
Bouriane, 21, **28** à **30.** 211, 271, **276** à **284.**
Boussentès (Cantal), 202.
Bovine (*race*) 129, 176, 202, 211, 271, **276** à **284.**
Branzac (Cantal), 286.
Brasconies (gouffre de) [Lot], 88.
Braunhie, 6, 7, 11, **12** à **16.**
Bredans (Cantal), 190.
Brengues (Lot), 11.
Bressol (Haute-Loire), 217.
Bretagne, 166.
Bretenoux (Lot), 24, 42, **56, 57, 60, 61**, 64, 66, 108.
Bretenoux-Biars (gare de) [Lot], 56.
Breteuil (Oise), 112.
Brive (Corrèze), 42, 52.
Brogne (*voyez* Braunhie).
Bromme (rivière), 144.
Brou de noix, 33.
Bugey, 246.
Buron (visite d'un), **267** à **272.**

C

Cabre (col de), 264.
Cabrerets (château de) [Lot], 2.
Cabrerets (Lot), 89.
Cahors (Lot), 13, 65.
Cahus (Lot), 60.
Caillac (Cantal), 181.
Cajarc (causse de) [*voyez* à Causse].
Calacuccia (Corse), 150.
Calmon (gouffre de) [Lot], 88.
Calvaire de Gabriac, 135.
Camboulit (Lot), 89.
Campuac (Aveyron), 141, 151.
Campuac (plateau de), **140** à **142**, 147, 149, 150.
Canrobert (Maréchal), 64.
CANTAL (département), 102 à 136, 148, 164, 176, **179** à la fin du volume.
Cantal (massif du), 115, 126, 141, 144, 193, 199, 214, 235, 265.
Cap-Combattu (buron de), 174.
Capdenac-Gare (Aveyron), 91, 95.
Capdenac (Lot), 94, **96** à **100.**
Carbonnat (Cantal), 181.
Carladès (pays de), 144, **179** à **186.**
Carlat (Cantal), 126, **179** à **181**, 183.
Carsac (Lot), 28.
Castanet (le) [Lot], 45.
Castelnau-de-Bretenoux (Lot), **57** à **60**, 61, 64, 108.
Catus (Lot), 18, 19.

Caubison (ruisseau de), 153.
Causse de Bozouls, 169.
— de Cajarc, 6.
— de Flaujac, 71.
— de Gramat, 6, 11, 12 à 16, 18, 30, 34, 44, 46, 52, 55, 66, **83** à **88**, 107.
— de Martel, 30, 38, **44** à **50**.
— de Rodez, 129, 134, 140, 169.
Cazals (Lot), 20.
Cazelle (ruisseau), 36.
Cazoulès (Lot), 29.
Ceint-d'Eau (château) [Lot], 90.
Célé (rivière), **1** à **9**, 89, 90, 94, 98, 99, 100, 101, 103, 106, 130.
Céon (rivière), 14, 20.
Cèpes (conserves de), 32.
Cère (rivière), 55, 57, 58, 60, 61, **107** à **121**, 123, 124, 126, 130, **179** à **188**, 189, 202, 231, 265, 285, 286.
Cerneaux, 25.
Cévennes, 188.
Cézallier (plateau du), 192, 217, 222, **223** à **230**, 231, 235, 244, 248, 265.
Chabeuil (Drôme), 24.
Châlons-sur-Marne (Marne), 112.
Chalus (Haute-Vienne), 22.
Chambedaze (*voyez* Lac).
Champ de Malbouzon, 162, 169.
Champs-près-Bort ou Champs-de-Bort (Cantal), 248.
Chanterelle (château de) [Cantal], 254.
Chapelle-Auzac (la) [Lot], 49.
Chapelle-Laurent (La) [Cantal], 215, 215.
CHARENTE (département), 24.
Charolais, 279.
Chastel-sur-Murat (Cantal), 190.
Châtaignier (exploitation du bois de), 103, 104.
Châtaigneraie (région de la), 104, 122, **131** à **137**, 145.
Châtaignes (commerce des), 106.
Chaudesaignes (Cantal), 201, **206** à 210.
Chaudronnerie, 117, 118, 231.
Chaussures (fabriques de), **112** à **114**.
Chauvet (*voyez* Lac).
Chauzy (Cantal), 132.
Chavaroche (*voyez* Puy de).
Chêne truffier, **42** à **45**.
Cheylade (Cantal), 191.
Cholet (Maine-et-Loire), 239.
Clamouse (rivière), 249.
Clavières (Cantal), 181.
Cochinchine, 120.
Colportage, **236** à **244**.
Combettes (gouffre des) [Lot], 88.
Concourès (Aveyron), 139.
Condat (Aveyron), 137.
Condat-en-Feniers (Cantal), 232, 234, **236** à **244**, 247.
Conduché (Lot), 1.
Conques (Aveyron), 141, 169.

Corn (Lot), 11, 89.
Cornac (Lot), 62.
Cornil (Corrèze), 45.
CORRÈZE (département), 285.
Corrèze (Corrèze), 255.
CORSE (département), 150.
Cotentin, 117.
Coussanne (rivière), 153.
Couze (Dordogne), 45.
Cramanans (Aveyron), 152.
Cransac (Aveyron), 131.
Crécy (Somme), 69.
Cressenssac (Lot), 42.
Croix-Blanche (col de la), 62.
Crousotte (gouffre de la) [Lot], 88.
Cuèlhes (Cantal), 127.
Cuze (roc de) [Cantal], 224.

D

Darsac (Lot), 28.
Dauphiné, 93, 246.
Dautre (rivière), 108.
Decazeville (Aveyron), 90, 131, 138, 139, 148.
Dienne (Cantal), 191, 264.
DORDOGNE (dép.), 24, 28, 109.
Dordogne (rivière), 14, **29** à **56**, 81, 108, 110, 186, 192, 247, 285.
Dourdon (rivière), 139, 140, 141.
Drauzon (rivière), **89** à **90**.
DROME (département), 24.
Drignac-Ally (Cantal), 284.
Drugeac (Cantal), 284.

E

Eaux thermales, 206.
Eau-Verte ou Santoire (rivière) [*voir* Santoire].
École de fromagerie du Cantal, 127.
Écorces de chêne, 2, 4, 33.
Égliseneuve-d'Entraigues (Puy-de-Dôme), 239, **244**, **245**.
Egliseneuve-d'Entraigues (rivière de), 236, 244.
Émigration, 114, 204, 231.
En-Bas (*voyez* Lac d').
Encaustique, 33.
En-Haut (*voyez* Lac d').
Entraygues-sur-Truyère (Aveyron), 123, 136, 137, **142**, **143**, **146**, **147**, 200.
Épic (ruisseau d'), 211.
Escaumels (rivière), 110.
Esclauzas (*voyez* Lac d').
Espagnac (Lot), 11.
Espagne (royaume), 114, 134.
Espalion (Aveyron), 135, 137, 146, 147, 153, 154.
Espardaillac (Lot), 13.
Espère (Lot), 17.
Espinchal (Puy-de-Dôme), 245.
Espont (l') [Cantal], 286.
Estaing (Aveyron), 137, **152**, **153**.
Extrait de châtaignier (voyez *Acide gallique*).
Eygurande (Corrèze), 286.
Eyzies (les) [Dordogne], 50.

F

Falgoux (le) [Cantal], 254, **257**, **258**, 272.
Fel (Aveyron), 143.
Féniers (Cantal), 235.
Fennet (gouffre de) [Lot], 88.
Fenolle (ruisseau), 29.
Fère-en-Tardenois (Aisne), 112.
Ferraille (marchands de), 114.
Ferté-Macé (la) [Orne], 239.
Feuillade (la) [Cantal], 130, 131.
Figeac (Lot), 24, 65, 66, 90 à 94, 99, 100, 104.
Flandres, 152.
Flaujac (causse de) [*voyez* à Causse].
Flaujac (Lot), 72.
Flers (Orne), 239.
Florentin (Aveyron), 149.
Fontanes (Lot), 13.
Fontanges (Cantal), 276, 283.
Font-de-Cère (la) [Cantal], 187.
Font-Sainte (Puy-de-Dôme), 246.
Forains (marchands), **232** à **244**.
Forêt du Lioran, 189.
— de Murat, 189.
— de la Pintarelle, 225.
Fougères (Ille-et-Vilaine), 112.
Fourme (fromage d'Auvergne), 176, 187, 252, **267** à **272**.
Franche-Comté, 120.
Fromage d'Auvergne (*voyez* Fourme).
Fromages de Gramat, 13.
Fromages de Rocamadour, 13.
Fruitières, 267.

G

Gagnac (Lot), 60, 108.
Galoches, 60.
Gambetta, 19.
Gannat (Allier), 24.
Garabit (Cantal) 200.
Garabit (viaduc de) [Cantal], **199** à **201**, 222.
Garde (château de la) [Aveyron], 139.
Garde (ruisseau de la), 173.
Garonne (fleuve), 230.
Garrique (la) [Aveyron], 136.
Genève (Suisse), 25.
Géniez (château de) [Lot], 1.
Gentiane (racine de), 225.
Gergovie (Puy-de-Dôme), 53, 54.
Gévaudan, 135, **155** à **177**, 193, 222.
Glanes (Lot), 62.
Gluges (Lot), 38.
Godivelle (*voyez* lacs de la).
Goul (rivière), 135.
Gourdon (Lot), 19, **20** à **28**, 33, 65.
Gourg (gouffre du Gour ou) [Lot], 47, 48.
Gourguillou (source du) [Lot], 49.
Graisivaudan, 23.
Gramat (causse de) [*voyez* à Causse].

Gramat (Lot), 71, **72** à **75**, 89.
Grand-Viala (Lozère), 161.
Grandvilliers (Oise), 112.
Griou (*voyez* Puy).
Grotte-Peureuse (Lot), 72.

H

Hambourg (Allemagne), 121.
Hollande, 93, 118.
Homme-Armé (Puy de l') [*voyez* Puy de Chavaroche].
Hôpital (l') [Lot], 80.
Huile, 25.
Huile de noix, 25, 32.
Houille, 94.

I

Impradine (rivière), **263**, **264**.
Indo-Chine, 120.
Iraliot (ruisseau), 182, 183.
ISÈRE (département de l'), 23, 24, 25.
Issendolus (Lot), 71, 72.

J

Jagots (*chaudronniers migrateurs*), 231, 232.
Jordanne (rivière), 116, 123, 184, 188, 251.
Junhac (Cantal), 131.
Jura, 246, 267.
Jurles (métairie) [Cantal], 130.
Jurolles (Cantal), 202, 203.

L

Labastide du Haut-Mont (Lot), 101.
Labastide-Murat (Lot), 3, 12, 15.
Lacapelle-del-Fraisse (Cantal), 130.
Lacapelle-Marival (Lot), 66, 67, 68, 69, 76, 90.
Lacapelle-en-Vézie (Cantal), 130.
Lacave (Lot), 81.
Lac d'Annecy, 246.
— de Bord, 176.
— du Bourget, 246.
— Chambedaze, 244.
— Chauvet, 244.
— de la Crégut, 248.
— d'En-Bas, 245.
— d'En-Haut, 245.
— d'Esclauzas, 246.
— de la Godivelle, 245.
— de la Landie, 246.
— Léman, 246.
— Pavin, 144.
— de Saint-Andéol, 172, **174** à **176**.
— des Salhiens, 173.
— de Souverols, 173.
Lacroix-Barrez (Aveyron), 133, 144.
Laguiole (Aveyron), 172.
Laiterie, 145.
Lamativie (Lot), 110.
Landeyrat (Cantal), 227, 228.
Landie (*voyez* Lac de la).
Laroquebrou (Cantal), **112** à **115**.

Lasbros (Lozère), 158.
Latronquière (Lot), 67, 69, 90, 101.
Laval-de-Cère (Lot), 109.
Laveissière (Cantal), 189.
Lempdes (Haute-Loire), 214.
Léotoing (château de) [Haute-Loire], 214.
Leyvaux (Cantal), 217.
Liancourt (Oise), 112.
Libourne (Gironde), 31.
Lille (Nord), 239.
Lillers (Pas-de-Calais), 112.
Limagne, 180.
Limargue, 66, 82.
Limoges (Haute-Vienne), 112.
Limon (fontaines du), 46.
Limon (plateau de), 191, 235, 265, 271.
Limousin, 35, 50, 54, 62, 66, 109, 113, 250, 255, 279, 284.
Limousines (*manteaux dits*), 196.
Lioran (montagne du), **184** à **189**, 190, 265.
Lioran (forêt du) 189, 221.
Livernon (Lot), 12.
Livradois, 213.
Lisieux (Calvados), 239.
Loire (fleuve), 230.
LOIRE (HAUTE) [département], **213** à **217**.
Longevergne (château de) [Cantal], 255.
LOT (département), **1** à **106**, 109, 171.
Lot (rivière), 17, 94, 98, 99, 103, 122, 126, 130, 131, 132, **135** à **137**, **141** à **154**, 169.
Louche (rivière) [*voyez* Ouche], 141.
Loulié (Lot), 55.
LOZÈRE (département), 148. **155** à **177**, 200, 265.
Lubilhac (Haute-Loire), 215.
Lugarde (Cantal), 235.
Luguet (signal du), 217, 226.
Luguet (région du), **217**, **226**, **228**, 265.
Lunegarde (Lot), 13.
Lyon (Rhône), 119, 120, 239.

M

Madagascar, 120.
Mailhebiau (croupe de), 177.
Malbouzon (Lozère), 162.
Malbouzon (*voyez* Champ de).
Malessaigues (Cantal), 211.
Malines (Belgique), 227.
Malliargues (Cantal), 225.
Malmouche (ferme de) [Cantal], 238.
Mamoul (ruisseau), 60, 61.
Mandailles (Cantal), 188, 265.
Marbre vert, 60.
Marcenat (Cantal), 230 à 232, 234, 239.
Marcilhac (Lot), 11.
Marcillac (Aveyron), 139.
Marcolès (Cantal), 134.
Mareval (Lot), 54.
Margeride (plateau de la), 158, 169, 188, 191, 199, 201, 220, 229, 265.
Maronne (rivière), 264, 266, 272, 274, 276, 283, 285 286.

Marrons d'Auvergne, 30.
Mars (rivière du), 251, 255, 257, 266, 272, 274.
Martel (causse de) [*voyez* à Causse].
Martel (Lot), 34, **39** à **43**, 52.
Marvejols (Lozère), 160, 166.
Mary (*voyez* Puy).
Massiac (Cantal), 215, 217, 220.
Maumont (rivière), 53.
Mauriac (Cantal), 239, **249** à **251**, 264.
Maurs (Cantal), 46, 102, **104** à **106**, 124, 134.
Merdogne (château de) [Cantal), 194, 222, 223.
Merle (roc du), 260, 272.
Métaux à souder, 33.
Meyronne (Lot), 46.
Millau (Aveyron), 222.
Molompize (Cantal), 220.
Mons (Lot), 70.
Montauty (Lot), 76.
Montbrun (château de) [Cantal], 255.
Montchalm (puy de), 244.
Mont-Dore-les-Bains (Puy-de-Dôme), 246.
Mont Dore (montagne), 184, 217, 248, 265.
Montézic (Aveyron), 144.
Montfaucon (Lot), 14.
Montivernaux (puy de), 158.
Montpellier (Hérault), 160.
Mont-Saint-Michel, 80.
Montsalvy (Cantal), 130, **132** à **135**, 142.
Montvalent (Lot), 34, 37, 54, 62, 66.
Mothe-Fénelon (la) [Lot], 29.
Mouleyre (rivière), 106.
Mouton (*élevage du*), 74, 129, 211.
Murat (Cantal), 189, 190 à 192.
Murat (*voyez* Forêt de).
Mur-de-Barrez (Aveyron), 123, 133, 144.
Muret (Aveyron), 139.

N

Nadailhac (Aveyron), 154.
Nancy (Meurthe-et-Moselle), 112.
Nasbinals (Lozère), 156, 158, **164** à **168**.
Nauviale (Aveyron), 140.
Nayrac (Aveyron), 149.
Nérome (col de)[Cantal], 272.
Neussargues (Cantal), 193, 194, **221**, **222**, 223, 224, 240.
Neuvéglise (Cantal), 211.
Neyre-Combe, 253.
Nîmes (Gard), 160.
Noix, 18, **20** à **28**, 32, 56, 93.

O

Ombrelles(*fab. d'*), 118 à 123.
Orgues de Blesle (Haute-Loire), 217
Orléans (Loiret), 278.
Olt (nom local du Lot), **148** à **154**.

Orniac (ou Ornhac [Lot], 6, 7.
Ouche ou Louche (du Rouergue) [rivière], 141.
Ouysse (rivière), 76, 81, 82.
Outils pour menuisiers, 33.

P

Padirac (gouffre de) [Lot], 35, 36, 66, **82** à **88**.
Parapluies (*fab. de*), 118 à 123.
Parelle (plante tinctoriale), 202.
Pas de la Cère, 183, 184.
Pas de Compaing, 184.
Pâtés truffés, 73.
Pavin (*voyez* Lac).
Payrac (Lot), 23.
Pépinières, **124** à **126**.
Périgord, 20, 35, 43, 50.
Périgord Noir, 29.
Périgueux (Dordogne), 21.
Pescalerie (grotte de la) [Lot], **5**, **6**.
Peyrade (ruisseau de la), 165.
Peyre (pays de), 160.
Peyre (truc de), 159.
Phalip (Aveyron), 144.
Pierrefort (Cantal), 201, 205.
Pigeon (Lot), 46.
Pinède (la) [Lozère], 158.
Pisciculture, 125, 126.
Planèze (la), 122, 132, 188, 191, **193** à **212**, 225.
Planioles (Lot), 93, 94.
Pleaux (Cantal), 114, 255, 265, 285.
Plèches (ruisseau de), 174.
Plomb du Cantal, 127, 129, 132, 133, 184, 187, 188, 190, 228, 265.
Poche (*voyez* Puy de la).
Poissy (Seine-et-Oise), 278.
Poitiers (Haute-Vienne), 227.
Poitiers (Vienne), 69, 283.
Pommier (Lot), 44.
Ponte-alla-Leccia (Corse), 150.
Pournel (Lot), 89.
Prade (château de la) [Cantal], 255.
Pradt (Cantal), 227.
Provence, 6.
Prudhomat (Lot), 58.
Prunes, 42, 93.
Puy de l'Arbre (montagne), 132, 133.
— de Chavaroche, 255, 264, 276.
PUY-DE-DOME (département), **213** à **220**, 239, **244** à **248**, 270.
Puy de Dôme (montagne), 184, 265.
— Griou, 182, 184, 188, 264.
— de l'Homme-Armé (*voyez* Puy de Chavaroche).
— d'Issolud (Lot), **53** à **55**.
— Mary (montagne), 108, 116, 127, 129, 182, 184, 187, 188, 191, 228, 235, 247, 250, **255** à **266**, 271.
— de la Poche, 181, 184, 264.
— de Sancy, 187, 264.
— Violent, 264, 274, 276.
Pyrénées (montagnes), 114, 132, 179.

Q

Quatre-Routes (Corrèze), 24.
Queilles (*voyez* Cuèlhes).
Quissac (Lot), 13.
Quercy, 1 à 106, 107, 109.
Quesnoy (le) [Nord], 112.

R

Rance (rivière), 102, 103, 106.
Redorte (mont), 163.
Recoules-d'Aubrac (Lozère), 163.
Reines-Claude, 42.
Remontalou (rivière), 206, 210.
Rétameurs ambulants, 231, 232.
Réveillon (gouffre de) [Lot], 82, 88.
Rhabilleurs, 156, 164 à 168.
Ribéire-Cabade ou rivière Cave, 255.
Ribeyrevielle (Cantal), 202.
Rieutort (Lozère), 163.
Rieutortet (Lozère), 163.
Rimeize (rivière), 161.
Riom-ès-Montagne (Cantal), 239, 248, 264.
Rivière (la) [Lot], 38.
Roanne (Loire), 239.
Robinet (grotte du) [Lot], 10.
Rocamadour (Lot), 34, 75, **77** à **81**, 82, 169.
Roc du Merle (*voyez* Merle).
Roche-Pointue (Cantal), 235.
Rodelle (Aveyron), 139.
Rodez (Aveyron), 133, 153.
Romans (Drôme), 112.
Roque (château de la) (Lot], 38.
Roque-de-Corn (gouffre de) [Lot], 36, 88.
Roquefort (Aveyron), 187.
Roubaix (Nord), 239.
Rouergue, 93, 104, 122, 133, **135** à **154**, 167, 168.
Rougier (région du), 140, 141, 147, 149, 150, 151, 152.
Roussi (Aveyron), 136.
Royat (Puy-de-Dôme), 246.
Rue-de-Cheylade (rivière), 247, 264, 271.
Rue (rivière), 191, 222, 236, **244** à **248**.
Ruines (Cantal), 201.

S

Sabadel-près-Lauzès (Lot), 4.
Sabotiers, 128.
Sagne (rivière), 3.
Saignes (Cantal), 124.
Saint-Andéol (*voyez* Lac de).
Saint-Amans-des-Cots (Aveyron), 143, 144.
Sainte-Anastasie (Cantal), 225.
Saint-Bonnet (près Marcenat) [Cantal], 235.
Saint-Bonnet-de-Salers (Cantal), 284, 285.
Saint-Céré (Lot), 24, 56, **63** à **66**, 82.
Saint-Cernin (Cantal), 114.
Saint-Chély-d'Aubrac (Aveyron), 171.
Saint-Dau (*voyez* Ceint-d'Eau).

Saint-Denis-Catus (Lot), 18.
Saint-Denis-près-Martel (Lot), 51, 52, 54, 66.
Saint-Étienne-sur-Blesle (Haute-Loire), 215.
Sainte-Eulalie (Lot), 11.
Saint-Flour (Cantal), 124, 191, 192, 194, **195** à **199**, 212.
Sainte-Geneviève (Aveyron), 123, 145.
Saint-Geniez-d'Olt (Aveyron), 146.
Saint-Germain-du-Bel-Air (Lot), 19.
Saint-Germain-les-Belles-Filles (*voyez* Saint-Germain-du-Bel-Air).
Saint-Germain-L'Herm (Puy-de-Dôme), 213.
Saint-Hippolyte (Aveyron), 144.
Saint-Jacques-de-Compostelle (Espagne), 169.
Saint-Jean-Lespinasse (Lot), 62.
Saint-Julien-d'Empare (Lot), 95.
Saint-Julien-de-Jordanne (Cantal), 265.
Saint-Laurent (Lot), 63.
Saint-Laurent-d'Olt (Aveyron), 146.
Saint-Léger-Malzieu (Lozère), 200.
Sainte-Madeleine (chapelle de), 220.
Saint-Mamet-la-Salvetat (Cantal), 134.
Saint-Mary-le-Plain (Cantal), 215.
Saint-Médard-de-Presque (Lot), 62.
Saint-Paul-de-Salers (Cantal), 276.
Saint-Perdoux (Lot), 94.
Saint-Sauveur (source de), 81, 82.
Saint-Sozy (Lot), 46.
Saint-Sulpice (Lot), 11.
Saint-Urcize (Cantal), 165.
Saint-Vincent (Cantal), 254, 255.
Salers (Cantal), 114, 116, 266, 275 à 284.
Salers (*race bovine de*), 129, 202, 233, **276** à **284**.
Salhiens (*voyez* Lac des).
Salviac (Lot), 20.
Sancy (*voyez* Puy de).
Santoire (rivière), 190, 191, 230, 234, 235, 236, 247, 264, 271.
Sarladic (la) [Lot], 36.
Sarlat (Dordogne), 21, 24.
Sarrazac (Lot), 42.
SARTHE (département), 119.
Sauliac (Lot), 7, 10, 89.
Sauxillanges (Puy-de-Dôme), 213.
Savetiers (émigration des), 114.
Savoie, 246.
Sécherie de graines de pins, 191.
Ségala, 56, 61, 66, 104, 107, 109, 141, 169.
Ségalassière (la) [Cantal].
Ségur (Cantal), 235.
Selve (rivière), 144, 145.

Selvet (rivière), 145.
Senezergues (Cantal), 131.
Séran (Cantal), 110.
Sierrac (Lot), 30.
Sionne (rivière), 215.
Souillac (Lot), **30** à **33**, 41, 43, 47, 51, 65.
Soulac (mines de) [Cantal], 218.
Soulane (rivière), 286.
Souverols (*voyez* Lac de).
Suc-de-Rond (pic), 264.
Suc-de-Védrines (montagne), 221.
Suisse, 25.

T

Tagenac (Cantal), 211.
Talizat (Cantal), 195.
Tannerie, 73.
Tarn (rivière), 193, 200.
Teinturerie de laines, 73.
Ternes (Les) [Cantal], 203, 204, 205, 212.
Thémine (rivière), 67.
Thémines (gouffres absorbants de), 88.
Thémines (Lot), 71.
Théminette (rivière), 67.
Thizy (Rhône), 239.
Tindoul de la Vayssière (gouffre de), 138.
Torsiac (Haute-Loire), 215.
Tourbe (extraction de la), 228, 229.
Tourcoing (Nord), 239.
Tourmente (rivière), 50, 52, 53.
Tournadoux (Le) [Aveyron], 135, 136, **143** à **145**.
Truffes, 32, **42** à **45**, 93.
Truffes (conserves de), 32.
Truyère (rivière), 122, 126, 130, 133, **135** à **137**, 142 144, 147, 172, 199, 200, 201, **205**.
Tullins (Isère), 23.
Turenne (vicomté de), 39, 40, 63.

U

Uxellodunum (cité gauloise), [Lot], 53, 95, 100.

V

Valentigney (Doubs), 120.
Valentinois, 24.
Vallée Honnête (La) [Cantal], **234**, **235**.
Vayssière (*voyez* Tindoul de la).
Vaulmier (Le) [Cantal], **256**, **257**.
Veinazès, 131, **133**.
Vermenouze (Arsène) [le poète], **112**, **113**, 143, **287** à **302**.
Véronne (rivière), 264.
Vert (rivière), 14, 18.
Veyres (ruisseau de), 102.
Veyssière (château de la) [Aveyron], 139.
Vézac (Cantal), 119, 180.
Vézère (rivière), 50.
Viazac (gouffre de) [Lot], 88.
Vibraye (Sarthe), 119.

Viadène (plateau de la), 143, **144** à **145**, 147, 149, 152, 153, 154, 171, 176.
Vic-sur-Cère (Cantal), 181 à 184, 186.
VIENNE (HAUTE-) [département], 279.
Viescamps-sous-Jallès (Cantal), 108.
Vigean (Le) [Cantal], 252.
Villecomtal (Aveyron), 140.
Villedieu-les-Poêles (Manche), 117.
Villefranche (Aveyron), 24.
Vinay (Isère), 24.
Violent (*voyez* Puy).
Viticulture, 143.
Viviez (Aveyron), 93.
Voireuse (rivière), 215.
Voiron (Isère), 239.

X

Xaintrie, 62, 109, 255, 285.

Y

Yvetot (Seine-Inférieure), 248.

Z

Zinc (*mines de*), 93.

TABLE DES CARTES

Le Haut-Quercy, 8 et 9.
Gourdon et ses environs, 23.
Environs de Martel, 41.
De Bretenoux à Saint-Céré, 59.
Environs de Gramat, 73.
Rocamadour, 79.
Autour du gouffre de Padirac, 83.
De Figeac à Capdenac, 91.
Partie des gorges de la Cère, 111.
Aurillac, 115.
Les monts d'Aubrac, 159.
Environs d'Aubrac, 171.
Le massif du Cantal, 185.
Saint-Flour, 197.
La Planèze, 203.
Environs de Chaudesaigues, 207.
Département du Cantal, 218-219.
De Marcenat à Condat, 233.
Le puy Mary, 259.
Du puy Mary à Salers, 273.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Le Célé et la Braunhie.

Pages.

Conduché et l'embouchure du Célé. — Cabrerets et son château. — Rochecourbe. — Source de la Pescalerie. — Une aire d'aigle : Sauliac. — En remontant le Célé. — De Marcilhac à Corn. — Dans la Braunhie. — Gambetta et les fromages du causse. — Livernon. — Montfaucon. — Le berceau de Murat : La Bastide-Fortunière 1

II. — Gourdon et la Bouriane.

La vallée du Vert à Catus. — Gourdon. — Le commerce des noix. — La préparation des cerneaux. — Concours d'énoisilleuses. — Le pays de la Bouriane. — Lamothe-Fénelon. — Au bord de la Dordogne. — Souillac 17

III. — Le causse de Martel.

Du causse de Gramat au causse de Martel. — Aux abords de Rocamadour. — La Roque de Corn. — En vue de la Dordogne. — Montvalent. — Gluges. — Martel. — Les chênes truffiers. — De Martel à Souillac. — Les gouffres du grand Blagour et du Boulet 34

IV. — De César a Canrobert

La rampe de Montvalent. — Saint-Denis-près-Martel. — Le puy d'Issolud. — Castelnau-de-Bretenoux et Bretenoux. — La vallée du Mamoul. — Saint-Céré et la statue de Canrobert. — Sur le causse. 51

V. — Le causse de Gramat.

Pages.

Lacapelle-Marival. — Assier et les bords du causse. — Gouffres et pertes de rivière. — Gramat. — Le mouton du causse. — Au gouffre de Bède. — Le cañon de l'Alzou. — Rocamadour. — Les sources de l'Ouysse. — Dans la Limargue. — Le gouffre de Padirac. — A 100 mètres sous terre 68

VI. — De Capdenac au Ségala.

A la sortie du causse. — Le vallon du Drauzon. — Au bord du Célé. — Figeac. — Capdenac-Gare et Capdenac village. — Le Quercy granitique. — En remontant le Célé. — Bagnac. — Le Ségala du Quercy 88

VII. — Les gorges de La Cère et Aurillac.

Dans la vallée du Célé. — Maurs et la Châtaigneraie. — Le Ségala. — Entre Quercy et Xaintrie. — Les gorges de la Cère. — Laroquebrou et ses cordonniers. — L'émigration. — Aurillac. — La chaudronnerie. — La fabrication des parapluies. 103

VIII. — La Chataigneraie.

L'élevage des chevaux autour d'Aurillac. — Arpajon et sa pépinière. — Le reboisement dans le Cantal. — La route du Rouergue. — Les landes d'entre-Cère et Truyère. — Dans la Châtaigneraie. — Le pays de Veinazès. — Le puy de l'Arbre. — Montsalvy. — Entrée en Rouergue. — L'abîme de la Truyère. — Apparition des causses. — En descendant au Lot. — Entraygues 122

IX. — Campuac et Viadène

Du Causse au Rougier. — La gorge du Dourdou. — Villecomtal. — Le plateau de Cámpuac. — Entraygues-sur-Truyère. — La Viadène. — Le pays de Barrez. — D'Entraygues à Espalion. — Les gorges du Lot. — Olt et Lot. — Estaing. — Aux abords d'Espalion 138

X. — Dans l'Aubrac.

Pages.

La gare d'Aumont. — Lutte de voituriers. — Pour Pierrounel et pour l'Aubrac. — Estropiés et phtisiques. — Les trucs. — Triste route. — Le plateau de Malbouzon. — Les basaltes. — Nasbinals. — Les guérisons de Pierrounel. — En montant à l'Aubrac. — Aubrac et ses gasparrous. — Les lacs de l'Aubrac. — La légende du lac de Saint-Andéol. — Les pâturages. — Cantalès et Aveyronnais 155

XI. — En Carladès.

L'émigration en Espagne. — Les rois d'Aragon seigneurs en France. — Le bourg de Carlat et son territoire. — La vallée de la Cère sous la pluie. — Vic-sur-Cère. — La gorge de l'Iraliot. — Le pas de la Cère et le pas de Compaing. — Au Lioran. — Le Plomb du Cantal. — La vallée de l'Alagnon. — Murat. . 178

XII. — Saint-Flour et la Planèze.

De Neussargues à Saint-Flour. — Sur la Planèze. — Saint-Flour. — Ville basse et ville haute. — La vallée de la Truyère. — Le viaduc de Garabit. — A travers la Planèze. — Descente à la Truyère. — Le vallon du Remontalou. — Les eaux de Chaudesaigues. — Une ville où l'on ne fait pas de feu. — La soupe de la nature. — Les vaches d'Aubrac 193

XIII. — Luguet et Cézallier.

En remontant l'Alagnon. — Blesle. — Les montagnes du Luguet. — Massiac et ses orgues basaltiques. — Le bassin de Neussargues. — Le roc de Cuze. — Entrée sur le Cézallier. — Allanche. — Paysage du Cézallier. — Sur la ligne de faîte 213

XIV. — Le Féniers et l'Artense.

Marcenat, ses jagots et ses colporteurs. — La Vallée Honnête. — Gorges de la Santoire. — Condat-en-Féniers. — Un village de richards. — Colporteurs et forains. — Leveurs et colleurs. — Mœurs commerciales. — Dans l'Artense. — Villeneuve-d'Entraygues et ses lacs. — La vallée de la Rue 231

XV. — Du sommet du puy Mary.

Pages.

Mauriac. — La Vierge-Noire, Montyon et Marmontel. — Descente dans la vallée du Mars. — Saint-Vincent. — Le Vaulmier. — Le Falgoux. — Ascension et hallucinations nocturnes. — Au col du puy Mary. — Chèvres familières. — Au sommet du puy Mary. — Le plus beau panorama d'Auvergne 249

XVI. — Les bœufs de Salers.

Descente du puy Mary. — Visite aux burons. — Comment se fait la fourme. — Dans la forêt. — Le Roc-du-Merle. — La vallée de la Maronne. — Par la route sans arbre. — Salers. — Le buste de Tissandier d'Escous. — Les bœufs de Salers. — Comment fut sauvée la race. — L'hivernage et l'*estive*. — La vallée de Fontanges. — Saint-Bonnet-de-Salers. — Les défilés de la Maronne 266

XVII. — Le poète du Cantal : Vermenouze.

Les traditions de la Haute-Auvergne. — Arsène Vermenouze, capiscol du Cantal. — L'Auvergne et la Provence. — Le buron. — Village d'Auvergne. — Mœurs rustiques. — Les repas. — La veillée. — La vie pastorale. — L'été dans la montagne. — A travers la bruyère. — La Châtaigneraie. — La bourrée et la cabrette. — Chansons d'Auvergne. — La grande et la petite patrie 283

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

SAISON THERMALE

LA BOURBOULE, LE MONT-DORE, ROYAT, NÉRIS-LES-BAINS, ÉVAUX-LES-BAINS

Prix des places au départ de Paris (trajet simple) ou « vice versa » :

Des gares ci-contre aux gares ci-dessous ou *vice versa* :	PARIS-QUAI D'ORSAY			PARIS-PONT-St-MICHEL			PARIS-AUSTERLITZ		
	1re cl.	2e cl.	3e cl.	1re cl.	2e cl.	3e cl.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
La Bourboule. . . .	50,85	34 30	22,35	50,60	34,15	22,25	50,40	34 »	22,20
Le Mont-Dore. . . .	51,40	34,70	22,60	51,20	34,55	22,50	50,95	34,40	22,40
Royat	56,45	38,10	24,85	56,35	38,05	24,80	56 »	37,80	24,65
Chamblet-Néris. . .	37,95	25,65	16,70	37,85	25,55	16,65	37,65	25,40	16,55
Évaux-les-Bains. . .	40,10	27,05	17,65	39,85	26,90	17,55	39,65	26,75	17,45

A l'occasion de la saison thermale, la Compagnie du chemin de fer d'Orléans organise chaque année un double service direct de jour et de nuit, qui fonctionne du **8 juin** au **20 septembre** inclus, par **Vierzon, Montluçon** et **Eygurande**, voie la plus directe et trajet le plus rapide entre **Paris** et les stations thermales de **La Bourboule** et du **Mont-Dore**.

Ces trains comprennent des voitures de toutes classes et, habituellement, des wagons à lits-toilette, dans chaque sens du parcours.

La durée totale du trajet est de dix heures environ dans chaque sens.

Aux trains express partant de Paris le matin et de **Chamblet-Néris** dans l'après-midi, il est affecté une voiture de 1re classe pour les voyageurs de ou pour **Néris-les-Bains**, qui effectuent ainsi le trajet entre **Paris** et la gare de **Chamblet-Néris** sans transbordement en six heures environ.

On trouve des omnibus de correspondance à tous les trains, à la gare de **Chamblet-Néris** pour **Néris** et *vice versa*.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

à prix réduits pour

LA BOURBOULE, LE MONT-DORE, CHAMBLET-NÉRIS (NÉRIS-LES-BAINS), ROYAT, LE LIORAN ET VIC-SUR-CÈRE

TARIF **G. V.** N° **6**.

Des billets d'aller et retour, avec réduction de 25 p. 100 en 1re classe et de 20 p. 100 en 2e et 3e classes, sont délivrés, du 1er **juin au 30 septembre**, à toutes les gares et stations du réseau d'Orléans pour **La Bourboule, Le Mont-Dore, Chamblet-Néris** (Néris-les-Bains). **Royat, Le Lioran** et **Vic-sur-Cère.**

Durée de validité : 10 jours

Non compris les jours de départ et d'arrivée, avec faculté de prolongation de 5 jours, moyennant supplément de 10 p. 100.

Les billets d'aller et retour délivrés au départ d'une gare située à 300 kilomètres au moins de **Royat**, de **Chamblet-Néris** (Néris-les-Bains), de **La Bourboule**, du **Mont-Dore**, du **Lioran** ou de **Vic-sur-Cère**, donnent droit pour le porteur à un arrêt en route à l'aller comme au retour.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

Pour les stations thermales de :

Chamblet-Néris (**Néris-les-Bains**), **Évaux-les-Bains**, *Moulins* (**Bourbon-l'Archambault**), *Saint-Gervais-Châteauneuf* (**Châteauneuf-les-Bains**), **La Bourboule, Le Mont-Dore, Royat**, *Rocamadour* (**Miers**), **Vic-sur-Cère, Le Lioran.**

Réduction de 50 p. 100 pour chaque membre de la famille en plus du deuxième.

TARIF **G. V.** N° **6** (ORLÉANS)

Il est délivré du **15 mai au 15 septembre**, dans toutes les gares du réseau d'Orléans, aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, des **Billets d'aller et retour de famille de 1re, 2e et 3e classes,**

pour les stations ci-dessus indiquées, distantes d'au moins 125 kilomètres de la gare de départ.

Il peut être délivré au chef de famille titulaire d'un billet de famille et en même temps que ce billet, une **Carte d'identité**, sur la présentation de laquelle il sera admis à voyager isolément à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

Le chef de famille conserve le choix de la classe dans laquelle il pourra effectuer ses voyages à demi-tarif.

L'itinéraire à suivre pour ces voyages sera l'itinéraire inscrit sur le billet collectif ou un itinéraire plus court, sans arrêt en cours de route.

Exceptionnellement, le chef de famille peut être autorisé à revenir seul à son point de départ, à la condition d'en faire la demande en même temps que celle du billet. Dans ce cas, il lui est délivré un coupon spécial pour son voyage de retour, lequel doit être signé par le titulaire avant usage.

Les billets sont établis par l'itinéraire à la convenance du public; l'itinéraire peut n'être pas le même à l'aller et au retour.

Deux enfants de trois à sept ans sont comptés pour un voyageur à place entière. Pour un seul enfant, on un enfant en excédent sur un nombre pair, le prix est celui que paierait un voyageur à place entière.

La durée de validité des billets, à compter du jour du départ, ce jour non compris, est de 30 jours.

La durée de validité peut être prolongée une ou plusieurs fois d'une période de quinze jours. Chaque période de prolongation part de l'expiration de la précédente et donne lieu à la perception d'un supplément de 10 p. 100 du prix total du billet.

Les voyageurs ont la faculté de s'arrêter à toutes les gares desservies par les trains et situées sur l'itinéraire; mais ils doivent faire apposer, à l'arrivée, dans l'un des cadres réservés à cet effet, le timbre de la gare où ils s'arrêtent.

PUBLICATIONS

ÉDITÉES PAR LES SOINS DE LA COMPAGNIE D'ORLÉANS

Et mises en vente dans ses gares.

Le **Livret-Guide** illustré de la Compagnie d'Orléans (*Notices, Vues, Tarifs, Horaires*) est mis en vente au prix de **30** centimes.

1° à **Paris** : dans les bureaux de quartier et dans les gares d'Austerlitz, Pont-Saint-Michel, Quai d'Orsay, Luxembourg, Port-Royal et Denfert;

2° en **Province** : dans les gares et principales stations.

Les publications ci-après, éditées par les soins de la Compagnie d'Orléans, sont mises en vente dans toutes les bibliothèques des gares de son réseau au prix de **25** centimes :

Le Cantal. — Le Berry (au pays de George Sand). — **De la Loire aux Pyrénées. — La Bretagne. — La Touraine. — Les Gorges du Tarn. — Poitou-Angoumois. — Excursions en France.**

LA FRANCE EN CHEMIN DE FER (Itinéraires géographiques).

De Paris à Tours. — De Tours à Nantes. — De Nantes à Landerneau, et embranchements. — **D'Orléans à Limoges. — De Limoges à Clermont-Ferrand**, avec embranchement de Laqueuille à La Bourboule et au Mont-Dore. — **De Saint-Denis-près-Martel à Arvant** (ligne du Cantal). — **De Tours à Angoulême. — D'Angoulême à Bordeaux.**

Premières livraisons d'une collection qui sera continuée.

Pour recevoir **franco** ces publications, ajouter à la lettre de demande **0 fr. 60** pour le *Livret-Guide*, **0 fr. 35** pour chacune des autres brochures et **0 fr. 30** pour chacun des itinéraires géographiques.

La Compagnie d'Orléans a organisé dans le grand hall de la gare de Paris-Quai d'Orsay une Exposition permanente d'environ 1 600 vues artistiques (peintures, eaux-fortes, lithographies, photographies), représentant les sites, monuments et villes des régions desservies par son réseau.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Voyages circulaires à itinéraires facultatifs et à coupons combinables sur le réseau P.-L.-M.

Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille, pour effectuer sur ce réseau, en 1re, 2e et 3e classes, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des réductions très importantes qui peuvent atteindre, pour les billets de famille, 50 p. 100 du tarif général.

La validité de ces carnets est de 30 jours jusqu'à 1 500 kilomètres; 45 jours de 1 501 à 3 000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3 000 kilomètres. Faculté de prolongation, à deux reprises, de 15, 23 ou 30 jours, suivant le cas, moyennant le paiement d'un supplément égal à 10 p. 100 du prix total du carnet, pour chaque prolongation. Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur la carte qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., bureaux de ville et agences de la compagnie, le voyage à effectuer et d'envoyer cette carte 5 jours avant le départ à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 fr. Le délai de demande est réduit à 2 jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

N. B. — Les carnets délivrés aux conditions de ce tarif sont constitués par une série de coupons reproduisant complètement l'itinéraire demandé par les voyageurs, chacun des coupons servant de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise à la sortie du coupon correspondant au parcours effectué.

VILLES D'EAUX

Billets d'aller et retour collectifs.

Il est délivré, du 15 mai au 15 septembre, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins quatre personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes, valables 33 jours, pour les stations suivantes :

Aix-en-Provence, Aix-les-Bains (Aix-les-Bains, Marlioz), **Baume-les-Dames** (Guillon), **Besançon, Bourbon-Lancy, Carpentras** (Montbrun), **Cette** (Balaruc), **Chambéry** (Challes), **Charbonnières, Clermont-Ferrand** (Royat), **Coudes** (Saint-Nectaire), **Digne, Divonne-les-Bains, Euzet-les-Bains, Evian-les-Bains** (Amphion), **Genève** (Champel), **Grenoble** (Uriage), **Groisy-Le Plot-La Caille, La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains, Le Fayet-Saint-Gervais, Lépin-lac d'Aiguebelette** (La Bauche), **Lons-le-Saunier, Manosque** (Gréoulx), **Menthon** (lac d'Annecy), **Montélimar** (Bondonneau), **Montpellier** (Palavas), **Montrond** (Montrond-Geyser), **Moulins** (Bourbon-l'Archambault), **Moutiers-Salins** (Salins-Brides), **Pontcharra-sur-Bréda** (Allevard), **Pougues-les-Eaux, Rémilly** (Saint-Honoré-les-Bains), **Riom** (Châtel-Guyon, Châteauneuf), **Roanne** (Saint-Alban), **Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-de-Commiers** (La Motte-les-Bains), **Saint-Julien-de-Cassagnas** (Les Fumades), **Saint-Martin-Sail-les-Bains, Salins** (Jura), **Santenay, Sarrians-Montmirail, Sauve** (Fonsange-les-Bains), **Thonon-les-Bains, Vals-les-Bains-Labégude, Vandenesse-Saint-Honoré-les-Bains, Vichy** (Vichy-Cusset), **Villefort** (Bagnols).

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires (pour les trois premières personnes), le prix d'un billet simple pour la quatrième personne, la moitié de ce prix pour la cinquième et chacune des suivantes.

Arrêts facultatifs. — Faire la demande de billet quatre jours au moins à l'avance à la gare où le voyage doit être commencé.

BILLETS DIRECTS DE PARIS A ROYAT ET A VICHY

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie : NEVERS-CLERMONT-FERRAND.

		1re classe.	2e classe.	3e classe.
Prix de PARIS à	ROYAT	47f70	32f20	21f »
	VICHY	40 90	27 60	18 »

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

AUX PYRÉNÉES ET EN PROVENCE

		1re classe.	2e classe.
Prix	1er, 2e et 3e parcours	68 fr.	51 fr.
	4e, 5e, 6e et 7e parcours . . .	91	68
	8e parcours	114	87

Durée : 20 jours pour les sept premiers parcours et 25 jours pour le huitième.

Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 p. 100.

En outre, il est délivré des billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits en vue de permettre aux voyageurs porteurs de billets de voyages circulaires de visiter des points situés en dehors du voyage circulaire, notamment les **Eaux-Bonnes** et les **Eaux-Chaudes**, stations thermales desservies par la gare de Laruns-Eaux-Bonnes.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE POUR LES VACANCES

Durée de validité : 33 jours, non compris celui du départ.

a) Pendant les périodes ci-après indiquées de chaque année, il est délivré au départ de toute gare ou halte des quatre premières catégories du réseau du Midi, aux *Familles d'au moins trois personnes* payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour de famille de 1re, 2e et 3e classes, pour toute gare ou halte des quatre premières catégories distantes d'au moins 125 kilomètres de la gare de départ.

1° **Pour les vacances de Pâques**, du samedi, veille de la fête des Rameaux, au lundi de Pâques (inclus). La durée ne peut être prolongée.

2° **Pour les grandes vacances**, du 15 juillet (inclus) au 1er octobre (inclus). La durée des billets délivrés pendant cette période peut être prolongée moyennant paiement d'un supplément de 10 p. 100 du prix total du billet.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de deux.

b) Il peut être délivré au *chef de famille* titulaire d'un billet de famille, et en même temps que ce billet, une *carte d'identité* sur la présentation de laquelle il sera admis à voyager isolément à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

(*Pour plus amples renseignements, consulter le tarif G. V., n° 2 [chap. 6].*)

Avis. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions, de famille, etc., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrondissement), le montant de l'affranchissement dudit livret, soit 0 fr. 25 c.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY.

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, **3** *fr.* **50** — *Élégamment relié,* **4** *fr.*

Viennent de paraître :

30e série. **Gascogne.**
31e série. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32e série. **Haut-Quercy et Haute-Auvergne.**
33e série. **Basse-Auvergne.**

Ces quatre nouveaux volumes succédant si rapidement à trois autres dont nous annoncions il y a peu de temps la publication, montrent avec quelle ardeur et quelle persévérance M. Ardouin-Dumazet poursuit l'œuvre considérable qu'il a entreprise, œuvre sans précédent et sans équivalent dans aucune littérature.

Cet immense travail touche à sa fin; cinq autres volumes, en effet, sont livrés à l'imprimerie, et l'auteur achève en ce moment les deux séries consacrées aux Pyrénées. Quarante volumes seront donc publiés à la fin de 1903; il ne restera plus à terminer que les volumes consacrés à Paris et à l'Ile-de-France. Notre pays possédera alors l'étude la plus complète, la plus documentée et la plus vivante qui lui ait encore été consacrée.

Ce qui donne au **Voyage en France** d'Ardouin-Dumazet son intérêt le plus vif, c'est qu'il est l'œuvre personnelle d'un unique écrivain qui a bien réellement vu les paysages, les villes, les industries qu'il décrit. D'autres ouvrages portant un titre semblable ont été publiés; ils étaient ou des compilations ou l'œuvre d'auteurs divers manquant forcément de l'unité de vues et de points de comparaisons. M. Ardouin-Dumazet, au contraire, est allé à travers toute la France, consacrant quinze années à cette exploration. Il a pu dresser un tableau très précis de notre patrie, en même temps que très animé, en dire toutes les beautés, toutes les sources d'activité. Aucun livre n'est plus propre à faire aimer davantage la terre française.

Les quatre volumes que nous présentons aujourd'hui ont trait à des contrées bien diverses. Entre les Landes de Gascogne et les monts d'Auvergne aucun point de comparaison ne semble pouvoir s'établir; et pourtant, quand on aura lu ces livres, on verra quelles affinités mystérieuses unissent les branches de la grande famille française. La conquête de la lande par la forêt, la création en Auvergne d'une race de bétail moulée pour ainsi dire sur le sol lui-même, sont des œuvres tout à l'honneur de notre peuple et que nous exalterions sans doute si elles étaient étrangères.

La **Gascogne**, telle qu'elle est envisagée dans la 30e série du **Voyage en France**, ne comprend pas la partie pyrénéenne de la province, et l'étendue du volume a nécessité le retrait des chapitres consacrés au nord du département du Gers et au sud du Lot-et-Garonne; on les retrouvera dans la 31e série. Mais le livre n'en a pas moins une unité parfaite; la plus grande partie est consacrée à la région des Landes, à ce désert des vieux géographes qui est devenu en moins de cinquante ans un des pays les plus riches et les plus florissants de France. Même après Edmond About qui a raconté cette conquête

sous la trame du roman dans *Maître Pierre,* M. Ardouin-Dumazet a su rendre vivante l'œuvre merveilleuse du reboisement d'une contrée misérable.

Cette histoire de la forêt landaise, celle des Dunes, sont des pages qu'il faut lire si l'on veut bien comprendre la vaillance propre à cette race française, calomniée surtout par elle-même, par ceux de ses enfants qu'hypnotise si étrangement ce qu'ont fait les autres.

C'est la vie de la lande régénérée, l'existence de ses résiniers, ses paysages sylvestres, ses lacs solitaires, ses rivières claires que M. Ardouin-Dumazet nous décrit avec un charme pénétrant. De là il nous conduit à travers les forêts de chêne-liège du Marensin et de la Marennes, dans la Chalosse couverte de maïs et de vignes, en vue des Pyrénées neigeuses; puis, au moment de pénétrer dans l'étonnant éventail de rivières descendues du plateau de Lannemezan, il nous conduit sur ces hautes terres, raconte comment ces cours d'eau se sont formés, comment le génie humain a complété l'œuvre de la nature en allant chercher dans le gave de Neste les eaux des neiges pyrénéennes pour alimenter quinze de ces rivières trop pauvrement dotées. Alors au long de l'Adour, de la Baïse, du Gers et des autres vallées, c'est la visite des petits pays qui se partagèrent la province gasconne, Marsan, Gabardan, Tursan, Pardiac, Astarac, Armagnac et tant d'autres encore!

La 31e série est consacrée à l'**Agenais**, à la **Lomagne** et au **Bas-Quercy**, région heureuse où la Garonne reçoit ses grands affluents venus des Cévennes : Lot et Tarn ; où elle hume les rivières descendues de Lannemezan avec l'aumône que leur fait la Neste, pays rural, même par ses industries. M. Ardouin-Dumazet dit la splendeur rustique de la plaine garonnaise, la culture du tabac, l'exploitation du chêne-liège autour de la charmante cité de Nérac, le travail des bouchonniers à Mézin et sur les rives de la Gélise. De là il nous fait visiter les pays de Lomagne et de Gaure, l'Eauzan, le Fezensac et le Condomois, minuscules provinces ayant conservé leur individualité malgré l'excessive centralisation moderne.

Voici maintenant le pays des prunes avec ses vieilles et historiques « bastides », les vergers somptueux, le fiévreux commerce des petits pois à Villeneuve-sur-Lot, les grands paysages de l'Agenais, leurs fières ruines féodales. Ensuite Agen et les souvenirs de Jasmin, les

bords de la Garonne vers la Lomague et le pays de Rivière, l'élégante Montauban et sa plaine d'une richesse merveilleuse.

Et de nouveau les grands paysages, avec les gorges de l'Aveyron, les causses de Caylus et de Limogne, les actives cités de Caussade et de Septfonds où tout le monde travaille à la confection des chapeaux de paille. Le volume se termine par la description de la vallée moyenne du Lot, remontée de Fumel à Capdenac, région de sites superbes, eaux pures, grandes falaises de roches, vives fontaines, antiques et fières petites cités dont Cahors est la reine.

A la partie la plus âpre, mais la plus curieuse aussi de ce Quercy est consacrée la 32e série : **Haut-Quercy — Haute-Auvergne.** C'est la région des avens, des gouffres, des pertes de rivières, des sources mystérieuses et puissantes. La vallée du Célé et les abîmes de la Braunhie, les plateaux de Gourdon couverts de noyers, l'admirable vallée de la Dordogne parcourue des confins du Périgord jusqu'à ceux de l'Auvergne et du Limousin. Martel et son causse, Souillac et le charmant bassin de Saint-Céré où naquit Ganrobert, le Puy d'Issolu où se déroula un des grands drames de la conquête des Gaules par César. Plus haut Gramat et son causse creusé de gouffres, le site inoubliable de Rocamadour, et Padirac avec ses galeries de stalactites et sa rivière souterraine, une des merveilles de la France.

Soudain le décor change, aux calcaires fissurés, excavés, découpés, dressés en falaises, succèdent les granits de formes moins nettes, mais entassés en montagnes autrement élevées. Nous y pénétrons par le pauvre Ségala entouré par le Célé arrosant la riante vallée de Maurs et la gorge splendide où la Cère bondit entre les roches. C'est la Haute-Auvergne autour des formidables débris de son volcan. M. Ardouin-Dumazet s'y attarde volontiers, il nous intéresse à Aurillac, le grand centre de la contrée, nous fait pénétrer dans les paysages de la Châtaigneraie, dont il dit la mélancolie. Puis voici encore le Lot vers Entraigues où il reçoit la Truyère, les sévères plateaux de la Viadène, et cette solitude étonnante et sublime des gorges du Lot entre Entraigues, Estaing et Espalion.

Nous abordons la haute montagne : l'Aubrac aux pelouses sans fin, peuplées d'un bétail innombrable; ses lacs, le triste plateau de la Margeride étendu à ses pieds. Vers le nord la haute vallée de la Cère si riante et fraîche, le massif du Cantal, la belliqueuse Saint-Flour sur

sa montagne, le viaduc de Garabit, la maussade Planèze et la curieuse Chaudesaigues dont les habitants se chauffent avec les eaux thermales qui abondent et sont même utilisées à la cuisine.

Achevant le tour du massif cantalien, M. Ardouin-Dumazet visite le Cézallier et ses hauts pâturages avant de descendre vers les petites villes d'Allanche, de Marcenat et de Condat, peuplées de colporteurs dont il nous dit les curieuses mœurs commerciales. C'est de là qu'il atteint Mauriac pour faire l'ascension du Puy-Mary, montagne autour de laquelle rayonnent tant de vallées, et visiter la pittoresque Salers, cœur de l'Auvergne pastorale.

La 33e série achève la description de cette belle province par la **Basse-Auvergne,** c'est-à-dire la partie du pays de Combrailles dévolue à la Creuse, tout le département du Puy-de-Dôme et le nord de celui de la Haute-Loire. Peu de pays ont été plus décrits que ceux-là, surtout les massifs des monts Dôme et des monts Dore. L'auteur du **Voyage en France** a su pourtant découvrir des choses nouvelles. Après George Sand il sait nous dépeindre cette Combrailles dont Chambon est le joyau. La Limagne, que tant d'écrivains ont chantée depuis Sidoine Apollinaire, est révélée dans toute sa richesse agreste. A Riom la cité parlementaire, l'active Clermont, la ville momifiée de Montferrand, M. Ardouin-Dumazet commence la visite des monts phlégréens. Il nous conduit au sommet du Puy-de-Dôme, en suivant la chaîne de volcans jadis hideux mais transformés par les jeunes forêts, dans les champs de lave de Volvic; au bord de la Dordogne naissante où la foule se presse à la Bourboule et au mont Dore. De là, suivant la Dordogne encore torrent, nous allons visiter les landes de Bourg-Lastic devenues camp d'instruction, la vallée sauvage du Chavanon, les orgues de Bort d'où les horizons sont si grandioses, et les nappes de basalte que domine Latour-d'Auvergne.

Alors c'est l'ascension du Sancy, la visite aux lacs qui entourent ce géant de l'Auvergne, du lac Pavin à Besse-en-Chandesse; la visite de tout ce massif superbe du mont Dore et la descente au long des couzes qui conduisent à Issoire par les ruines gigantesques de Murols.

Ici nous trouvons l'Allier. L'infatigable voyageur en parcourt les rives, depuis Monistrol jusqu'aux confins du Bourbonnais, les quittant parfois pour monter sur la Margeride sauvage ou sur les petits monts du Devès. Le patriote qui nous avait fait visiter jadis Alésia et le site

d'Uxellodunum nous fait accomplir le pèlerinage de Gergovie et retrouver les traces de Vercingétorix.

A la fin du volume nous avons quitté l'Allier pour la Dore, après avoir visité Pont-du-Château et ses mines d'asphalte, la vénérable Billom, Lezoux et ses riches campagnes. Et nous voici dans le Livradois, vers Olliergues enfoncé dans son cirque, et l'industrieuse Ambert. Là sont nos plus vieilles papeteries de France dans les vallons solitaires ouverts au pied des monts du Forez. Plus loin, voici les premières dentellières, sur le plateau glacé de la Chaise-Dieu où se dresse une des plus merveilleuses églises abbatiales. Par cette haute et morne plaine, en traversant Craponne, nous gagnons la vallée de la Loire pour prendre pied sur la rive droite du fleuve, dans ce pays vellave auquel sera consacrée la plus grande partie de la 34e série.

Ceci n'est qu'une sèche énumération des principaux chapitres de ces volumes, qui n'auront pas moins de succès que leurs prédécesseurs. Comme eux ils se recommandent par la vivacité des descriptions, le pittoresque obtenu sans être cherché et les qualités littéraires qui rendent attrayants cet ouvrage énorme cependant.

Aussi les récompenses n'ont pas manqué au **Voyage en France**. L'Académie française par deux fois, la Société des gens de lettres jugeant un de ses pairs, la Société de géographie et la Société de géographie commerciale de Paris ont couronné l'œuvre. Cette dernière lui a décerné la médaille de France dès le vingtième volume, et son rapporteur disait :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet** *! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son « Voyage en France », Œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des

monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France depuis le célèbre voyage d'Arthur Young à la fin du XVIIIe *siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.*

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul ; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la médaille de France.

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France,** la Société de géographie de Paris l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Pour tous, le nom d'Ardouin-Dumazet et le **Voyage en France** sont désormais inséparables. Nous avons cité déjà le mot de ce professeur d'une de nos grandes Universités, disant qu'il voyait là pour la première fois « une **géographie nationale** vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre ; — en un mot, une œuvre moderne dans la meilleure acception du terme ».

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant, que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une géographie dans le sens étroit de ce mot. C'est encore une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'Académie française, appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française*.

Volumes parus :

1re Série : **LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE.** — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — la Flèche et le pays fléchois. — 370 pages avec 19 cartes ou croquis.

2e Série : **DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME.** — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le Camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 356 pages avec 24 cartes.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Série : **LES ILES DE L'ATLANTIQUE.** — I. *D'Arcachon à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes.

4e Série : **LES ILES DE L'ATLANTIQUE.** — II. *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — La Charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes.

5e Série : **ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE.** — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 407 pages avec 29 cartes.

6e Série : **COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX.** — Une ville de chaudronniers — les Vaux-de-Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — tringlots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de

*

Voyage en France

VOLUMES PARUS

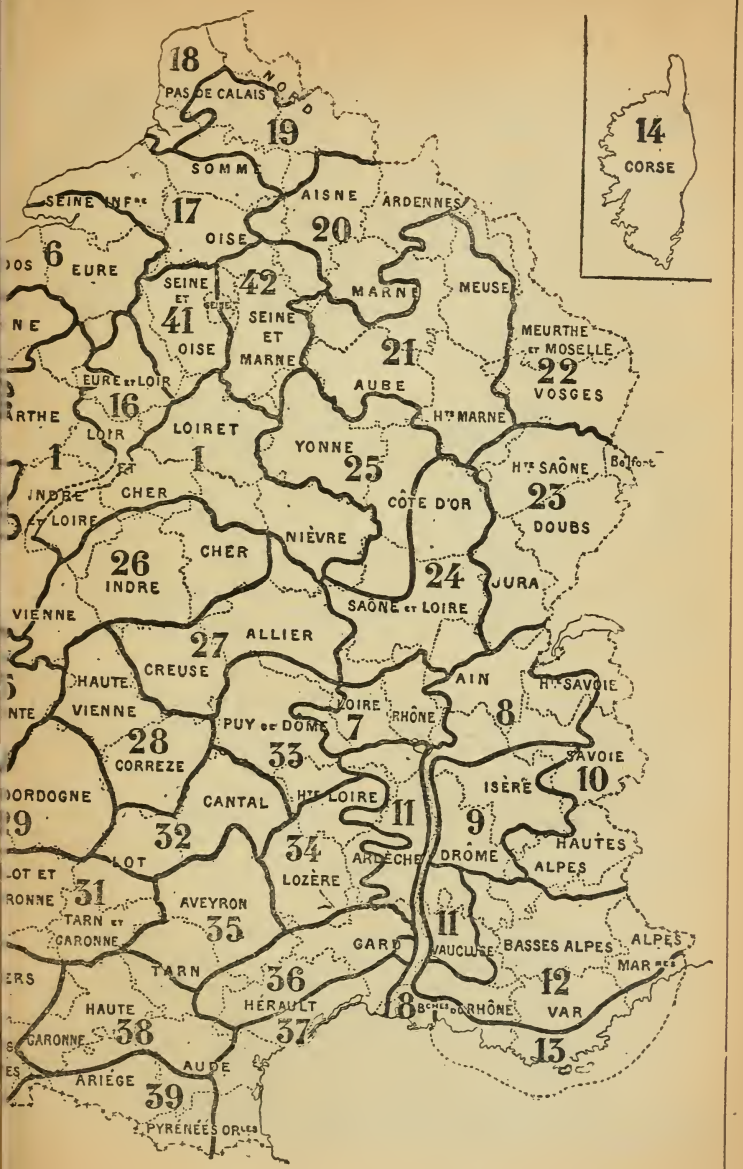
1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne ; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Basse-Marche et Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.

SOUS PRESSE :

34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Haut-Languedoc.

EN PRÉPARATION :

39. Pyrénées (Partie orientale). — (Départements des Pyrénées-Orientales, Aude, Ariège.)
40. Pyrénées (Partie occidentale). — (Départements des Hautes et Basses-Pyrénées.)
41-42. Paris et l'Ile-de-France.


18
PAS DE CALAIS
NORD
19
SOMME
SEINE INFre
17
AISNE
ARDENNES
20
OISE
6
EURE
SEINE ET OISE
42
SEINE ET MARNE
MARNE
MEUSE
41
21
MEURTHE ET MOSELLE
22
VOSGES
EURE ET LOIR
16
AUBE
Hte MARNE
LOIR
LOIRET
1
YONNE
25
Hte SAÔNE
Belfort
INDRE ET LOIRE
CHER
CÔTE D'OR
23
DOUBS
NIÈVRE
CHER
26
INDRE
24
JURA
SAÔNE ET LOIRE
VIENNE
27
ALLIER
CREUSE
AIN
Hte SAVOIE
HAUTE VIENNE
PUY DE DOME
LOIRE
RHÔNE
7
8
28
CORREZE
33
SAVOIE
10
ISÈRE
DORDOGNE
CANTAL
Hte LOIRE
11
9
32
34
HAUTES ALPES
LOT
ARDÈCHE
DRÔME
LOT ET GARONNE
31
LOZÈRE
AVEYRON
35
TARN ET GARONNE
11
VAUCLUSE
BASSES ALPES
ALPES MARTimes
GARD
TARN
36
12
HAUTE GARONNE
38
HÉRAULT
37
8
Bches DU RHÔNE
VAR
13
AUDE
ARIÈGE
39
PYRÉNÉES ORtes
14
CORSE

l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

7e Série : LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ. — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — Teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages, 19 cartes.

8e Série : LE RHONE DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINE, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE. — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le Sault du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes.

9e Série : BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS. — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes — 357 pages avec 23 cartes.

10e Série : LES ALPES DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes.

11e Série : **FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN.** — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12e Série : **ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES.** — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le Plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13e Série : **LA PROVENCE MARITIME.** — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14e Série : **LA CORSE.** — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : **LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE.** — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les

merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre Niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'École de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : **FLANDRE ET LITTORAL DU NORD.** — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le Val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les Wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes.

19e Série : **ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT.** — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne

— le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — En Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes.

20e Série : **HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES.** — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porçien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : **HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE.** — La Brie champenoise — la Champagne pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les Bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le Pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Vaimy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e Série : **PLATEAU LORRAIN ET VOSGES.** — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — Luthiers et Dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs Vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le Ballon de Servance — au Ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes.

23e Série : **PLAINE COMTOISE ET JURA.** — Les vanniers de Fayl-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au Val de Mièges

— l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les Lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Série : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les Pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Citeaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val d'Amour — le Bon Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charollais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e Série : BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — le Gâtinais français — le Gâtinais orléanais — entre Sologne et Gâtinais. — 373 pages avec 24 cartes.

26e Série : BERRY ET POITOU ORIENTAL. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie d'aliénés — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse. — 365 pages avec 25 cartes.

27e Série : BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE. — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — des côtes Matras à la Sioule — de la Sioule à la Bouble — houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28e Série : LIMOUSIN. — La basse Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines

— autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — aux confins du Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — le château d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle. — 350 pages avec 24 cartes.

29e Série : **BORDELAIS ET PÉRIGORD.** — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre Deux-mers — en Bazadais — la Dordogne en Périgord — la Double — de la Dronne à la Nizonne — Périgueux et l'Isle — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais — chez nos aïeux préhistoriques — les truffes du Sarladais. — 411 pages avec 31 cartes.

30e Série : **GASCOGNE.** — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Maremne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : **AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY.** — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — Avec 22 cartes.

32e série : **HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE.** — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Segala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — Avec 21 cartes.

33e série : **BASSE-AUVERGNE.** — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — au puy de Dôme — le reboisement dans le Puy-de-Dôme — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues

de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — en Livradois — du Livradois en Forez — de la Loire aux Boutières. — Avec 23 cartes.

Sous presse :

34e série : VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN. — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan de Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévennol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual.

35e série : ROUERGUE ET ALBIGEOIS. — La basse Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré.

36e série : CÉVENNES MÉRIDIONALES. — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Salendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois.

37e série : GOLFE DU LION. — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Bitterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls.

38e série : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-

Paponl à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauragais — Carcassonne et le Carcassès — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan.

En préparation :

39e série : PYRÉNÉES (PARTIE ORIENTALE). — Le Vallespir — le Conflent — la Cerdagne — le Capcir — au col de Perthus — au pied du Canigou — la vallee de la Têt — le pays de Sault — autour de Foix — le Donézan — la haute Ariège — la mine aux mineurs de Rancié — le pays de Sérou — la grotte du Mas-d'Azil — le Couserans — les ours d'Ustou — la vallée de Luchon — le val d'Aran — le haut Comminges.

40e série : PYRÉNÉES (PARTIE OCCIDENTALE). — La barre de l'Adour — le pays de Labourd — en pays basque — de l'Adour au Gave — la basse Navarre — la Soule — entrée en Béarn — vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la vallée d'Ossau — Oloron à Sauveterre — le gave, d'Orthez à Pau — autour de Pau — entrée en Bigorre — le Lavedan — Gavarnie et Cauterets — la plaine de Tarbes — le haut Adour — le pic du Midi.

41e et 42e séries : PARIS ET L'ILE DE FRANCE.

Nous ferons connaître dans une prochaine notice le plan de ces volumes par lesquels se terminera le **Voyage en France.**

Juillet 1903. *Les Éditeurs,*

BERGER-LEVRAULT & Cie.

VIENT DE PARAITRE

Affiche illustrée du VOYAGE EN FRANCE. Magnifique planche en chromotypographie, 113 × 78 cm, *paysage des Alpes du Dauphiné,* par H. Ganier-Tanconville. Prix . . . . . 1 fr. 25 c.
En plus, pour l'envoi plié par la poste . . . . . 30 c.
— — roulé sur bois, par colis postal . . . . . 1 fr.

On peut se faire inscrire pour recevoir les volumes suivants dès leur apparition.

BULLETIN DE COMMANDE

Je, soussigné, prie la librairie BERGER-LEVRAULT ET Cie, *5, r des Beaux-Arts, à Paris, de m'expédier franco* (1) *les volun ci-après du* **Voyage en France,** *au prix de* **3 fr. 50 c. br chés,** *ou* **4 fr. reliés.**

	NOMBRE d'exemplaires.		NOMBRE d'exemplaires.		NOMBI d'exer plaire
1re SÉRIE		15e SÉRIE		29e SÉRIE	
2e SÉRIE		16e SÉRIE		30e SÉRIE	
3e SÉRIE		17e SÉRIE		31a SÉRIE	
4e SÉRIE		18e SÉRIE		32e SÉRIE	
5e SÉRIE		19e SÉRIE		33e SÉRIE	
6e SÉRIE		20e SÉRIE		34e SÉRIE	
7e SÉRIE		21e SÉRIE		35e SÉRIE	
8e SÉRIE		22e SÉRIE		36e SÉRIE	
9e SÉRIE		23e SÉRIE		37e SÉRIE	
10e SÉRIE		24e SÉRIE		38e SÉRIE	
11e SÉRIE		25e SÉRIE		39e SÉRIE	
12e SÉRIE		26e SÉRIE		40e SÉRIE	
13e SÉRIE		27e SÉRIE		41e SÉRIE	
14e SÉRIE		28e SÉRIE		42e SÉRIE	
				TOTAL des volumes { Brochés à 3 fr. 50 c.	
				TOTAL des volumes { Reliés à 4 fr.	

pour le montant { *duquel* / *desquels* } *je leur adresse ci-joint la som de* ..... *en mandat-poste ou chèque.*

A ....., *le* *190*

Ecrire très lisiblement et indiquer la gare destinatrice pour les colis postaux. { Nom : ..... / Adresse : ..... }

(1) **Les ouvrages dont le montant est joint à la commande sont expédiés franco.**

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY.

Les Alpes françaises. Étude sur l'économie alpestre et l'application de la loi du 4 avril 1882 à la restauration et à l'amélioration des pâturages, par F. Briot, inspecteur des forêts. Ouvrage couronné par la Société nationale d'agriculture de France. 1896. Un beau volume grand in-8 de 627 pages, avec 6 héliogravures, 2 cartes en couleurs et 179 plans ou figures, broché. **25** fr.

Incendies en forêt. *Évaluation des dommages,* par A. Jacquot, inspecteur des Eaux et Forêts. 1903. Un volume grand in-8 de 400 pages, broché. **8** fr.

Dégâts causés aux forêts par les balles du fusil de l'armée. *L'indemnité qu'ils exigent et son règlement,* par J. George, garde général des Eaux et Forêts. 1903. Un volume grand in-8, avec 13 figures et 10 planches en phototypie, broché . . . . . **4** fr.

Le Traitement des bois en France. Estimation, partage et usufruit des forêts, par Ch. Broilliard, ancien professeur à l'École forestière. Nouvelle édition. 1894. Un beau volume in-8 de 700 pages, broché . . . . **7** fr. **50** c.

La Sylviculture pratique. Les boisements productifs en toutes situations. Mise en valeur des sols pauvres, par A. Fillon, inspecteur des forêts. (*Ouvrage couronné.*) 1889. Un volume broché. . . . . **3** fr.

Le Chêne-liège. Sa culture et son exploitation, par A. Lamey, conservateur des forêts en retraite. 1893. Un vol. gr. in-8, avec 2 planches, broché. **6** fr.

L'Agriculture et les Questions sociales, par M. Darbot, sénateur, président du Conseil général de la Haute-Marne.

— Tome Ier. *La Crise agricole. — L'Industrie chevaline. — Les Réformes démocratiques.* 1899. Un volume grand in-8 de 396 pages, broché. . . . . **5** fr.

— Tome II. *La mévente du blé. — Le risque professionnel. — La taxe douanière sur les vins, etc., etc. — La police sanitaire des animaux.* 1901. Un volume grand in-8 de 650 pages, broché . . . . . **7** fr. **50** c.

Traité d'analyse des matières agricoles, par L. Grandeau, inspecteur général des stations agronomiques. 3e édition, considérablement augmentée. Deux volumes in-8, avec 171 figures, 1 planche en couleurs et 50 tableaux, brochés. . . . . **18** fr.

Électricité agricole, par Camille Pabst, ingénieur agronome. 1894. Un volume in-8 de 390 pages, broché . . . . . **5** fr.

Les Ennemis de l'Agriculture. *Insectes nuisibles, Maladies cryptogamiques, Altérations organiques et accidents, Plantes nuisibles,* par C. Rampon, préparateur au laboratoire agronomique de Loir-et-Cher. 1898. Beau volume in-8 de 416 pages, avec 140 figures, broché. . . . . **6** fr.

Chasse et Pêche en France, par L. Boppe, ancien directeur de l'École nationale forestière. 1900. Un volume in-12 avec figures et graphiques en couleur, relié en percaline gaufrée. . . . . **4** fr. **50** c.

Code de Législation rurale, comprenant le *Code rural,* le *Code forestier* et les extraits des divers *Codes, civil, de procédure, d'instruction criminelle, pénal* et *de commerce,* par Léon et Maurice Lesage.

1er fascicule : *Code rural* et *Code forestier.* 1899. Gr. in-8 de 94 pages. **3** fr.

2e à 4e fascicules : *Extraits des autres Codes* et Supplément (an 560 à 1895). Volumes grand in-8, 812 pages. . . . . **12** fr.

Le catalogue complet de la Librairie BERGER-LEVRAULT et Cie est envoyé sur demande.

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY.

L'Europe centrale et ses Réseaux d'État. *Belgique, Hollande, Alsace-Lorraine, Allemagne du Sud, Prusse, Danemark, Suisse, Autriche-Hongrie*, par Ardouin-Dumazet. 1903. Un volume in-12, broché . . . . . **3 fr. 50 c.**

L'Épopée des Alpes. Épisodes de l'histoire militaire des Alpes, en particulier des Alpes françaises, par le commandant Joseph Perreau, ancien professeur d'art et d'histoire militaires à l'Ecole militaire de Saint-Cyr. Avec une préface de M. le général Borson. 1903. Tome Ier. Un vol. in-8 de 357 pages, avec 32 cartes et planches, broché. . . . . **7 fr. 50 c.**

Études de Géologie militaire, par Ch. Clerc, capitaine d'infanterie : *Les Alpes françaises*. 1883. Volume in-18, avec 30 fig. et 1 carte, broché. **5 fr.**
— *Le Jura*. 1888. Volume in-8, avec figures et 1 carte, broché. . . . . **5 fr.**

La Question des Zones franches du pays de Gex et de la Haute-Savoie. L'origine. Le régime actuel. Les conséquences. La suppression, par Eugène Guichard et Maurice Commant. 1903. Un volume in-8, avec une carte, broché. . . . . **2 fr.**

Un Coin des Cévennes. Le Vigan et ses environs, par C. Chantre, membre du Club cévenol. 1897. Un volume in-12, broché . . . . . **2 fr.**

La Vie à Évian-les-Bains, par Émile Daullia. 1890. Vol. in-12, br. . **2 fr.**

Images de France. Région de l'Est, par Émile Hinzelin. 1900. Un volume in-12 de 433 pag., broché sous couvert. illustrée par V. Prouvé. **3 fr. 50 c.**

La Lorraine illustrée. Texte par Lorédan Larchey, André Theuriet, E. Auguin, etc. Un magnifique volume gr. in-4 de 800 pages, avec 445 belles gravures et un frontispice en chromo, broché . . . . . **50 fr.**
Relié en demi-maroquin, gaufrage artistique . . . . . **60 fr.**

Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale, par B. Auerbach, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy. 1893. Beau volume in-12, avec 24 croquis cartographiques et 21 vues photogr., broché. . **5 fr.**

Les Hautes-Chaumes des Vosges. Étude de géographie et d'économie historiques, par Pierre Boyé. 1902. Un volume in-8 de 432 pages, avec 3 planches, broché. . . . . **6 fr.**

Corse et Italie. Impressions de voyage, par G. Beroy. 1897. Un volume in-12, broché. . . . . **3 fr.**

Dictionnaire des Communes (France et Algérie), avec indication des perceptions dont chaque commune fait partie. Suivi de la liste alphabétique des communes des colonies et des protectorats. Nouvelle édition, entièrement mise à jour. **1903.** Un volume in-8 de 726 pages, relié en percaline souple . . . . . **6 fr.**

La Force physique. *Culture rationnelle. Méthode Attila. Méthode Sandow. Méthode Desbonnet.* La santé par les exercices musculaires mis à la portée de tous, par le professeur Desbonnet, fondateur des écoles de culture physique de Lille, Roubaix, Paris. 2e édition. 1902. Un volume in-8 avec 89 fig., broché . . . . . **5 fr.**
Élégamment relié en percaline gaufrée or . . . . . **6 fr.**

Le Mouvement et les exercices physiques. Leçons pratiques sur les systèmes osseux et musculaire, par le docteur L. E. Dupuy, médecin de l'hôpital de Saint-Denis. Introduction par le docteur Dastre, professeur de physiologie à la Faculté des sciences de Paris. 1893. Volume in-8, avec 139 figures, broché. . . . . **5 fr.**

De l'Aptitude physique et de ses modifications sous l'influence des exercices militaires et des marches en pays de montagnes. Étude sur le recrutement et l'examen des hommes du 12e bataillon de chasseurs à pied, par le docteur Rigal, médecin-major. 1882. Grand in-8. . . . . **1 fr. 50 c.**

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

Author Ardouin-Dumazet, Victor Eugene
Title Voyage en France. Vol. 32.
214472
HF.
A6778v

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

Voyage en France

VOLUMES PARUS

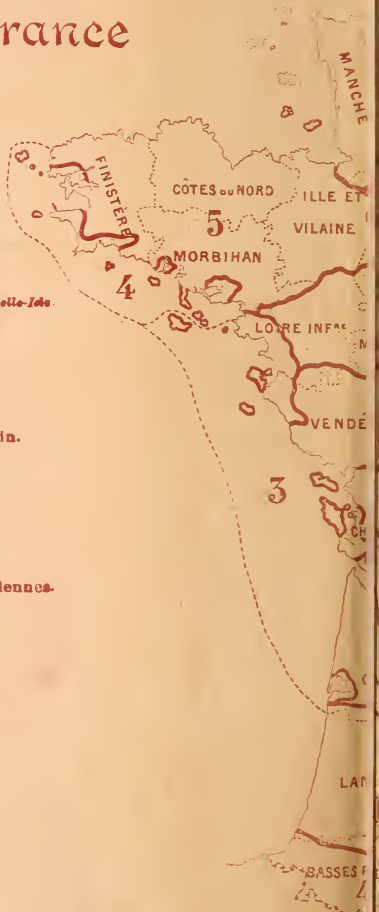
1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à Belle-Ile.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne ; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Basse-Marche et Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.

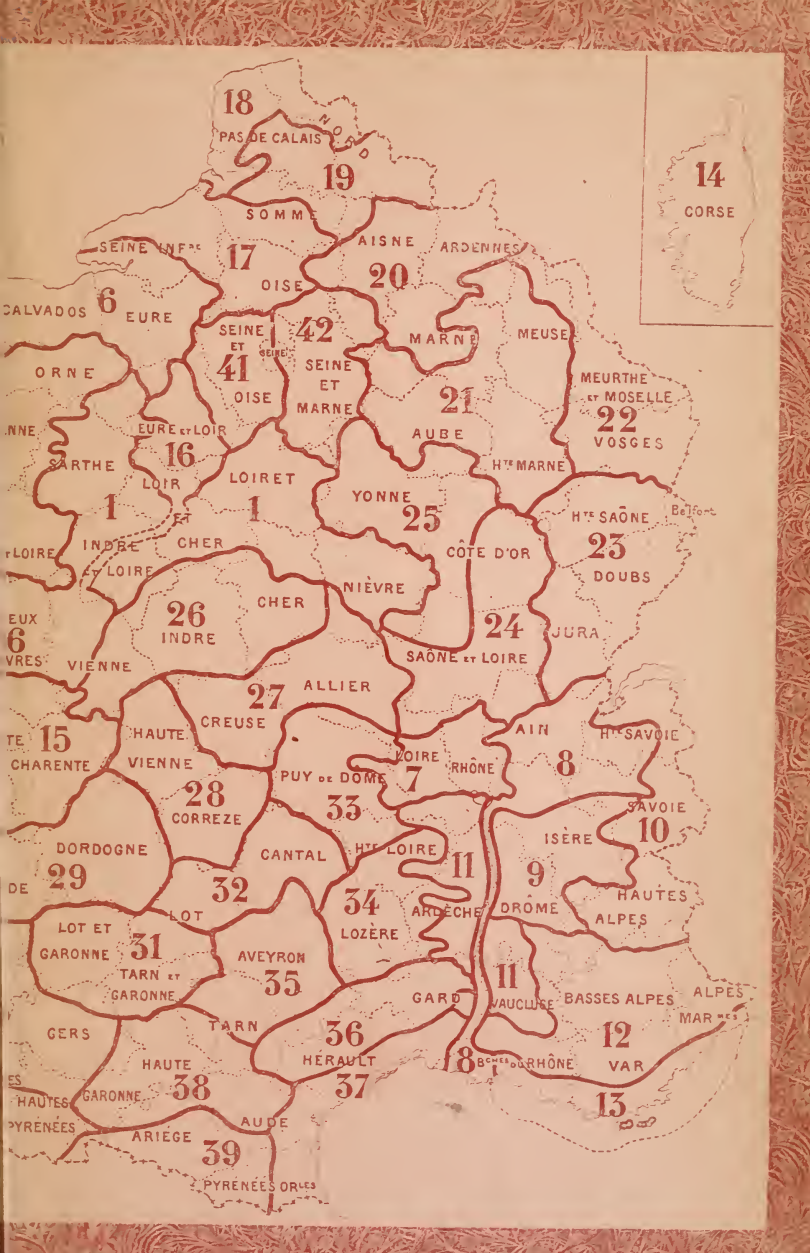
SOUS PRESSE :

34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Haut-Languedoc.

EN PRÉPARATION :

39. Pyrénées (Partie orientale). — (Départements des Pyrénées-Orientales, Aude, Ariège.)
40. Pyrénées (Partie occidentale). — (Départements des Hautes et Basses-Pyrénées.)
41-42. Paris et l'Ile-de-France.




18
PAS DE CALAIS
19
SOMME
AISNE
ARDENNES
17
OISE
20
SEINE INFRE
6
EURE
CALVADOS
42
SEINE ET MARNE
MARNE
MEUSE
41
SEINE ET OISE
ORNE
21
AUBE
MEURTHE ET MOSELLE
22
VOSGES
EURE ET LOIR
16
SARTHE
LOIR ET CHER
LOIRET
1
1
YONNE
25
HTE MARNE
HTE SAÔNE
Belfort
23
DOUBS
INDRE ET LOIRE
CHER
CÔTE D'OR
NIÈVRE
26
INDRE
24
JURA
SAÔNE ET LOIRE
VIENNE
27
ALLIER
CREUSE
15
CHARENTE
HAUTE VIENNE
AIN
HTE SAVOIE
8
LOIRE
RHÔNE
7
PUY DE DOME
28
CORREZE
33
SAVOIE
10
ISÈRE
DORDOGNE
29
CANTAL
HTE LOIRE
11
9
32
34
ARDÈCHE
DRÔME
HAUTES ALPES
LOT
LOT ET GARONNE
31
LOZÈRE
AVEYRON
35
TARN ET GARONNE
11
VAUCLUSE
GARD
BASSES ALPES
ALPES MARITIMES
GERS
TARN
36
HERAULT
37
8
BOUCHES DU RHÔNE
12
VAR
13
HAUTE GARONNE
38
HAUTES PYRÉNÉES
AUDE
ARIÈGE
39
PYRÉNÉES ORIES
14
CORSE